
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE LA

GRANGE-CHANCEL.

TOME QUATRIEME.

ŒUVRES

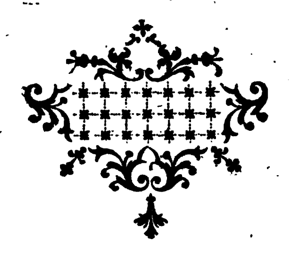
DE MONSIEUR

DE LA

GRANGE-CHANCEL.

Nouvelle Edition revue & corrigée par lui-même.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,

Chez LES LIBRAIRES associés.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

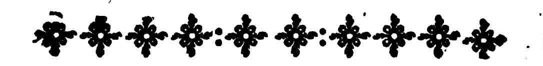
Des Piéces contenues dans ce quatriéme Tome.

CASSANDRE, *Tragédie.*
ORPHÉE, *Tragédie en machines.*
PIRAME & THISBÉ, *Tragédie.*
LA MORT D'ULYSSE, *Tragédie.*
LE CRIME PUNI, *Tragédie.*
LA FOREST EMBRASÉE, *Prologue.*
PROLOGUE aux Bourguemeſtres d'Amſterdam.

CASSANDRE,

TRAGEDIE.

Représentée pour la premiere fois par l'Académie Royale de Musique, le Mardi 22 Juin 1706.



ACTEURS

DU PROLOGUE.

SCAMANDRE.

XANTHE.

SIMOYS.

APOLLON.

UNE TROYENNE.

Troupe de Troyens & de Troyennes.



PROLOGUE.

Le Théâtre représente les ruines de Troye ; les trois fleuves Scamandre, Xanthe & Simoys y paroissent appuyés sur leurs urnes, environnés des Divinités des eaux & des fontaines, au milieu d'une troupe de Troyens, de Troyennes, de Bergers & de Bergeres. On voit dans l'éloignement le Mont-Ida.

SCENE PREMIERE.

SCAMANDRE, XANTHE, SIMOYS, *ensemble.*

Lieux désolés par la fureur des armes,
Que sont devenus tous vos charmes ?
Lieux où regnent partout les horreurs du trépas,
Que sont devenus vos appas ?

SCAMANDRE.

C'est ici qu'Ilion, dans une paix profonde,
Rendoit tout le reste du monde

Jaloux de son sort glorieux.
O cruel souvenir ! ô spectacle funeste !
Ces cendres, ces tombeaux, sont tout ce qui nous reste
De l'ouvrage même des Dieux.

CHŒUR.

Lieux désolés par la fureur des armes,
Que sont devenus tous vos charmes ?
Lieux où regnent partout les horreurs du trépas,
Que sont devenus vos appas ?

SIMOYS.

Avant que Ménélas nous eût porté la guerre,
Cassandre m'a prédit cent fois
Qu'on verroit du sang de nos rois
Sortir les maîtres de la terre.
Apollon venoit en ces lieux
Pour me confirmer ce miracle :
Est-ce ainsi, Dieux cruels, impitoyables Dieux !
Que l'on doit croire vos oracles ?

On entend une symphonie douce & agréable, qui précede l'arrivée d'Apollon.

Ensemble.

Quels concerts ! quels charmans accords
Arrêtent le cours de ces ondes ?
Quels concerts ! quels charmans accords
Frappent les échos de ces bords ?

CHŒUR.

Quels concerts ! quels charmans accords
Frappent les échos de ces bords ?

Ensemble.

Les vents sont enchaînés dans leurs grotes profondes ;
Tout est calme dans ces deserts.

CHŒUR.

Quels accords ! quels charmans concerts
Arrêtent le cours de ces ondes ?
Quels accords ! quels charmans concerts
Se font entendre dans les airs ?

SCENE II.

APOLLON, *& les Acteurs de la scene précédente.*

APOLLON.

Finissez vos regrets, que votre crainte cesse ;
Je viens vous annoncer l'effet de ma promesse.
Les Grecs n'ont pas éteint tout le sang de vos rois ;
Un fils d'Hector, sauvé des fureurs de la Grece,
Va fonder l'empire françois.

En vain le reste de la terre
Unira ses fureurs pour lui faire la guerre ;
A tous ses ennemis il donnera des loix.
Un nouvel Ilion, une superbe ville
Portera le nom de Paris.
J'assemblerai les arts dans cet heureux asyle :
Venus y conduira les amours & les ris.
Vous, à qui le ciel favorable
Promet un bonheur si durable,
Après tant de maux rigoureux,
Sur les bords que la Seine arrose de son onde,
Allez jouir d'un sort heureux.
Tandis que le reste du monde
Eprouvera de Mars les ravages affreux,
Vous formerez d'aimables jeux
Au milieu d'une paix profonde.

CHŒUR.

Sur les bords que la Seine arrose de son onde,
Allons jouir d'un sort heureux.
Tandis que le reste du monde
Eprouvera de Mars les ravages affreux,
Nous formerons d'aimables jeux
Au milieu d'une paix profonde.

UNE TROYENNE.

On ne peut vivre sans tendresse ;
Tôt ou tard il faut faire un choix :
Souffrons que l'amour nous blesse ;
Aimons, cédons à ses loix.

Est-il plus doux de le craindre sans cesse,
Que de le sentir une fois ?

LA TROYENNE.

Les fleurs, amantes du zéphire,
Ne parent pas toujours nos champs :
L'hiver ne sauroit produire
Les richesses du printems ;
Mais quand un coeur suit l'amoureux empire,
Il a des plaisirs en tout tems.
Les oiseaux plus sages que nous,
Suivent tous l'amour sans se contraindre ;
S'ils avoient sujet de s'en plaindre,
Formeroient-ils des accords si doux ?
L'innocent plaisir de s'aimer,
Est pour eux le bonheur suprême ;
Et le seul bien qui peut les charmer.
Puisque nos jours
Sont si courts,
Employons-les de même :
Le tems des jeux & des doux plaisirs,
S'envole comme les zéphirs.
Apollon, de Cassandre, aime encor la mémoire ;
Parmi nos fêtes & nos jeux,
Célébrons à sa gloire
Un spectacle pompeux,
Qui d'un si cher objet lui retrace l'histoire.

Fin du Prologue.



Acteurs de la Tragédie.

AGAMEMNON, Roi d'Argos & de Micene.

CLITEMNESTRE, femme d'Agamemnon.

CASSANDRE, fille de Priam & d'Ecube, captive d'Agamemnon.

ORESTE, fils d'Agamemnon, amoureux de Cassandre.

EGISTE, amoureux de Clitemnestre.

ARCAS, ami d'Egiste.

CEPHISE, confidente de Clitemnestre.

ILIONE, confidente de Cassandre.

LE GRAND-PRESTRE de Junon.

UNE TROYENNE.

UNE AUTRE TROYENNE.

Peuples d'Argos & de Micene.

Les Prêtres & Prêtresses de Junon.

Troupe de Troyens & de Troyennes.

Troupe de Conjurés.



CASSANDRE,

TRAGEDIE.

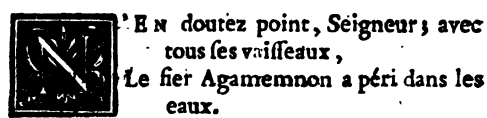
ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un lieu solitaire sur le rivage de la mer.

SCENE PREMIERE.

EGISTE, ARCAS.

ARCAS.



N'EN doutez point, Seigneur; avec tous ses vaisseaux,
Le fier Agamemnon a péri dans les eaux.
Dans un moment, sur cette rive,
La reine son épouse, à son ombre plaintive,

Doit élever de vains tombeaux.
Cette triste cérémonie,
D'un spectacle plus doux sera bientôt suivie ;
Et le sceptre qui vous est dû,
Par les mains de l'amour va vous être rendu.

EGISTE.

Ah ! que tu connois mal cette fiere princesse !
Elle feignoit, Arcas, d'approuver ma tendresse,
Tandis qu'Agamemnon brûloit d'un autre amour.
Depuis qu'il a perdu le jour,
Tu sais avec quel soin cette reine cruelle
Contre moi, de son fils, embrasse la querelle.
Pour m'écarter du trône elle arme ses sujets ;
Et l'amour de ce fils, l'intérêt de sa gloire,
Ont effacé de sa mémoire
Tous les sermens qu'elle m'a faits.
Mais puisqu'au désespoir elle porte mon ame,
Je veux à mon tour la braver,
Et contraindre sa main à couronner ma flâme
Jusques sur les tombeaux qu'elle doit élever.

ARCAS.

On triomphe par la constance
De l'objet le plus rigoureux ;
Mais un amant, loin d'être heureux,
Est plus à plaindre qu'il ne pense,
Quand il doit à la violence
Ce que l'on refuse à ses feux.

La reine vient à vous ; je vous laisse avec elle.

EGISTE.

Va donc rassembler nos amis,
Et fais-les souvenir de ce qu'ils m'ont promis,
Quand j'aurai besoin de leur zele.

SCENE II.

CLITEMNESTRE, EGISTE, CEPHISE.

CLITEMNESTRE.

Spectre pâle & sanglant, qui me glace d'effroi,
Me suivras-tu partout avec des cris funebres ?
Le jour, qui de la nuit a chassé les ténebres,
Ne peut-il t'éloigner de moi ?

EGISTE.

Que vois-je ? quelle horreur, quelle sombre tristesse....

CLITEMNESTRE.

L'ombre d'Agamemnon qui me poursuit sans cesse,

Cause le trouble que je sens.
Un songe affreux... Un songe horrible...
Non, Seigneur, je veillois : non, il n'est pas possible
Que le sommeil alors eût assoupi mes sens.
Je l'ai vu cette nuit. Il sembloit dans Micene
Entrer en vainqueur furieux :
L'ardeur de la vengeance éclatoit dans ses yeux.
Nous étions à ses pieds ; victimes de sa haine,
Il alloit nous percer le sein :
Saisi d'un mouvement plus tendre,
Je l'ai vu nous quitter pour voler vers Cassandre ;
Pour couronner sa tête, il a levé la main.
Alors, soit la mienne ou la vôtre,
Je ne sai quelle main leur a percé le flanc ;
Mais je les ai vus l'un & l'autre
Disparoître à mes yeux dans un fleuve de sang.

EGISTE.

Chassez de votre esprit cette image cruelle ;
Rappellez dans votre ame un souvenir plus doux.
Les Dieux vous ont ôté cet époux infidele,
Pour vous en donner un qui n'adore que vous.

CLITEMNESTRE.

Ce que je dois à votre flâme ;
M'occupe chaque jour ;

Mais parmi tant de ſoins qui partagent mon ame,
J'en ai de plus preſſans que ceux de notre amour.

EGISTE.

Pour me confirmer votre haine,
Il n'étoit pas beſoin de ce cruel aveu;
Et je me doutois bien que votre ame inhumaine
N'avoit jamais brûlé d'un véritable feu.

CLITEMNESTRE.

Prince, ne craignez rien; je vous rendrai juſtice.
Laiſſez-moi par un ſacrifice
Satisfaire un rival qui ne voit plus le jour;
Laiſſez-moi déſarmer ſon ombre menaçante;
Quand la gloire ſera contente,
Je vous promets de contenter l'amour.

SCENE III.

CLITEMNESTRE, CEPHISE.

CEPHISE.

LE courroux des amans n'est pas long-tems
à craindre ;
Il est aisé de le calmer :
Il ne faut rien pour l'allumer ;
Il ne faut qu'un mot pour l'éteindre.

CLITEMNESTRE.

Que ne puis-je aussi bien éloigner de mon
cœur
Les soins qui viennent le surprendre !
Mon fils, mon fils lui-même augmente ma
douleur,
Quand je vois ses feux pour Cassandre :
A peine son vainqueur l'envoya parmi nous,
Que je vis sa beauté funeste
Charmer le cœur du jeune Oreste,
Comme elle avoit charmé celui de mon époux.
Non, je ne puis souffrir un amour qui m'of-
fense ;
D'un objet odieux je veux me délivrer.

Il faut que par sa mort... Mais le peuple s'avance
Pour commencer les jeux que j'ai fait préparer :
Va, fais venir mon fils. Si je vois qu'il résiste
Au courroux dont je suis la loi,
Egiste, l'amoureux Egiste,
Sera mon époux & son roi.

SCENE IV.

CLITEMNESTRE, Peuples d'Argos & de Micene.

CHŒUR.

Dieu du Cocite & des royaumes sombres,
Sois favorable au plus grand des héros ;
Laisse-le jouir du repos
Dont jouit le reste des ombres.

On éleve un tombeau, sur lequel une troupe de femmes apporte des offrandes. Une troupe de guerriers vient danser la Pirrhique autour du tombeau.

SCENE V.

CLITEMNESTRE, ORESTE, CHŒUR *de peuples.*

ORESTE.

SUr le sacré tombeau du vainqueur des Troyens,
A vos pleurs, à vos vœux, je viens joindre les miens.
O toi ! qui commandes
Aux bords ténébreux,
Reçois nos offrandes,
Exauce nos vœux.

CHŒUR.

O toi ! qui commandes, &c.

ORESTE.

Nocher de la Parque,
Révoque ses loix ;
Passe dans ta barque
Le plus grand des rois.

CHŒUR.

O toi ! qui commandes, &c.

ORESTE.

ORESTE.

Mars & la Fortune
Respectoient ses jours :
Les Vents & Neptune
En bornent le cours.

CHŒUR.

O toi ! qui commandes, &c.

Des feux souterrains consument les offrandes, renversent les tombeaux, dispersent l'assemblée.

SCENE VI.

CLITEMNESTRE, ORESTE.

CLITEMNESTRE.

Vous le voyez, mon fils, nos vœux sont rejettés.
Dans l'horreur d'une nuit profonde,
A peine le sommeil avoit calmé le monde,
Pour m'apprendre ses volontés,
Votre pere est sorti de la nuit éternelle :
J'ai balancé long-tems à vous les déclarer ;
Mais dussiez-vous en murmurer,
Il faut que je vous les révele.

ORESTE.

Veut-il de mon amour quelque preuve nouvelle ?
Parlez ; instruisez moi de ses commandemens.

CLITEMNESTRE.

Il veut que sa captive, au défaut de sa cendre,
Remplisse ces vains monumens.

ORESTE.

Cassandre ! Quelle horreur me faites-vous entendre ?

CLITEMNESTRE.

C'est frapper votre cœur par l'endroit le plus tendre ;
Mais il faut étouffer des soupirs superflus.
Sur le tombeau d'Achille, aux rives du Scamandre,
Polixene a péri par la main de Pirrhus :
Et lorsqu'Agamemnon veut le sang de Cassandre,
Son fils qui devroit le répandre,
Voudroit-il l'en priver par un lâche refus ?

ORESTE.

Non, ce n'est pas ce sang que demande mon pere ;
Il en veut de moins précieux ;

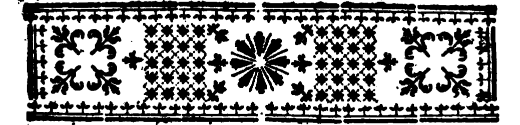
Celui d'Egiste seul peut calmer sa colere,
Puisqu'il est assez téméraire
Pour m'oser disputer l'empire de ces lieux,
Et prétendre au cœur de ma mere :
Mais j'atteste les justes Dieux,
Qu'avant la fin du jour, cette main vengeresse
Eteindra dans son sang sa coupable tendresse,
Et ses desirs ambitieux.

CLITEMNESTRE & ORESTE.

Ah ! quittez cette injuste envie :
Quel excès de fureur ! Je frémis d'y penser.
Je perdrai l'empire & la vie
Pour défendre le sang que vous voulez verser.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

Le théâtre représente le temple de Junon.

SCENE PREMIERE.

CASSANDRE.

Temple sacré, lieux solitaires,
Souffrez que vos Dieux tutélaires
Soient les témoins de mes douleurs :
Ce n'est point profaner vos augustes mysteres,
Que de vous apporter l'offrande de mes pleurs.
Polixene ma sœur, que vous fûtes heureuse
D'avoir fini vos jours aux pieds de nos remparts !
Des vents impétueux, de la mer orageuse,
Vous n'avez point essuyé les hazards,
Ni gémi sous le poids d'une chaîne honteuse :
Et moi, dans ce lointain séjour,
Moins esclave des Grecs qu'esclave de l'amour,

Je sens allumer dans mon ame
Un feu plus dévorant, plus cruel que la flâme
Qui consuma les lieux où j'ai reçu le jour.
Temple sacré, lieux solitaires,
Souffrez que vôs Dieux tutélaires
Soient les témoins de mes douleurs:
Ce n'est point profaner vos augustes mysteres,
Que de vous apporter l'offrande de mes pleurs.

SCENE II.

CASSANDRE, ILIONE.

ILIONE.

JE viens vous annoncer un crime & des horreurs,
Plus dignes du courroux céleste,
Que toutes les fureurs
D'Atrée & de Thieste.

CASSANDRE.

Quel est ce crime affreux qui te fait soupirer?

ILIONE.

Clitemnestre... je tremble à vous le déclarer.

CASSANDRE.

Quelque sort qu'elle me prépare,
Parle, je ne crains rien.

ILIONE.

Cette reine barbare
Veut de votre sang précieux
Appaiser d'un époux les mânes furieux.

CASSANDRE.

Je vais donc sortir des mes chaînes.
Modere tes vives douleurs :
Une mort qui finit mes peines,
Peut-elle te coûter des pleurs ?

ILIONE.

Les Dieux vous défendront ; il y va de leur gloire :
Apollon, des tyrans confondra le courroux ;
Auroit-il perdu la mémoire
Des feux dont il brûla pour vous ?

CASSANDRE.

Non, non, je ne dois plus prétendre
Qu'Apollon s'intéresse à mon sort malheureux.
De ce Dieu, tu le sais, j'ai méprisé les feux,
Et de ceux d'un mortel je n'ai pû me défendre.

ILIONE.

Ah ! que me dites-vous ?

CASSANDRE.

Je croyois en ces lieux
Ne voir que des objets de haine & de vengeance :
Oreste parut à mes yeux ;
De son pere & de lui je vis la différence.
Consacrée à Pallas par des vœux solemnels,
J'imitai de Pâris le jugement funeste ;
Et Vénus l'emporta, par le secours d'Oreste,
Sur tous les autres immortels.

ILIONE.

C'est donc au seul amour d'embrasser la défense
D'un cœur soumis à sa puissance :
Oreste doit périr, ou vous sauver le jour.
Qui peut contre un héros disputer la victoire,
Lorsqu'à l'intérêt de sa gloire
Il joint celui de son amour ?
Vous le verrez bientôt dans l'ardeur qui l'anime....

CASSANDRE.

Il vient. Dieux que je sers, ne m'abandonnez pas.

SCENE III.

ORESTE, CASSANDRE, ILIONE.

CASSANDRE.

Venez-vous chercher la victime ?
Je suis prête à suivre vos pas.

ORESTE.

Tant de vertus, & tant de charmes
N'auront pas un sort si cruel.
Vous pouvez à l'autel
Me suivre sans allarmes ;
Vous y trouverez du secours
Contre les fureurs de la reine,
Et vous y recevrez le sceptre de Micene,
Au lieu du coup mortel qui menace vos jours.

CASSANDRE.

Un sceptre ! moi, Seigneur ! quand il faut que j'expire ?
Votre pere & les Grecs ont renversé l'empire
Où mes vœux pouvoient aspirer.

ORESTE.

ORESTE.

Ah ! si vous approuviez un amour téméraire,
L'injustice des Grecs, & celle de mon pere
Se pourroit encor réparer.

CASSANDRE.

Qu'entens-je ? ô ciel !

ORESTE.

Que votre crainte cesse;
Mon respect pour Cassandre égale ma tendresse.
Les feux que dans mon ame ont allumé vos yeux,
Sont aussi purs, belle princesse,
Que ceux que votre main allume pour les Dieux.

CASSANDRE.

Je frémis.... Quel aveu me faites-vous entendre ?
Dans quel abîme affreux... sous quels funestes coups....
Ah ! tremblez, & craignez que le coeur de Cassandre
Ne vous haïsse assez pour se donner à vous.

ORESTE.

Votre haine à ce prix est ma plus chere envie;
Le don de votre cœur....

CASSANDRE.

Vous coûteroit la vie.

De tous ceux que l'amour a soumis à ma loi,
Regardez le destin funeste :
Chorebe, à qui mon pere avoit promis ma foi,
Fut privé par les Grecs de la clarté céleste :
Ajax fut par la foudre écrasé devant moi :
Votre pere, imitant leur amour témeraire,
N'a pû se sauver du trépas.
Et si le ciel, jaloux de mes foibles appas,
A tant d'amans haïs fit sentir sa colere,
Contre un amant aimé, que ne feroit-il pas ?
Qu'ai-je dit ? Je me trouble . . . & ma raison s'égare,
Pour conserver ma gloire il faut perdre le jour.
Adieu ; je vais chercher la mort qu'on me prépare :
Je la crains moins que votre amour.

ORESTE.

Pour défendre vos jours je cesserai de vivre :
Vous me fuyez en vain, je ne vous quitte pas ;
L'amour m'ordonne de vous suivre.

SCENE IV.

CLITEMNESTRE, ORESTE.

CLITEMNESTRE.

ARrête, fils ingrat; où porte-tu tes pas?
Aux ordres de ton pere es-tu prêt de te rendre?

ORESTE.

Vous me verrez tout entreprendre
Pour obéir à ce héros:
Il veut que j'épouse Cassandre,
Et je vais l'élever sur le trône d'Argos.

SCENE V.

CLITEMNESTRE.

QU'entens-je? ô désespoir! ô disgrace fatale!
Sur le trône d'Argos je verrois ma rivale!
Avant que de souffrir cet hymen odieux,
Je porterai la flamme & le fer en ces lieux;

J'y renouvellerai les crimes de Tantale.
Prince indigne du sang des Dieux,
Tu ne peux donc éteindre une ardeur criminelle ?
Et pour te conserver le rang de tes ayeux,
Je brisois sans regret la chaîne la plus belle.
Ah ! c'en est trop. Suivons mes transports furieux ;
Perdons un fils audacieux ;
Couronnons un amant fidelle.

SCENE VI.

CLITEMNESTRE, EGISTE.

CLITEMNESTRE.

VEnez, prince, venez : je vous l'avois promis ;
Je partage avec vous la puissance royale ;
Mais il faut me venger d'un fils,
Et d'une superbe rivale :
Si vous voulez regner, le trône est à ce prix.

EGISTE.

Ordonnez seulement ; dans la nuit infernale
Je plonge tous vos ennemis.

CITEMNESTRE & EGISTE.

Vengeons-nous ; aimons-nous ; perdons qui nous offense,
Et rendons nos amours contens.
Heureux qui goûte en même tems
Les plaisirs de l'amour, & ceux de la vengeance !

EGISTE.

Il est tems que l'hymen couronne nos ardeurs :
Ministres de Junon, venez unir nos cœurs.

SCENE VII.

CLITEMNESTRE, EGISTE, LE GRAND-PRESTRE DE JUNON, CHŒURS *de prêtresses & de peuples.*

CLITEMNESTRE.

Peuples d'Argos & de Micene,
Voici le roi que votre reine
Choisit & pour elle & pour vous.
Pour votre souverain venez le reconnoître ;

Vous devez le prendre pour maître,
Puisque je le prends pour époux.

CHŒUR.

Tant que nous jouirons du jour qui nous éclaire,
Nous obéirons à sa loi.
Un époux digne de vous plaire,
Est digne d'être notre roi.

LE GRAND-PRESTRE.

O toi ! que la Grece révere,
Junon, d'un chaste hymen viens allumer les feux :
Tu rends les amans plus heureux
Que la Déesse de Cithere.
C'est toi qui combles leurs desirs ;
Et qui fixes leur inconstance,
Et l'amour n'a de vrais plaisirs,
Que lorsqu'avec l'hymen il est d'intelligence.

Le peuple exprime par des danses, la joie que lui cause le mariage d'Egiste & de Clitemnestre.

LE GRAND-PRESTRE.

Suivez l'hymen, tendres amans ;
Ses nœuds charmans
Ont des appas
Que l'amour n'a pas.

C'est un port heureux
Et tranquille,
Où tous les cœurs amoureux
Doivent chercher un asyle.
Suivez l'hymen, tendres amans, &c.

Ses douceurs toujours nouvelles,
Rendent à jamais contens
Les cœurs fideles;
Et ses chaînes nouvelles
Ne font peur qu'aux inconstans.
Suivez l'hymen, tendres amans, &c.

Avancez; il est tems que l'hymen vous unisse.

CLITEMNESTRE, EGISTE, & LE GRAND-PRESTRE.

Puissante reine des cieux,
Junon, soyez-{nous / leur} propice.

LE GRAND-PRESTRE.

Venez, ne perdez pas des momens précieux,

SCENE VIII.

CLITEMNESTRE, EGISTE, ARCAS, CEPHISE, CHŒUR *de Peuples.*

ARCAS & CEPHISE.

Prince, } que faites-vous ? Echappé du
Reine, }
naufrage,
Le roi va paroître à vos yeux;
Il est déja sur le rivage.

CLITEMNESTRE & EGISTE.

Agamemnon ! ô justes Dieux !

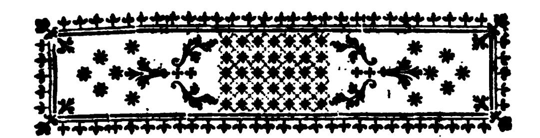
CHŒUR.

Courons, courons tous rendre hommage
A ce héros victorieux.

CLITEMNESTRE & EGISTE.

Après un si cruel outrage,
Fuyons; n'attendons pas ses regards irrités:
Les antres les plus écartés
N'ont point assez d'obscurités
Pour cacher ma honte & ma rage.

Fin du second Acte.



ACTE III.

Le théâtre représente la place publique de la ville d'Argos, ornée d'arcs de triomphe, & de trophées d'armes.

SCENE PREMIERE.

CLITEMNESTRE, CEPHISE.

CLITEMNESTRE.

Pour qui, Dieux immortels, gardez-vous le tonnerre ?
Après ce que j'ai fait, qui peut le retenir ?
Contens d'épouvanter les crimes de la terre,
Ne savez-vous point les punir ?

CEPHISE.

Ah ! si l'amour étoit un crime,
Tous les Dieux seroient criminels ;

Et s'ils vouloient punir tous les cœurs qu'il anime,
Ils puniroient tous les mortels.

CLITEMNESTRE.

Où suis-je ! qu'ai-je fait ! à quelle violence
Ai-je porté mes attentats !
Quand même Agamemnon ne s'en vengeroit pas,
Dans le fond de mon cœur je porte sa vengeance.

CEPHISE.

L'aspect de ce fameux vainqueur
Calmera ces vaines allarmes ;
Votre repentir & vos charmes ;
Fléchiront d'abord sa rigueur :
Rien n'est si puissant sur un cœur,
Que deux beaux yeux baignés de larmes.

CLITEMNESTRE.

Vertu, devoir, gloire, raison,
Revenez regner dans mon ame ;
Achevez d'en bannir la flâme
Dont je reconnois le poison,
Rallumons un feu légitime ;
Au devant du vainqueur hâtons-nous de courir...
Mais comment à ses yeux oserai-je m'offrir ?

Les pleurs que je répands, la douleur qui m'anime,
Pourront-ils effacer mes coupables transports ?
Pourquoi faut-il que le remords
Ne nous vienne qu'après le crime ?
Vertu, devoir, gloire, raison,
Revenez régner dans mon ame ;
Achevez d'en bannir la flâme
Dont je reconnois le poison.

SCENE II.

CLITEMNESTRE, ORESTE, CEPHISE.

ORESTE.

Fuyez, dérobez-vous au courroux de mon pere ;
Il vient d'apprendre tout. Il porte ici ses pas :
Fuyez ; ne vous exposez pas
Au premier feu de sa colere.
Egiste est dans les fers ; un rigoureux trépas
Sera le prix de son audace.
Attendez que mes pleurs obtiennent votre grace.

CLITEMNESTRE.

Je ne mérite pas des ſoins ſi généreux.
J'ai trahi mon devoir ; j'ai traverſé vos feux :
J'ai fait plus ; j'ai voulu vous priver de l'empire.
Mais pour ce tendre amour que la nature inſpire ;
Pour Egiſte, mon fils, j'implore votre appui :
Si le roi veut du ſang, il vaut mieux que j'expire ;
Je ſuis plus coupable que lui.

ORESTE.

Dieux ! qu'eſt-ce que j'entens ? perdez-en la mémoire :
Eſt-ce à vous de plaindre ſon ſort ?
Votre repos & votre gloire
Ne dépendent que de ſa mort.

CLITEMNESTRE.

Hé bien ! puiſqu'à mes pleurs vous êtes inſenſible,
A mon cruel époux je vais me préſenter ;
Sa colere, pour moi, n'aura rien de terrible :
Que j'aurai de plaiſir à la faire éclater !
Il faut que je ſois la victime
De ſa haine, ou de ma douleur :
Egiſte a partagé mon crime,
Je partagerai ſon malheur.

On entend un bruit de guerre.

ORESTE.

Le roi vient ; ces concerts annoncent sa présence ;
Dérobez-vous à sa vengeance.

SCENE III.

AGAMEMNON, ORESTE, CHŒUR *de peuples de la Grece*, *Troupe de Troyennes captives.*

AGAMEMNON.

Enfin, malgré Neptune & la fureur des armes,
Argos voit dans ses murs le vainqueur des Troyens :
Mais je ne trouve ici que la moitié des biens
Dont je me promettois les charmes.
Si le ciel, d'un côté, daigne exaucer mes voeux,
Il me porte, de l'autre, une atteinte mortelle.
Quel plaisir de trouver un fils si généreux !
Quel tourment de trouver une épouse infidelle.

ORESTE.

Qu'il est doux de revoir dans cet heureux séjour,
Le plus grand héros qui respire !
Quel triomphe pour son empire !
Quelle gloire pour moi de lui devoir le jour !
Mais si je vous suis cher, exaucez ma priere.
La reine au désespoir, veut perdre la lumiere.
Puisqu'elle a perdu votre amour,
Rendez-lui votre cœur, oubliez son offense.
Voulez-vous mêler des soupirs
A nos chants de réjouissance,
Et troublerez-vous les plaisirs
Que nous cause votre présence ?

AGAMEMNON.

Après ses horribles desseins,
Mon fils, je ne veux plus ni la voir, ni l'entendre;
L'infidelle arrachoit mon sceptre de vos mains;
Cassandre, j'en frémis: la divine Cassandre
Tomboit sous ses coups inhumains.
Qu'elle aille loin de ce rivage
Cacher son inutile rage.
Je devrois lui donner la mort;
Mais pour la punir davantage,
Je romps le nœud qui nous engage,
Et j'unis Cassandre à mon sort.

ORESTE.

Caſſandre ! quoi ? Seigneur.

AGAMEMNON.

Apprenez ma foibleſſe.
Ilion, par ſes yeux, s'eſt vengé de la Grece :
Caſſandre a vaincu ſon vainqueur ;
Et les attentats de la reine
Me laiſſent en état de lui donner mon cœur,
Avec l'empire de Micene.

ORESTE.

Quel coup de foudre ! quelle peine !

AGAMEMNON.

Allez la préparer à cet illuſtre choix.
Et vous, peuples ſoumis par mes heureux exploits,
Que Caſſandre, ſur vous, ait l'empire ſuprême
Qu'aux rivages troyens elle avoit autrefois :
Vous ne ſuivrez plus d'autres loix
Que celles que je ſuis moi-même.
Allez, allez, ne tardez pas ;
Allez mettre à ſes pieds vos fers & ma couronne :
La liberté que je vous donne
Eſt l'ouvrage de ſes appas.

CHŒUR.

Allons mettre nos fers aux pieds de notre reine ;
Chantons, célebrons sa beauté,
Qui met un vainqueur à la chaîne
Pour nous rendre la liberté.

UNE TROYENNE.

Un cœur qui s'engage,
Dans son esclavage
Trouve mille attraits :
Un cœur insensible,
Dans son sort paisible
N'en trouve jamais.
Tous les cœurs que l'amour a soumis,
Se plaignent de ses peines ;
Mais tous de leurs chaînes
Connoissent le prix.
Leurs tourmens sont leur félicité ;
Et d'amoureuses larmes,
De tendres allarmes,
Valent bien les charmes
De la liberté.

UNE AUTRE TROYENNE.

Cédez sans cesse
A la tendresse,
Charmante jeunesse ;

Cédez

Cédez sans cesse
A la tendresse ;
Imitez les Dieux.

CHŒUR.

Cédez sans cesse, &c.

LA TROYENNE.

Le cœur intrépide
Du fameux Alcide,
Fut souvent timide
Devant deux beaux yeux.

CHŒUR.

Cédez sans cesse, &c.

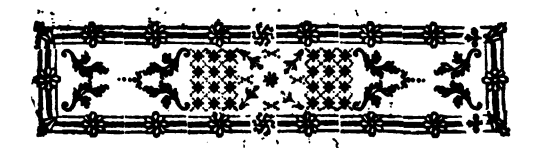
LA TROYENNE.

L'amour fait la guerre
Au Dieu du tonnerre ;
Il lui rend la terre
Préférable aux cieux.

CHŒUR.

Cédez sans cesse
A la tendresse,
Charmante jeunesse ;
Cédez sans cesse
A la tendresse ;
Imitez les Dieux.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

Le théâtre représente un bois renfermé dans Argos, consacré à la Nymphe Io.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, CASSANDRE.

ORESTE.

Voici l'heureux instant
Où l'hymen vous prépare un sort digne d'envie.
Le peuple est assemblé, la victime choisie,
Et le grand-prêtre vous attend.

CASSANDRE.

Cessez de vous flatter que l'hymen nous assemble.
Ma haine pour les Grecs ne va point jusqu'à vous;
Mais si vous aspiriez au nom de mon époux,
Je vous haïrois plus que tous les Grecs ensemble.

ORESTE.

Vous serez moins contraire à l'amour d'un
grand roi.
Le vainqueur de l'Asie
Est soumis à votre loi ;
Il va vous donner sa foi ;
Et je vais perdre la vie.

CASSANDRE.

Du sort de ce rival ne soyez point jaloux ;
Il ne sera jamais plus heureux que le vôtre.
Si je n'ai pas vécu pour vous,
Je ne vivrai pas pour un autre.

ORESTE.

Pourrez-vous résister au pouvoir d'un vain-
queur ?

CASSANDRE.

J'aime mieux souffrir sa rigueur,
Que de céder à son envie.
Pour être maître de ma vie,
Il n'est pas maître de mon cœur.

ORESTE.

Falloit-il que le ciel, pour traverser ma flâme,
Choisît le seul rival qui peut troubler mon
ame,
Et contre qui mon bras ne sauroit être armé ?

Que n'ai-je à soutenir la guerre
Contre tous les rois de la terre,
Pour défendre l'objet dont mon cœur est charmé !
Par un beau déséspoir je vous ferois connoître,
Que si je ne suis pas aimé,
Du moins j'étois digne de l'être.

Ensemble.

O mort ! j'implore ton secours;
Laisse en paix les mortels chéris de la fortune,
Et vien finir les tristes jours
De ceux que la vie importune.

ORESTE.

Le roi dans un moment va se rendre en ce lieu
Pour vous offrir le diadême.
On vient : je frémis : c'est lui-même.
Je vous quitte, & je vais où ma douleur....
Adieu.

SCENE II.

AGAMEMNON, CASSANDRE.

AGAMEMNON.

L'Amour m'a garanti des fureurs de Neptune,
Pour voler à votre ſecours ;
Mais ce n'eſt pas aſſez d'avoir ſauvé des jours
A qui j'attache ma fortune ;
Je veux vous délivrer de tous vos ennemis ;
Et tandis que d'Egiſte on va punir l'audace,
Je viens vous préſenter la place
D'une épouſe que je bannis.

CASSANDRE.

Le changement de lieu n'a point changé mon ame ;
Telle aux rivages grecs, qu'aux bords du Simois,
Mes yeux ne ſont point éblouis
Par les offres de votre flâme.
Des plus cruels tourmens duſſiez-vous m'accabler,
Je ſerai toujours inflexible.
Du téméraire Ajax le ſupplice terrible,

Est un exemple affreux qui doit faire trembler
Ceux qui voudroient lui ressembler.

AGAMEMNON.

Que le ciel me réduise en poudre,
Pourvu que je sois votre époux ;
Je ne crains ici d'autre foudre
Que celle de votre courroux.
Mais de vos cruautés je pénetre la cause.
Quelque rival secret à mon bonheur s'oppose :
Que ne puis-je le découvrir !
J'éteindrois dans son sang un amour qui m'offense :
Dût le ciel en fureur s'armer pour sa vengeance,
Rien ne m'empêcheroit de le faire périr.

CASSANDRE.

Je garde tout mon cœur pour les Dieux que je sers ;
Ne croyez pas qu'un mortel le surmonte :
Le plus grand roi de l'univers,
A de pareils rivaux peut bien céder sans honte.

AGAMEMNON.

En vain par ces détours vous pensez m'éblouir ;
Il est tems de finir mes peines.
Un amant tel que moi peut se faire obéir,
Lorsque ses prieres sont vaines.

Au temple de Junon nous devons être unis,
Venez-y recevoir ma main & ma couronne.
Ce n'est plus un amant soumis,
C'est un vainqueur qui vous l'ordonne.

CASSANDRE.

Cet ordre n'a rien qui m'étonne;
Les Dieux sont au-dessus des vainqueurs & des rois :
Je ne connois point d'autres loix
Que celles que le ciel me donne.
La reine vient ici, rendez-vous à ses pleurs,
Ou vous allez sur vous attirer des malheurs
Dont Cassandre même frissonne.

SCENE III.

AGAMEMNON, CLITEMNESTRE.

CLITEMNESTRE.

Je ne viens point, Seigneur, embrasser vos genoux
Pour fléchir le cœur d'un époux;
Je viens de mes fureurs vous demander la peine.

L'exil est pour mon crime un supplice trop doux ;
J'aime mieux périr par vos coups,
Que de vivre avec votre haine.

AGAMEMNON.

La mort que vous voulez de moi,
N'est pas, pour votre crime, une peine assez grande :
Partez, quittez les lieux où je donne la loi ;
Je le veux, je vous le commande ;
Obéissez à votre roi.

SCENE IV.

CLITEMNESTRE.

Ciel ! après cet affront, se peut-il que je vive !
Tu méprises mes pleurs, perfide, je le voi :
C'est pour couronner ma captive
Que tu veux m'éloigner de toi.
Cette nouvelle perfidie
Me rappelle le souvenir
De la perte d'Iphigénie.
Le cruel à Calchas abandonna sa vie.
Ah ! c'est un crime encor dont je le veux punir.

Prend

Prend pitié de mon infortune,
Junon ; ne souffre pas que la sœur de Pâris
Regne en des lieux que tu chéris.
Venge-toi, venge-moi ; notre injure est commune.
Seconde mes transports jaloux :
Pour troubler l'hymen qu'on apprête,
Excite dans les airs quelque horrible tempête ;
Prend les armes de ton époux
Pour réduire le mien en poudre.
Sur ce traître ou sur moi, fais-en tomber les coups ;
Tu ne saurois manquer, en frappant l'un de nous,
De perdre un criminel qui mérite la foudre.

SCENE V.

CLITEMNESTRE, EGISTE,
Troupe de conjurés.

EGISTE.

JUnon a prévenu vos vœux ;
Elle vient de briser ma chaîne.
C'est par son ordre que j'amene
Ces guerriers généreux,
Qui brûlent de servir ma haine.

Du traître Agamemnon ils détestent le choix ;
Leur ardeur, pour le perdre, est égale à la mienne.
Jamais l'époux d'une Troyenne
Aux vainqueurs des Troyens ne donnera des loix.

CLITEMNESTRE, *parlant aux conjurés.*

Que j'aime à voir en vous cette noble colere !
Qu'elle convient à ma fureur !
Plus la victime me fut chere,
Plus j'aurai de plaisir à lui percer le cœur.

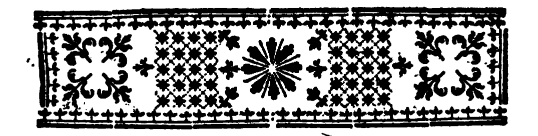
Ensemble.

Suivons la fureur & la rage ;
Immolons l'ennemi qui nous ose outrager ;
Perdons tout, vengeons-nous : on mérite l'outrage
Quand on ne sçait pas s'en venger.

CHŒUR.

Suivons la fureur & la rage, &c.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

Le théâtre représente un salon magnifique, où l'on voit les préparatifs d'un festin.

SCENE PREMIERE.

CASSANDRE, ILIONE.

Troupe de Troyennes.

CASSANDRE.

Restes du nom Troyen, malheureuses captives,
Objets de la haine des Dieux,
Vous venez sur ces tristes rives
Recevoir mes derniers adieux.
Le cruel vainqueur de l'Asie,
Dans l'éternelle nuit précipite mes pas.
Au lieu du nœud fatal qui flatte son envie,
Ces superbes apprêts, hélas!
Vont être ceux de mon trépas.

Restes du nom Troyen, malheureuses captives,
Objets de la haine des Dieux,
Vous venez sur ces tristes rives
Recevoir mes derniers adieux.

ILIONÉ.

Pour regler notre sort, & celui de Cassandre,
Consultez Apollon, implorez son appui;
Sans doute vous saurez de lui
Le parti que vous devez prendre.

CASSANDRE.

Puisque vous le voulez; c'est à moi de me rendre.
Mêlez vos voix à mes soupirs,
Et faites qu'Apollon ne se puisse défendre
De consentir à vos desirs.

CHŒUR.

O puissant Apollon! sois touché de nos larmes;
D'une prophétique fureur,
Viens encore animer un cœur
A qui le tien rendit les armes.

CASSANDRE.

Une sainte fureur agite mes esprits:
Le ciel gronde, la terre s'ouvre;
A mes yeux dessillés l'avenir se découvre.
Que vois-je! où suis-je! ô ciel! je tremble; je frémis.

Manes de tant de rois, ſous Troye enſévelis,
Je vous annonce la diſgrace
Du plus grand de vos ennemis:
Bientôt de ſes forfaits, & de ceux de ſa race,
L'impie Agamemnon va recevoir le prix.

SCENE II.

AGAMEMNON, CASSANDRE, ILIONE.

AGAMEMNON.

Belle princeſſe, enfin voici l'inſtant heureux
Où l'hymen doit combler mes vœux;
On n'attend plus que vous pour commencer la fête.

CASSANDRE.

Arrête, Agamemnon.

AGAMEMNON.

Rien ne peut m'arrêter.
Tout eſt prêt, avançons.

CASSANDRE.

Agamemnon, arrête ;
Où vas-tu te précipiter ?
La foudre gronde sur ta tête ;
Sans un prompt repentir tu ne peux l'éviter.
De ce fatal hymen tu seras la victime :
A la face des Dieux, aux pieds de leurs autels,
La reine & son amant, que la fureur anime,
Vont te faire tomber sous mille coups mortels.

AGAMEMNON.

En vain par ces malheurs, que vous m'osez prédire,
Vous croyez me remplir d'effroi :
Je sai votre haine pour moi ;
C'est le seul Dieu qui vous inspire.
Mais vos efforts sont superflus :
Allons, il est tems de me suivre.

CASSANDRE.

Hé bien ! tu veux cesser de vivre ;
Au sort qui te poursuit je ne m'oppose plus.
Je sais que j'en serai la premiere victime.
Tu vas m'entraîner dans l'abîme :
Mais ce n'est pas assez ; je vois d'autres malheurs
Qui sont plus dignes de mes pleurs.

De crimes, de fureurs, quelle suite funeste !
Je vois le malheureux Oreste
En proie aux plus vives douleurs :
Pour venger la mort de son pere,
Il porte le poignard dans le sein de sa mere.
Il est abandonné des Dieux & des mortels ;
Déja les fieres Eumenides
L'embrasent de leurs feux vengeurs des homicides :
Il va chercher la mort chez les Scythes cruels.
Barbare, à ces périls c'est toi seul qui l'exposes.
Mais les Dieux à l'autel m'entraînent malgré moi ;
Je ne me défens plus de t'y donner ma foi :
Vien l'y recevoir, si tu l'oses.

SCENE III.

AGAMEMNON.

OU suis-je ! Quelle horreur ! quel murmure confus....
Pour les jours de mon fils, quelle frayeur mortelle.....
Ah ! je ne vois que trop d'où partent vos refus.
Tremblez à votre tour, cruelle,
Pour ce fils criminel que vous ne verres plus.

Je vois qu'on m'a dit vrai : vous l'aimez ; il vous aime ;
Je n'en puis plus douter. Vous l'aimez ! . . C'ést assez ;
S'il échappe au péril dont vous le menacez,
Il n'échappera pas à ma fureur extrême.

Que dis-je ! malheureux ! hélas !
Contre mon propre sang armerai-je mon bras ?
O mon fils ! ô Cassandre !
Que vous m'agitez tour à tour !
Grands Dieux ! inspirez-moi quel parti je dois prendre
Entre la nature & l'amour.

SCENE IV.

AGAMEMNON, ORESTE.

ORESTE.

LA reine pour jamais va quitter cette rive,
Seigneur ; dans son exil souffrez que je la suive.

AGAMEMNON.

Je sais quelles raisons vous pressent de partir ;
Mais à nous séparer je ne puis consentir.

Pour Cassandre, mon fils, votre amour peut paroître;
Ce jour vous unira tous deux;
Si vous n'êtes heureux,
Je ne le saurois être:
Tout demande à mon cœur cet effort généreux.
Je vais à votre mere en porter la nouvelle,
Et me réunir avec elle.

SCENE V.

ORESTE.

Quand l'amour répond à nos vœux,
Qu'il est doux de porter ses chaînes!
Quand l'amour répond à nos vœux,
Qu'il est doux de sentir ses feux!

Après des rigueurs inhumaines,
Il ne faut qu'un moment pour devenir heureux;
Et les moindres plaisirs dans l'empire amoureux
Surpassent les plus grandes peines.

Quand l'amour répond à nos vœux,
Qu'il est doux de porter ses chaînes!
Quand l'amour répond à nos vœux,
Qu'il est doux de sentir ses feux!

Allons à l'objet qui m'enchante
Annoncer un bonheur qui passe notre attente.
Mais qu'est-ce que j'entens : de quels cris odieux
Retentissent ces lieux ?
Dans le fond de mon cœur, quelle voix gémissante
Porte l'horreur & l'épouvante ?
Que vois-je ! quel objet se présente à mes yeux !

SCENE VI.

ORESTE, CASSANDRE *blessée.*

CASSANDRE.

Je meurs : une main sanguinaire
M'empêche de vivre pour vous.
Egiste, ou plutôt votre mere,
M'a porté ces funestes coups :
Mais je chéris leur violence,
Puisqu'avant de perdre le jour,
Je puis déclarer un amour,
Que je condamnois au silence.

ORESTE.

Quoi ! vous m'aimez, & je vous perds !
O mortel désespoir ! ô sensible revers !

Lorsque rien ne m'est plus contraire !

CASSANDRE.

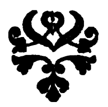
Ne plaignez point mon triste sort ;
Ou si vous pleurez une mort,
Pleurez celle de votre pere.

ORESTE.

Juste ciel !

CASSANDRE.

Ce héros voloit à mon secours ;
J'ai vu couler son sang, & terminer ses jours.
Les Dieux au travers du carnage,
Pour venir jusqu'à vous m'ont ouvert un passage :
Je vous vois, & je meurs.... Dans ce dernier soupir....
Cher prince... recevez mon ame,
Et croyez qu'aux enfers, d'une si belle flâme
Je vais... garder le souvenir.



SCENE DERNIERE.

ORESTE.

ELle meurt, & je vis encore!
Quand je crois posseder la beauté que j'adore,
La mort ferme ses yeux.
Je perds en même tems l'auteur de ma naissance.
O vous! qui m'enlevez ce que j'aime le mieux,
Traîtres, craignez la violence
D'un fils & d'un amant armé pour vous punir;
Je vais prendre de vous une horrible vengeance
Qui fera trembler l'avenir.

FIN.

ORPHÉE,

TRAGEDIE

EN MACHINES.



PRÉFACE.

LE feu Roi ayant résolu de donner à toute sa cour une de ces grandes fêtes dans lesquelles il aimoit à se délasser de ses travaux, voulut prendre les avis de Racine, de Quinaut, & de Moliere, que parmi les grands génies de son siécle, il regardoit comme les plus capables de contribuer, par leurs talens, à la magnificence de ses plaisirs.

Pour cet effet, il leur demanda un sujet où pût entrer une excellente décoration qui représentoit les enfers, & qui étoit soigneusement conservée dans ses garde-meubles. Racine proposa le sujet d'Orphée; Quinaut, l'enlevement de Proserpine, dont il fit dans la suite un de ses plus beaux opéra; & Moliere, avec l'aide du grand Corneille, tint pour le sujet de Psyché, qui eut la préférence sur les deux autres.

J'ai ſouvent entendu dire au fameux Racine, que le ſujet d'Orphée étoit le plus ſuſceptible de tous les ornemens qui peuvent former un grand ſpectacle. Le récit que ce grand poëte daignoit m'en faire dans les entretiens familiers que j'avois ſouvent avec lui, m'inſpira le deſſein de me ſervir de ſes idées pour une grande fête qui fut digne de l'auguſte mariage de notre Roi. Après avoir été ſoumis à l'examen de M. Hérault, lieutenant général de police, & de pluſieurs autres ſavans perſonnages qui aſſiſterent à la lecture que j'en fis, mon ouvrage fut accepté par le prince qui tenoit les rênes du gouvernement, ſous le titre de premier miniſtre : mais une commiſſion ſecrette qui m'obligea de retourner en Hollande, ne me permit pas de profiter des diſpoſitions où l'on étoit en faveur de ma tragédie.

La commiſſion qui m'avoit tenu éloigné de Paris, ne fut pas plutôt achevée, que j'y retournai au bout de deux ans. Le théâtre françois, que j'avois vu

autrefois si fréquenté, ne me parut plus qu'une solitude, soit par la mésintelligence des comédiens, que parce qu'ils manquoient de nouveautés capables de leur attirer le même concours. Je crus que dans ces circonstances, rien n'étoit plus propre à réveiller le goût du public, que ma tragédie d'Orphée, que je leur offris avec une autre qui portoit le titre de *Pigmalion*.

J'avoue que ma surprise ne fut pas médiocre, quand je vis le mauvais effet que cette derniere tragédie fit sur quelques-uns d'entr'eux, surtout dans la scene où Pigmalion s'exprime en ces termes :

Un prince de ce rang prend d'autres sûretés ;
Par des ambassadeurs il conclud ses traités ;
Et ne se commet point, sans quelque grand mystere,
A l'incertaine foi d'une cour étrangere.
Enfin, de mes trésors les récits éternels
Font autant de jaloux qu'ils frappent de mortels.

Je sai que l'on devore avec des yeux d'envie,
Ces solitaires tours où je passe ma vie:
Mais si l'on connoissoit quels vautours affamés,
Quels soucis avec moi s'y tiennent renfermés,
Dans l'abondance même on plaindroit ma misére;
On verroit que ces biens, qu'adore le vulgaire,
De tous leurs possesseurs invisibles bourreaux,
Ne traînent après eux qu'une foule de maux,
Dont le poison funeste est d'autant plus à craindre,
Qu'il excite une soif qui ne peut plus s'éteindre.
C'est là, que du sommeil ignorant les douceurs,
On me verroit craignant d'éternels ravisseurs;
Toujours moins effrayé du ciel que de la terre,
Trembler plus d'un bruit sourd que d'un bruit de tonnerre.
Car enfin, ne croi pas que mon cœur agité,
Sous cent portes d'airain se croye en sûreté.
Au travers de ces murs, au travers de ces voûtes,

Je crois qu'on peut s'ouvrir d'imperceptibles
routes,
Et qu'à tous les instans marqués pour mon
trépas,
Des bataillons armés vont naître sous mes pas.
Cependant ces captifs, dont la garde est si rude,
Mêlent un si grand charme à mon inquiétude,
Que moins propre à donner qu'à recevoir
la loi,
Je suis plus à cet or, que cet or n'est à moi.
Jusques dans les tombeaux, mes recherches pro-
fanes
Des tributs des vivans font dépouiller les mâ-
nes;
Et je ne vois les dons qu'on offre aux immor-
tels,
Que comme des larcins que me font les autels.
Non, l'amour, dont partout on vante la puis-
sance,
Ne porte point les cœurs à cette violence,
Et ne leur cause point des desirs si pressans,
Qu'ils puissent approcher de l'ardeur que je sens.

GELON.

On peut guérir un mal dont la cause est connue;
Et m'exposer ainsi votre ame toute nue,
C'est m'apprendre, Seigneur, les efforts éclatans....

PIGMALION.

Non, pour changer de cœur j'ai vécu trop long-tems.

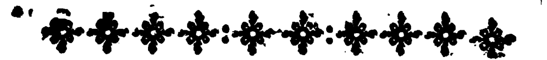
[*Avec tout le reste du couplet.*]

La prévention des comédiens l'emporta sur leurs intérêts, & sur la justice qu'ils devoient à la bonté de cet ouvrage. Il est vrai qu'ils tâcherent de réparer le désagrément de leurs refus par la réception de ma tragédie d'Orphée, dont ils firent de grands éloges. Mais quand il fut question de la dépense des décorations, des machines, des habits pour les ballets, & de tous les autres ornemens que demandent de pareils spectacles; je les trouvai si peu d'accord avec eux-mêmes, que

rebuté de toutes les difficultés qu'il me falloit essuyer, je pris le parti d'emporter ma tragédie dans ma province, où mes affaires m'appelloient; & elle y feroit encore dans l'oubli, si mon libraire ne m'eût demandé la permission de l'insérer dans une nouvelle édition de mes ouvrages, que le public lui demandoit. J'y consentis d'autant plus volontiers, que je crus ne devoir pas refuser aux jeunes gens qui ont du talent pour la poésie, la connoissance d'un ouvrage qui peut leur servir de modele pour des spectacles plus dignes d'un grand Roi, qu'une * *Année galante*, ou une *Princesse de Navarre.*

* Deux ouvrages également mauvais, quoique la réputation de leurs auteurs ne soit pas égale.



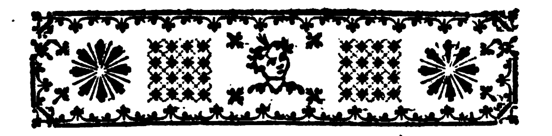


ACTEURS
DU PROLOGUE.

UN GENIE.

CALLIOPE.

APOLLON.



PROLOGUE.

Calliope, Muse qui préside au Poëme-Epique, paroît au milieu d'une troupe de Génies sur la pointe du Bosphore de Thrace, d'où l'on découvre la ville de Constantinople, avec les dômes des Mosquées, & le Serrail du Grand Seigneur.

SCENE PREMIERE.

UN GENIE, CALLIOPE.

UN GENIE.

Vous, sans qui les grands noms, ni les faits éclatans
Ne sauroient triompher des outrages du tems,
Calliope, ornement de la troupe sacrée,
Qu'Apollon à vos sœurs a toujours préférée,

Sur ces bords ennemis, que venez-vous chercher ?
Sans cesse sur vos pas vous nous verrez marcher.
Mais si j'ose à vos yeux exposer notre peine,
Ne reverrons-nous plus les rives de la Seine ?
Le séjour des beaux arts, l'asyle des vertus,
Auroit-il le malheur de ne vous plaire plus ?
Et la Thrace, où nos chants n'ont rien qu'on ne dédaigne,
Où la vertu gémit, où l'impiété regne,
Offre-t-elle à vos yeux de si charmans appas,
Qu'avec tant d'appareil vous y portiez vos pas ?
Ne vous souvient-il plus, qu'auteurs de vos allarmes,
Ces lieux vous ont coûté tant de ruisseaux de larmes,
Et qu'Orphée, en mourant, pour leur noire fureur
A dû vous inspirer une éternelle horreur ?

CALLIOPE.

D'un fils digne de moi, la déplorable histoire
Ne sauroit s'effacer de ma triste mémoire.
C'est pour venger son sang, objet de mes regrets,
Que les Dieux, sur la Thrace, ont lancé tant de traits,

Et

Et qu'ils ont fait sortir du fond de la Scithie
Les barbares vainqueurs qui l'ont assujettie.
Mais je vois que leurs fers se sont trop étendus,
Et que ces flots vengeurs se sont trop répandus.
Quel supplice pour moi, de chercher sous les herbes
Tant de remparts fameux, & de temples superbes;
De voir que le séjour des Dieux & des héros,
Athenes, Sparthe, Elis, Rhodes, Thebes, Argos,
N'ont pû de ce torrent suspendre la furie,
Qui de Jupiter même a détruit la patrie;
Et par qui, dans la Crete, un déluge de maux,
De cent nobles cités n'a fait que des hameaux!
Mais, ô bords du Penée! ô rives du Permesse!
Que votre état funeste augmente ma tristesse!
C'est pour vous rétablir dans vos premiers appas,
Que cette illustre troupe accompagne mes pas.
C'est aux arts d'essayer sur ces rudes Génies,
Ce que n'ont pû contr'eux cent ligues mal unies,
Et de voir à leur tour s'il leur sera permis
De suivre heureusement les traces de mon fils.

Mais pour exécuter ces nobles entreprises,
Il faut, divin soleil, que tu nous favorises;
Que du haut de ton char, sur notre empressement,
Tes propices regards s'arrêtent un moment,
Et que de nos concerts ton oreille charmée,
T'oblige à prolonger ta course accoutumée.

Après le divertissement, Apollon paraît.



SCENE II.

APOLLON, CALLIOPE.

APOLLON.

MUse, de tes concerts les sons harmonieux
Ont arrêté ma course en pénétrant les cieux.
Mais au noble dessein que ton cœur se propose,
Je t'annonce à regret que le destin s'oppose.
La Seine sur ses bords a le soleil naissant,
Qui doit par sa lumiere obscurcir le croissant :
Imitateur zelé des auteurs de sa race,
C'est lui qui doit dompter les fureurs de la Thrace ;
Et dans tout l'orient, affranchi par les lys,
Montrer & les autels & les arts établis.
Jusqu'à ce jour heureux, par de brillans spectacles,
Tes sœurs vont, pour lui plaire, enfanter des miracles ;
La paix, où ses traités maintiennent l'univers,
N'y souffre de combats que ceux de leurs concerts ;

Et ramenant les tems de Rhée & de Saturne,
Laisse au seul brodequin attaquer le Cothurne.
Dans le champ du combat précipite tes pas;
Va de l'un & de l'autre effacer les appas;
Et des maux de la Thrace attendant le remede,
Va te saisir d'un prix qu'il faut que l'on te céde.

CALLIOPE.

Brillant pere du jour, que me proposes-tu?
Je n'ai plus sur les cœurs ni pouvoir, ni vertu.
L'on porte jusqu'au ciel Melpomene & Thalie,
Tandis que dans l'oubli je suis ensévelie:
Elles seules sans moi partagent les esprits:
Elles seules sans moi disputent tous les prix.
L'une a plus d'un Menandre attentif à lui plaire;
L'autre a plus d'un Sophocle, & je n'ai plus d'Homere.
Je vois comme à l'envi toutes mes autres sœurs
Avoir leurs favoris & leurs adorateurs.
La satyre aujourd'hui, rivale du tonnerre,
Semble faire aux forfaits une plus rude guerre,
Et leur lancer des traits si vivement poussés,
Que ceux de Juvenal paroissent émoussés:
Pindare ranimant ses fougues héroïques,
Gagne ici plus de prix qu'aux combats olympiques.

L'esclave de Xanthus, dans un éclat plus beau,
Perce après trois mille ans la nuit de son tombeau;
Et jusques dans l'Eglogue, il faut que je l'avoue,
Les lys ont obscurci la gloire de Mantoue.
Que dis-je ? Dans chaque art quels prodiges divers,
Des succès de la France étonnent l'univers !
Combien son frein fertile a-t-il de Praxitelles,
D'Archimedes nouveaux, de modernes Apelles !
Et voi combien Euterpe a fait de nourrissons,
Qui même de mon fils surpasseroient les sons.
Moi seule j'en rougis de dépit & de honte;
Je vois que de mon art on ne fait plus de compte :
Nul de tes favoris n'osé suivre mes pas;
L'éclat de ma carriere est pour eux sans appas;
Et sans être touchés du prix que je leur garde,
La longueur de la course est tout ce qu'on regarde.

APOLLON.

Cesse de murmurer des changemens divers,
Dont les arrêts du sort agitent l'univers.
Dans l'empire romain, au faîte parvenue,
L'on te vit triomphante, & ta sœur inconnue.

D'autres lieux, d'autres mœurs; si long-tems recherchés,
Les secrets de son art ne sont plus si cachés:
Et Paris, mieux instruit de ses regles certaines,
Fait des tableaux parfaits, des ébauches d'Athenes.
Cependant, quelqu'éclat qui la suive aujourd'hui,
Je t'apprens qu'elle-même implore ton appui.
Elle sait quelle borne, à son pouvoir prescrite,
N'admet que les héros & les rois à sa suite;
Qu'il n'appartient qu'à toi de faire agir les Dieux,
De descendre aux enfers, de pénétrer les cieux,
Et d'offrir aux regards ces brillantes merveilles,
Dont elle n'ose même enchanter les oreilles.
Dans ces jours que la paix, rendue à nos desirs,
Semble avoir consacrés au regne des plaisirs,
Ta sœur veut que ton fils, triomphant de la Parque,
Paroisse avec éclat chez un jeune monarque:
Mais ce dessein trop vaste, & sans toi périlleux,
Son vraisemblable est vain s'il n'a ton merveilleux,
Et si dans ce tableau, le simple dramatique
N'est orné par tes soins des pompes de l'Epique.

CALLIOPE.

Après ce doux espoir, que je n'attendois pas,
Rien ne doit arrêter ni ton char, ni mes pas.
Ardente à seconder les voeux de Melpomene,
Je prétens avant toi voir les bords de la seine :
J'y cours. Adieu ; je vais par les mêmes sentiers
Sur les aîles des vents devancer tes coursiers.

Calliope monte sur un nuage qui l'emporte avec rapidité : le soleil remonte sur le ceintre. Le théâtre change, & représente le port & la ville de Bisance, telle que dans les anciens tems de son origine.

Fin du Prologue.





Acteurs de la Tragédie.

CALLIOPE, Muse.

PLUTON.

PROSERPINE.

L'HYMEN.

ALECTON.

ORPHÉE, fils d'Apollon & de Calliope.

EURIDICE, amante d'Orphée.

PHILONICE, Reine de Thrace.

CELÆNO, magicienne.

NERINE, confidente de la Reine.

CHŒURS.



ORPHÉE,

TRAGEDIE EN MACHINES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHILONICE, CELÆNO. NERINE.

PHILONICE.



UISSANTE CELÆNO, qui par votre ſcience,
Soumettez la nature à votre obéiſſance,
Et qui des malheureux prenez les intérêts,
Juſqu'à forcer le ſort de changer ſes arrêts ;

Votre reine cédant au mal qui la possede,
Vous a mandée ici pour implorer votre aide;
Certaine d'obtenir de votre art précieux,
Plus qu'elle n'obtiendroit en s'adressant aux Dieux.

CELÆNO.

Oui, reine, vous verrez qu'à mon devoir fidele,
Ma puissance est encore au dessus de mon zele.
Faut-il, pour obéir à vos commandemens,
Renverser à vos yeux l'ordre des élémens?
Faut-il épouvanter Jupiter ou Neptune,
Faire fuir le soleil, ou descendre la lune,
Transporter chez les morts les célestes flambeaux;
Ou violant pour vous l'asyle des tombeaux,
Contraindre le tyran de l'infernale rive,
De relâcher au jour quelque ombre fugitive?

PHILONICE.

Les maux qui de ma vie empoisonnent le cours,
N'exigent pas de vous ces terribles secours.
Ecoutez, & jugez sur cet aveu sincere,
Ce que, pour mon repos, vous croirez nécessaire.
A peine un sort fatal m'eut ravi pour toujours,
Et Thérée & Progné, les auteurs de mes jours,

Que pour me dépouiller des droits de ma naiſ-
ſance,
Je vis mille ennemis s'élever dans Biſance;
Et j'allois eſſuyer les fers ou le trépas,
Sans un puiſſant ſecours, que je n'attendois pas.
Vous ſavez le deſſein, qui de toute la Grece,
Fit paſſer à Colchos l'héroïque jeuneſſe,
Et comment la toiſon fut le glorieux prix
Des travaux que pour elle ils avoient entre-
pris.
Ils revenoient vainqueurs, & fiers de leur con-
quête,
Lorſqu'aux pieds de ces murs pouſſés par la
tempête,
Ces généreux guerriers, inſtruits de mon mal-
heur,
Le crurent un objet digne de leur valeur:
Et du haut d'une tour, où j'étois aſſiégée,
Je me vis à la fois ſecourue & vengée.
Ciel! que ne peuvent point les hommes valeu-
reux!
Un monde d'ennemis ne put tenir contr'eux;
Tout s'enfuit; & le chef de ce peuple rebelle,
Vomit, avec ſon ſang, ſon ame criminelle.
Mais durant le combat, parmi ces demi Dieux,
J'en ſuivis un ſans ceſſe, & du cœur & des
yeux.
A voir tant de valeur jointe avec tant d'audace,
Je crus, je l'avouerai, que le Dieu de la Thrace,

Sous les traits de l'amour s'offroit à mes regards,
Ou que c'étoit l'amour sous les armes de Mars.
Ce ne fut rien encor; par combien de merveilles,
Ayant charmé mes yeux, charma-t-il mes oreilles,
Lorsque dans mon palais je le sus attirer;
Et que dans le festin que je fis préparer,
Sa main, sa docte main fit sortir de sa lyre
Ces accords enchanteurs qu'Apollon même admire;
Et que je l'entendis, pour la premiere fois,
Les faire encor céder aux charmes de sa voix!

CELÆNO.

Reine, ne doutez point que de tant de merveilles,
Le récit quelquefois n'ait frappé mes oreilles.
Je sai que cet Orphée est le fruit des ardeurs
Qu'eut jadis Apollon pour une des neuf sœurs;
Que rival de mon art il entraîne les arbres;
Que ses divins accords font tressaillir les marbres,
Que du plus fier torrent ils arrêtent le cours,
Et rangent à ses pieds les lions & les ours.
L'on dit même, & la Grece est portée à le croire,
Qu'Argos doit à sa voix la moitié de sa gloire;

Et qu'à vaincre Medée, & gagner la toison,
Elle eut autant de part que le bras de Jason.

PHILONICE.

Vous connoissez trop bien le héros que j'adore,
Pour ne pas excuser l'ardeur qui me dévore.
Cependant ces guerriers, qu'on ne peut arrêter,
N'ont pas brisé mes fers, qu'ils veulent me quitter :
J'ai beau leur remontrer qu'ils vont, par leur absence,
Aux mutins rassemblés me laisser sans défense;
Résolus de se rendre à la merci des flots,
Je perds, à les fléchir, mes pleurs & mes sanglots.
Enfin, soit que l'amour fût propice à ma flâme,
Ou soit que mes raisons attendrissent leur ame,
Ils résolurent tous, d'une commune voix,
De laisser un d'entr'eux pour soutenir mes droits,
Le sort en fut l'arbitre; & mon ame ravie,
Lui vit faire ce choix au gré de mon envie;
Et je les vis partir sans trouble & sans effroi,
Contente du trésor qu'ils laissoient avec moi.
Je ne fus point déçue, & bientôt par Orphée
De la rebellion l'hydre fut étouffée;
Bientôt il fit passer dans ces heureux remparts,
D'Athenes & de Sparte, & les loix & les arts.

La vertu commença de s'y faire connoître;
Et nos peuples instruits par cet illustre maître,
De leurs sauvages mœurs heureusement purgés,
Releverent des Dieux les autels négligés.
A tant d'heureux succès, dont l'univers s'étonne,
Je crus enfin devoir ma main & ma couronne:
Mais je trouvai l'ingrat, que mon offre surprit,
Plus dur que ces rochers que sa voix attendrit.
Il fit pour son départ, malgré ma voix plaintive,
Préparer le vaisseau voisin de cette rive;
Et dans ce même jour il songe à me quitter,
Si par quelque secret je ne puis l'arrêter.
Eh! ne pouvez-vous pas, si mon malheur vous touche,
Rendre mon cœur moins tendre, ou le sien moins farouche,
Et faire ainsi passer, pour notre commun bien,
Ses froideurs dans mon sein, ou mes feux dans le sien?

CELÆNO.

Reine, je le confesse, à l'abri de mes charmes,
L'amour est le seul Dieu qui se rit de mes armes.
Je puis venger vos maux, & non pas les guérir;
J'en puis punir l'auteur, & non pas l'attendrir.
Mais si de ce départ vous craignez le spectacle,
Il n'est pas malaisé d'y mettre un prompt obstacle,

Ni de faire briser en cent morceaux épars
Ce fragile vaisseau qui blesse vos regards.

PHILONICE.

Ah ! quand à son départ l'on mettroit cet obstacle,
La nature à sa voix produiroit un miracle,
Et lui présenteroit par de nouveaux chemins,
Les aîles des zéphirs, ou le dos des dauphins.
Ainsi c'est vainement que par la violence
On voudroit l'arrêter dans les murs de Bisance:
Ainsi, pour l'empêcher de nous fuir pour toujours,
A des moyens plus doux il faut avoir recours.
Sur les bords enchantés qu'arrose le Penée,
Je sais qu'un jeune objet tient son ame enchaînée;
Pour elle dédaignant qui veut le couronner,
Ce n'est que pour l'avoir qu'il veut m'abandonner.
Ah ! dût-il en couter le jour à Philonice,
Faites-lui voir ici cette chere Euridice.
J'aurai plus de repos, & moins de désespoir,
A voir qu'il aime ailleurs, qu'à ne le plus revoir.

CELÆNO.

Votre espérance en moi ne sera point trahie.
Reine, & dans un moment vous serez obéie.

SCENE II.

PHILONICE, NERINE.

NERINE.

Quoi ! Madame, est-ce ainsi que sans ressentiment,
Vous verrez posseder le cœur de votre amant ;
Et que vous souffrirez qu'une indigne rivale
Triomphe impunément de la grandeur royale ?

PHILONICE.

Je ne sais point encor où mes transports jaloux
A ce terrible objet porteront mon courroux.
Victimes d'un amour qu'ils ne purent contraindre,
Les auteurs de mes jours me forcent à le craindre ;
Et je veux n'épargner ni faveurs, ni bienfaits,
Avant que d'en venir à de pareils effets.
Peut-être qu'aujourd'hui le héros qui m'engage,
Se fait de ma rivale une trop belle image,
Et qu'absent de Tempé depuis près de cinq ans,
Les yeux qui le charmoient ne sont plus si puissans.

Qui

Qui fait, en nous voyant, si son ame incertaine
Sur le choix d'une nymphe, ou le choix d'une reine,
Une couronne offerte en cette égalité,
Ne fera point pencher son cœur de mon côté?
Enfin, quand mon amour n'aura plus d'espérance,
Il sera tems alors d'en chercher la vengeance,
Et d'en laisser courir le torrent inconnu,
D'autant plus furieux qu'on l'aura retenu.
C'est à ce sentiment que je me détermine.
Je vois venir Orphée: éloigne-toi, Nérine;
Rassemble incessamment ceux d'entre mes sujets,
Qui de son art divin ont appris les secrets,
Et qu'à son Euridice ils viennent rendre hommage
Aussitôt que ses pas toucheront le rivage.

SCENE III.

ORPHÉE, PHILONICE.

ORPHE'E.

Je vois, graces au ciel, que mon foible secours
Rend la paix à la Thrace, & le calme à vos jours,

Et que de vos sujets souveraine tranquille,
Mon séjour en ces lieux ne vous est plus utile ;
Ainsi, quitte des soins qu'exigeoit mon emploi,
Permettez qu'à mon tour je fasse aussi pour moi.
Reine, si vous savez la sainte idolâtrie
Qu'inspire à tous les cœurs l'amour de la patrie,
Souffrez, après cinq ans que je me rende aux lieux
Où je vis en naissant la lumiere des cieux,
Et que de vos bontés, qui sont toute ma gloire,
Jusqu'au dernier soupir j'y garde la mémoire.

PHILONICE.

Seigneur, il est donc vrai que repassant les eaux,
Vous voulez me priver du fruit de vos travaux,
Et par votre départ ébranler ma couronne,
Plutôt que de souffrir que ma main vous la donne ?

ORPHÉE.

Du prix de ce départ votre cœur mieux instruit,
Connoîtroit qu'il vous sert bien plus qu'il ne vous nuit ;
Et que de la couronne accepter le partage,
Seroit sur votre tête attirer quelqu'orage.
Des cœurs les plus zelés les succès éclatans,
Toujours dans un état laissent des mécontens.

Jamais un favori, qui chérit la justice,
N'honore la vertu qu'il n'irrite le vice.
Ces honneurs criminels, qu'un sacrilege abuse
Fait rendre dans la Thrace aux fureurs de Bacchus,
Ont aigri contre moi des ames furieuses,
Dont je n'ai pû souffrir les fêtes odieuses,
Ni voir, sans murmurer, que jusques à vos yeux
L'on fasse des forfaits pour honorer les Dieux.

PHILONICE.

Que de fausses raisons pour me cacher la flâme
Dont les yeux d'Euridice ont embrasé votre ame!
Je sai tout; & s'il faut ne vous rien déguiser,
La cause de mes maux vous en fait excuser.
Oui, Seigneur, je sai trop qu'un cœur comme le vôtre,
Rempli de son objet, est fermé pour tout autre.
Et j'ose me flatter que sans ces premiers traits,
J'aurois pû le gagner à force de bienfaits.
Je consens donc, Seigneur, pour calmer vos allarmes,
Qu'Euridice à vos yeux étale tous ses charmes;
Mais de votre départ choisissez mieux le tems,
Et du moins attendez le retour du printems.

Quand nous verrons Eole au fond de ses montagnes
Renfermer les tyrans des mobiles campagnes.

ORPHÉE.

Ah ! puisque vous savez le secret de mon cœur ;
Puisque vous connoissez quel en est le vainqueur,
Voyez depuis quel tems, pour de lointains rivages,
De l'heureuse Tempé j'ai quitté les boccages ;
Qu'absent du seul objet qui peut me rendre heureux,
J'ai sans cesse auprès d'elle un rival dangereux,
Qui joint, pour l'obtenir, au sang d'une Déesse
L'éclat & le pouvoir que donne la richesse.
Que deviendrois je, ô ciel ! si de force ou de gré,
Du bien que j'abandonne il s'étoit emparé ?
Mille songes affreux, dont je crains les présages,
M'offrent depuis deux nuits d'effroyables images,
Plus capables cent fois de troubler mon repos,
Que la frayeur des vents, ni la crainte des flots.
De ce que peut mon art, contre leur violence
Nos Grecs plus d'une fois ont fait l'expérience.
Mais dussai-je essuyer un naufrage certain,
Je veux être une fois maître de mon destin,

Et réparer le tems qu'à l'amour qui m'anime,
Un chimérique honneur n'a pû voler sans crime.

PHILONICE.

Que nos cœurs quelquefois se trompent dans leurs vœux !
Dans Tempé seulement vous croyez être heureux ;
Et Tempé, pour vos yeux, peut avoir telle face,
Que vous voudrez peut-être être encor dans la Thrace.
Mais quel nuage s'offre à mes regards surpris,
Et porte jusqu'à nous les lumieres d'Iris !
Peut-être un Dieu caché dans ce brillant nuage,
Pour retenir vos pas descend sur ce rivage.

ORPHEÉ.

Il n'est ni Dieux, ni rois qui puissent en ce jour
M'empêcher d'obéir aux ordres de l'amour.
J'atteste devant vous l'auteur de la nature ....

PHILONICE.

N'achevez pas, Seigneur, de crainte d'un parjure.



SCENE IV.

ORPHÉE, PHILONICE, EURIDICE, CHŒUR *de peuples de la Thrace qui se rendent de tous côtés sur la scene, & chantent les paroles suivantes pendant que le nuage descend.*

CHŒUR.

DEscendez, objet plein de charmes,
Venez, par l'éclat de vos yeux,
Achever d'embellir ces lieux,
Où tout doit vous rendre les armes.

ORPHÉE.

De quel trouble inconnu mon ame est-elle atteinte !
Est-ce transport de joie, ou mouvement de crainte ?
Le nuage s'entr'ouvre, & je sens.... Justes Dieux !
Est-ce une illusion ? me trompez-vous mes yeux ?

O trop heureux Orphée ! ô fortune propice !
Est-ce vous que je vois ? Est-ce vous, Euridice ?

PHILONICE.

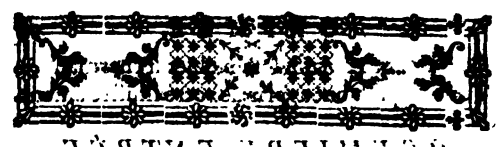
Oui, c'est elle ; & c'est moi qui vous rend ses appas.
Voyez ce que j'ai fait pour ne vous perdre pas.

ORPHÉE.

Reine, par quels effets de ma reconnoissance.....
Quoi ! charmante Euridice, après cinq ans d'absence,
C'est vous qui me cherchez dans ce lointain séjour,
Avec le même éclat, avec le même amour ?
Ah ! que ce jour heureux, qui me rend à vos charmes....

EURIDICE.

Hélas ! il étoit tems qu'il mît fin à mes larmes.
Des auteurs de mes jours le pouvoir inhumain,
Au barbare Aristée avoit promis ma main ;
Et comme une victime à l'autel amenée,
Résolue à la mort plutôt qu'à l'hyménée,
J'allois, pour vous garder & mon cœur & ma foi,
Tourner sur moi la main qu'on exigeoit de moi.
L'amour, pour empêcher ce sanglant sacrifice,
M'a sans doute envoyé ce nuage propice,



ACTE II.

Le théatre repréſente les jardins du palais.

SCENE PREMIERE.

ORPHÉE, EURIDICE.

ORPHÉE.

DAns ce vaſte jardin, qui doit plus ſa parure
Aux ſecours de mon art qu'à ceux de la nature,
Belle Euridice, enfin je puis en liberté
Vous parler d'un amour par l'abſence augmenté;
Et malgré le plaiſir de voir briller vos charmes,
Vous montrer de mon cœur les ſecrettes allarmes.
Vous n'êtes point ici dans nos ſombres forêts,
Où la vertu jouit d'une éternelle paix,
Qui des ſiecles heureux conſervant l'avantage,
Offrent les biens ſans trouble, & les jours ſans nuage,

Et qui, dans chaque cœur aussi pur que le jour,
Font marcher l'innocence à côté de l'amour.
Je vous vois à regret dans une cour perfide,
Plus sujette aux revers que la plaine liquide.
Vos charmes adorés en des climats plus doux,
N'exciteront ici que des transports jaloux.
Vous verrez contre vous un peuple de rivales
Recourir, pour vous perdre, à d'indignes cabales :
Vous verrez leurs regards blessés par vos attraits :
Vous verrez vos vertus irriter leurs forfaits ;
Au lieu du pur encens, des fruits & des guirlandes
Dont nos Dieux, dans Tempé, recevoient les offrandes,
On n'épargnera rien, dans ces funestes lieux,
Pour vous initier à leur culte odieux :
Culte vraiment impie, & fêtes sacrileges !
Dont je crains d'autant plus les écueils & les piéges,
Que les voiles sacrés dont ils sont revêtus,
Avec plus d'assurance accablent les vertus.

EURIDICE.

Amante d'un héros, vous ne devez pas croire
Que j'aime moins que lui la vertu ni la gloire ;
Et si de leur chemin je pouvois m'égarer,
Votre exemple suffit pour m'y faire rentrer.

Mais d'où vient qu'assuré des bontés de la reine,
Vous craignez de sa cour, & l'envie & la haine?
C'est par des bruits confus qu'on apprend dans nos bois
Comme l'on se gouverne à la suite des rois;
Mais si j'en puis juger sur ce qu'el'on dit être,
Tout se regle à la cour sur l'exemple du maître.

ORPHE'E.

Hélas! que ce séjour est pour vous étranger!
Votre vertu tranquille au milieu du danger,
Ne peut s'imaginer qu'elle soit menacée;
Que jamais le discours démente la pensée;
Ni que, pour vous trahir, sous un dehors trompeur
Un visage serein cache un perfide coeur.
Mais moi, qui d'un pays si fertile en naufrages,
Assez & trop long-tems éprouvé les orages,
Je ne puis m'empêcher, songeant à l'avenir,
De répandre des pleurs que je veux retenir.
Je frémis des bontés dont m'honore la reine.
Quand le calme est trop grand, la tempête est prochaine.
J'ai refusé pour vous sa couronne & sa main.
Elle a beau nous cacher sa honte & son chagrin,
On n'éteint point un feu pour le vouloir éteindre.
Ses appas méprisés la rendent plus à craindre;

Il n'est point de complots en matiere d'état,
Qu'on ne pardonne mieux qu'un pareil attentat;
Et lorsqu'à sa beauté je préfere la vôtre,
Une reine outragée, est femme comme une
autre.

EURIDICE.

S'il est ainsi, fuyons: pour marcher sur vos pas,
Je braverai, Seigneur, les plus cruels trépas.
Conduite par l'amant sans qui je ne puis vivre,
Au bout de l'univers je suis prête à le suivre.
Il n'est point de desert, ni d'antre ténébreux,
Où je n'aie avec vous un destin plus heureux,
Que si loin de vos yeux, le maître du tonnerre
Me présentoit sans vous l'empire de la terre.

ORPHÉE.

Généreuse beauté, le sort n'a point de traits
Qu'avec tant de vertus ne parent tant d'at-
traits.
Mais avant qu'à ma crainte, ainsi qu'à sa pour-
suite,
Il nous faille opposer le secours de la fuite,
Souffrez que d'un hymen qui couronne mon
feu,
A la reine aujourd'hui je demande l'aveu.
Si son cœur, sans détour, m'accorde son suf-
frage,
De sa sincérité c'est un sûr témoignage.

Mais si par des raisons, que j'entendrai trop bien,
Elle croit différer ou rompre ce lien,
Alors trop avertis du coup qui nous menace,
Il faudra sans témoins abandonner la Thrace,
Et chercher à nos feux des lieux où le devoir
N'ait plus à redouter un injuste pouvoir.

EURIDICE.

Ah! que par ce discours, par ces mots pleins de charmes,
De mon cœur agité vous calmez les allarmes!
D'une fausse assurance il se paroit en vain.
La terreur malgré moi se glissoit dans mon sein,
Quand, pour vous retenir, je comparois ma chaîne
Avec un sceptre offert par les mains d'une reine.
Elle vient, profitez de cet heureux moment;
Je vais parmi ces fleurs rêver à mon amant;
Et s'il veut à son tour me témoigner son zele,
Le moins que vous pourrez demeurez avec elle.

SCENE II.

ORPHÉE, PHILONICE, NERINE.

PHILONICE.

Euridice me fuit quand je lui tends les bras !
Quel sujet loin de moi précipite ses pas ?

ORPHÉE.

Prêt à vous demander l'aveu d'un hyménée
Qui peut fixer le cours de notre destinée ;
La vertu qui la porte à me laisser agir,
Présente à ma prière, auroit peur de rougir.
Comme on sait en tous lieux notre amour mutuelle,
On saura le séjour que je fais avec elle.
Concevez ses frayeurs ; jugez de ses ennuis,
Et si je dois manquer de prévenir des bruits,
Capables d'ajoûter, si l'on pouvoit les croire,
La perte de ses jours à celle de sa gloire.

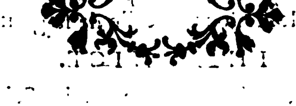
PHILONICE.

Vous m'avez prévenue ; & je venois, Seigneur,
Sur cet heureux hymen vous découvrir mon cœur.

Vous pouvez dès ce jour en célébrer la fête ;
Moi-même avec éclat j'aurai soin qu'on l'apprête ;
Et je prens tant de part à des liens si doux,
Que j'espere y trouver plus de plaisir que vous.

ORPHÉE.

O bontés ! ô vertus qui n'ont point eu d'exemple !
C'est peu d'un diadême ; il leur faudroit un temple.
Reine, c'est aujourd'hui, qu'heureusement surpris,
De ce que je vous dois je connois tout le prix.
Souffrez que d'un succès qui passe mon attente,
J'aille vite informer la beauté qui m'enchante,
Et que nos tendres cœurs, touchés de vos bienfaits,
Se mettent pour toujours au rang de vos sujets.



SCENE III.

PHILONICE, NERINE.

PHILONICE.

O Vengeance ! ô fureur trop long-tems retenue !
De votre liberté l'heure est enfin venue.
Envain jusqu'à ce jour j'ai su vous commander ;
Au torrent qui m'entraîne il est tems de céder ;
Et mon cœur fatigué d'une si longue feinte,
Ne sauroit soutenir cette derniere atteinte.
Ce n'est donc pas assez, dans ce jour plein d'horreur,
D'avoir baisé la main qui m'a percé le cœur,
Et de voir sur mon trône, où tout me rend les armes,
A mes charmes vaincus préferer d'autres charmes ;
Il faut que d'un hymen qui va combler mes maux,
J'allume de ma main les barbares flambeaux,
Et que, par une horreur qui n'eut jamais d'égale,
Dans les bras d'un amant je mette une rivale.

Non, je ne verrai point ce spectacle odieux :
Tombe plutôt sur moi la colere des Dieux :
Que tout meure avec nous. Dans la même contrée
Renouvellons plutôt les fureurs de Thérée ;
Et que le sang fatal qui m'a donné le jour,
Se reconnoisse encore aux crimes de l'amour.
Ne perdons point de tems. Que rien ne te retienne :
Va dire à Celæno, Nerine, qu'elle vienne ;
Que sa reine l'attend ; que je suis en ces lieux :
Qu'elle se hâte enfin de paroître à mes yeux.

SCENE IV.

PHILONICE.

AMour ! barbare auteur des malheurs de ma race ;
Toi qui veux qu'aujourd'hui ma fureur les surpasse ;
J'ai fait ce que j'ai pu pour te désobéir,
En cherchant la vertu que tu me fais haïr.
Ah ! du moins, insensible au mal qui me possede,
Voi qu'à ton seul refus je me sers d'une autre aide ;

Et que dans les enfers, ce n'est que malgré
moi
Que je cherche des Dieux moins barbares
que toi.

SCENE V.

PHILONICE, CELÆNO.

PHILONICE.

AH! venez seconder le courroux qui m'enflâme.

CELÆNO.

Nerine m'a tout dit; j'en ai frémi, Madame.
Mais la vengeance prête à suivre leurs desirs,
Des rois comme des Dieux, dois faire les plaisirs;
Et l'amour qui jouit d'un bonheur sans mélange,
A souvent moins d'appas que l'amour qui se venge.
Permettez seulement que mon bras irrité,
Contre vos ennemis agisse en liberté;
Vous connoîtrez avant que ce jour seul finisse,
Si je sais à l'offense égaler le supplice;

Vous verrez si je crains un vainqueur de Colchos ;
Ce que contre mon art, pourra l'art d'un héros ;
Et si contre l'enfer, animé par mes charmes,
Dans sa lire & sa voix il trouvera des armes.

PHILONICE.

Ah ! contre cet ingrat, je n'ai point de courroux
Qui ne me fît jetter au devant de vos coups :
Et quand j'implore ici la puissance infernale,
Ce n'est pas contre lui, c'est contre ma rivale.
Prenez garde surtout, en terminant son sort,
Qu'on ne soupçonne point les auteurs de sa mort.
Pour en cueillir le fruit après m'être vengée,
Il faut qu'avec tant d'art elle soit ménagée,
Que le coup imprévu qui la fera périr,
M'aide à gagner Orphée, & non pas à l'aigrir.
Il faut qu'à cet amant, trompé par l'apparence,
Elle semble un malheur plutôt qu'une vengeance,
Et paroisse à ses yeux, comme à ceux de ma cour,
Un crime du destin, & non pas de l'amour.

CELÆNO.

Il semble qu'à vos vœux la fortune propice
S'accorde avec l'enfer pour la mort d'Euridice.

Tandis que de Tempé l'usage solemnel,
Pour orner de l'hymen les flambeaux & l'autel,
Lui fait cueillir des fleurs, qu'une simple industrie
L'oblige d'ajuster aux mœurs de sa patrie,
Il faut prendre ce tems pour venger vos malheurs.
Je n'ai qu'à commander aux infernales Sœurs,
De cacher sous ces fleurs, dont la Nymphe est charmée,
Quelqu'un de ces serpens dont leur tête est armée,
Et dont la moindre atteinte est un mortel poison,
Plus sûr & plus puissant que tout l'art d'Apollon.

PHILONICE.

Ne différez donc plus l'effet de vos promesses;
Hâtez-vous d'appeller les terribles Déesses;
Et que l'heureux serpent qui doit combler mes vœux,
Se hâte de sortir du séjour ténébreux.

CELÆNO.

Je vais donc commencer, pour remplir votre attente,
A semer dans ces lieux l'horreur & l'épouvante;
Je sens déja l'enfer qui s'empare de moi.
Fui, reine; ces objets ne sont pas faits pour toi;
Fui, te dis-je.

PHILONICE.

Non, non ; souffrez que je les voie ;
Plus ils auront d'horreur, plus j'en aurai de joie.
Les enfers à mes yeux ont beau se déployer ;
Un bonheur que j'attens ne sauroit m'effrayer.

CELÆNO.

Ame de l'univers, sacré flambeau du monde,
Couvre-toi d'un nuage, ou recule dans l'onde :
Il ne t'est pas permis de venir éclairer
Les mysteres affreux que je vais célébrer.
Et toi, brillant jardin, qu'une fuite imprévue,
Pour ne la plus blesser, te dérobe à ma vue :
Que du sein de la terre, au lieu de tes appas,
Un antre affreux s'éleve & naisse sous mes pas.

On voit sortir de la terre une grotte magique, au travers de laquelle on découvre une affreuse & vaste solitude.

Vous, à qui tant de fois j'ai livrai des victimes,
Qui punissez ensemble & protegez les crimes ;
Noires filles du styx, impitoyables sœurs,
Du profond de l'Erebe écoutez mes clameurs.
Il ne faut point qu'ici tout l'enfer se déchaîne ;
Un seul de vos serpens servira mieux ma haine :
Portez-le promptement ; courez l'ensevelir
Dans les fleurs qu'une Nymphe achève de cueillir.

Et ne présentez point à mon impatience
D'espace entre mon ordre & votre obéissance.

Quoi donc ! vous résistez à mes enchantemens !
Quoi ! je vous vois frémir de mes commande-
mens !
Il semble qu'oubliant le devoir des furies,
Pour celle que je hais vous êtes attendries.
Je bouleverserai le ténébreux séjour ;
J'y ferai pénétrer la lumiere du jour :
Je vous désarmerai de vos torches oisives ;
De vos propres captifs je vous rendrai captives.
Réparez votre faute ; hâtez-vous de sortir,
Et servez mon courroux pour ne le pas sentir.

Esprits, dont sur les airs la puissance royale,
Du ciel & de la terre occupe l'intervalle,
Descendez ; armez-vous pour soutenir mes
droits,
Et pour forcer l'enfer de respecter mes loix.

Une troupe d'esprits aëriens descend à l'entrée de la grotte en forme de tourbillon, & fait l'entrée du second Acte.

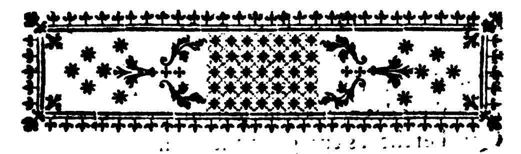
CELÆNO.

Reine, le charme est fait. Pour venger ton ou-
trage,
Voi sortir Alecton du ténébreux rivage.

Sûre de ta vengeance, allons dans ton palais
De mon enchantement attendre le succès.
Vous, à qui je le dois, troupes aëriennes,
Vous pouvez retourner dans vos mouvantes plaines.
Et vous, dont j'ai troublé le silence éternel,
Retournez, antre affreux, dans le sein maternel.

Alecton sort des enfers, & s'envole avec un serpent à la main. Les esprits aëriens s'envolent un moment après. La grotte magique disparoît, & fait place au temple de l'hymen, magnifiquement orné pour les nôces d'Orphée & d'Euridice.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORPHÉE, PHILONICE, NERINE.

PHILONICE.

CEs ſuperbes apprêts, ces pompeux ornemens,
Tous ces riches feſtons, tous ces vaſes fumans,
Que raſſemble en ces lieux ma puiſſance ſuprême;
Enfin, tous ces autels que j'ai parés moi-même,
Vous annoncent, Seigneur, les momens fortunés
Où vos feux par l'hymen vont être couronnés :
Quiconque en a tant fait, ſans vous faire d'outrage,
De ce qui reſte encor peut s'épargner l'hommage.

Ce n'eſt pas que mon cœur ait peur de reſſentir
D'un ſi noble deſſein un lâche repentir ;
Mais il eſt des périls que doit fuir la tendreſſe
Qui cherche à s'épargner quelqu'inſtant de foibleſſe.
Vous pouvez donc ici, pour former ce lien,
Prendre un pouvoir, Seigneur, auſſi grand que le mien.
Des prêtres de l'hymen la troupe toute prête,
Quand vous l'ordonnerez commencera la fête.
Je croirois toutefois, les Dieux m'en ſont témoins,
Recueillir tout le fruit que j'attens de mes ſoins,
Si, pour prix d'un amour qui s'immole lui-même,
J'entendois ſeulement une bouche que j'aime
Me dire, en me portant les plus ſenſibles coups,
Que vous ſeriez à moi ſi vous étiez à vous :
Que même, ſi des Dieux la fatale colere
Vous enlevoit jamais une épouſe ſi chere,
Et que dans d'autres nœuds, après un tel malheur,
Le tems pût adoucir votre juſte douleur,
Ma main pourroit prétendre à ces nœuds pleins de charmes,
Et ſe donner à vous pour eſſuyer vos larmes.

ORPHE'E.

Madame, à ce malheur je ne ſurvivrois point ;
Plus ſenſible au plaiſir d'être bientôt rejoint

A l'unique beauté dont mon ame est éprise,
Qu'à l'immortalité qu'Apollon m'a promise.
J'avoûrai toutefois qu'en vertus, en appas,
Je n'ai trouvé que vous qui ne la cédiez pas;
Et que si, dans l'instant qui regle tous les autres,
L'amour, avant ses yeux, m'avoit fait voir les vôtres,
Je sens bien que ce cœur qui vous a résisté,
N'auroit pas eu pour vous moins de fidélité.

PHILONICE.

Pour prix de cet aveu, dont je suis satisfaite,
Puissiez-vous être heureux comme je le souhaite;
Et puissent tous les Dieux, en de si doux instans,
Donner à votre hymen le succès que j'attens!

SCENE II.

ORPHÉE.

Seul objet digne de mon ame,
Les Dieux feignant d'être irrités,
Nous gardoient des félicités
Aussi pures que notre flâme.
En proie à deux divinités
Plus inconstantes que Neptune,

Par l'amour & par la fortune
Nous ne serons plus agités.

Dieu, que dans ce temple on adore,
C'est toi qui rends les cœurs contens :
Toi qui, favorable en tout tems,
Descends d'abord que l'on t'implore ;
Hymen, dont les feux éclatans,
Et dont les chaînes éternelles
Charment autant les cœurs fideles
Qu'ils étonnent les inconstans :

Fais voir que l'on sait mal connoître
L'auguste prix d'un feu si beau,
Lorsqu'on te nomme le tombeau
D'un Dieu qui souvent te doit l'être :
Fais voir, exempt de son bandeau,
Que jamais dans les belles ames
l'Amour n'entretiendroit ses flâmes
Sans le secours de ton flambeau.

Et toi, puissant fils de Cibelle,
Qui pour le plaisir de changer,
As pris celui de te ranger
Sous les loix de plus d'une belle ;
Jamais un amour étranger
N'a sur toi pris un long empire ;
L'amour seul que Junon t'inspire
Est à l'abri de ce danger.

Si le portrait que dans mon ame
Une chaste ardeur a tracé,
En doit être un jour effacé
Par le crime d'une autre flâme;
Sur ce cœur ingrat, terrassé,
Et réduit tout à l'heure en poudre,
Préviens par le feu de la foudre
Celui dont je suis menacé.

Ministres de ce temple auguste,
Commencez vos jeux innocens;
Otez aux desirs que je sens
Ce qu'ils peuvent avoir d'injuste;
Et qu'à l'aide de vos accens,
Le digne feu qui me consume,
Jusque vers le Dieu qui l'allume,
Monte aussi pur que votre encens.

Une troupe de prêtres & de prêtresses de l'hymen font l'entrée du troisieme acte.

ORPHE'E.

D'où vient, quand tout est prêt, que l'objet que j'adore
Auprès de son époux ne se rend point encore?
Loin de moi si long-tems qui peut la retenir?

SCENE III.

ORPHÉE, EURIDICE, CHŒUR *de prêtres de l'hymen.*

ORPHÉE.

HE quoi ! belle Euridice, est-il tems de venir ?
Que vous faites languir ma tendre impatience !
De vos retardemens que faut-il que je pense ?
Craignez-vous un moment si long-tems souhaité,
Et vous repentez-vous de ma félicité ?
Lorsque sur votre front doit briller l'allegresse,
Vous ne m'y laissez voir qu'une sombre tristesse :
Vos yeux mêmes, vos yeux qui sont presque effacés,
Ne m'instruisent que trop des pleurs qu'ils ont versés.
Ah ! si dans ce moment un souvenir trop tendre,
Pour un rival peut-être est venu vous surprendre,

Vous n'avez point à craindre une injuste rigueur.
Il en est tems encore, ouvrez-moi votre cœur ;
Dussai-je voir ici ma derniere journée,
Et recevoir la mort où j'attens l'hyménée,
J'atteste devant vous le pouvoir immortel....

EURIDICE.

Que l'on m'approche un siége auprès de cet autel.
Achevons un hymen ; dont mon ame ravie
Trouvera le moment le plus doux de sa vie.
Prenez ma main, Orphée ; & content d'être à moi,
Recevez avec elle & mon cœur & ma foi,
Qui, malgré vos rivaux possesseur d'Euridice,
De vos soupçons jaloux vous prouvent l'injustice.

ORPHE'E.

Ah ! Madame, excusez l'effet de vos appas.
L'on craint de perdre un bien qu'on ne mérite pas ;
Surtout quand ce front pâle, & cette voix tremblante,
Quand vous me rassurez, m'inspirent l'épouvante.
Vous détournez les yeux. Que vois-je ? vous pleurez !
Ah ! si vos feux sont tels que vous me l'assurez,

A quelqu'ennui secret montrez-vous moins sensible.

EURIDICE.

Je ressens votre joie autant qu'il m'est possible.
Oui, j'atteste les Dieux que ce cœur tout à vous,
En ce fatal moment ne craint plus leur courroux,
Puisque, malgré le sort & la Parque jalouse,
J'emporte chez les morts le nom de votre épouse.

ORPHE'E.

Dieux ! que me dites-vous ? quel criminel effort....

EURIDICE.

De l'état où je suis n'accusez que le sort,
Et ces fleurs dont pour vous ma main infortunée
Vouloit faire une offrande au Dieu de l'hyménée.
Un serpent homicide, & caché sous ces fleurs,
Est l'ennemi fatal qui sépare nos cœurs,
Et dont le prompt venin rend ma perte certaine,
Malgré tous les secours que m'a donné la reine.
Accourue à mes cris, je le dois avouer,
Mon cœur de tant de soins ne peut trop se louer;

Ils étoient suffisans pour me rendre à la vie,
Si le mal plus puissant n'eût trompé son envie;
Je le sens qui déja par un froid rigoureux,
Couvre mes yeux mourans d'un voile ténébreux,
Approchez, cher époux : gardez-vous de me suivre.;
Par des chants immortels, qui me fassent revivre,
Faites passer mon nom aux siecles à venir.
Et puisque le saint noeud qui vient de nous unir
Me permet d'obtenir le seul bien où j'aspire,
Ouvrez les bras, Orphée, & recevez.... J'expire.

ORPHÉ'E.

Ah ! tu n'iras pas seule au séjour du trépas;
Deux cœurs si bien unis ne se quitteront pas;
Et dans ce même temple, & sur cet autel même,
Où je viens d'obtenir & perdre ce que j'aime,
Il faut qu'un même instant unisse notre sort
Par les nœuds de l'hymen, & par ceux de la mort.



SCENE IV.

L'HYMEN, ORPHÉE, LE CHŒUR.

L'HYMEN.

ARrête, de tes maux je ne suis pas complice :
L'asyle que je t'ai donné
Ne doit point être profané
Par cet indigne sacrifice.
Je n'en souffrirai point les transports criminels :
Et si tu veux suivre Euridice,
Ce sera loin de mes autels.

L'Hymen, en s'envolant, emporte l'épée d'Orphée : le temple disparoît en même tems, & fait place à une campagne aride, remplie de bêtes féroces. Le Mont Rhodope paroît dans l'éloignement, au pied duquel l'on découvre une caverne d'où l'on voit sortir des flammes parmi des torrens de fumée.

SCENE V.

ORPHÉE.

DIeu barbare ! est-ce ainsi que ton cruel secours
Des maux que je ressens croit prolonger le cours ?
Mais du moins ta rigueur m'est encore propice,
Qui ne fait que changer le lieu de mon supplice,
Et qui sur tes autels ne te sauve de moi,
Que pour me réserver aux monstres que je voi.
Hé bien ! monstres cruels, recevez votre proie,
Qui loin de reculer se présente avec joie ;
Par votre promptitude à finir tant d'horreurs,
Marquez votre pitié plutôt que vos fureurs.
Je ne regarderai vos gueules entr'ouvertes
Que comme le moyen de réparer mes pertes,
L'asyle où mon repos peut seul se rencontrer,
Et le port favorable où je brûle d'entrer.
Quoi donc ! à mes desirs je trouverai contraires
Les tigres, les lions, les ours & les panthères ?
Et mes cris furieux seront assez touchans
Pour exercer sur eux le pouvoir de mes chants ?

Ah ! voyons si ces monts, pour rejoindre Euridice,
M'offriront de leur cime un heureux précipice;
Ou s'il faut que le ciel, pour me faire souffrir,
Ait fait naître un mortel qui ne puisse mourir.

SCENE VI.

CALLIOPE, ORPHÉE.

CALLIOPE *sur un nuage.*

Est-ce ainsi qu'à des plaintes vaines
Mon fils devroit s'abandonner ?
Et le sang d'Apollon qui coule dans ses veines
N'a-t-il à son amour que des pleurs à donner ?

ORPHÉE.

Ô savante immortelle à qui je dois la vie !
Si mon épouse, hélas ! m'avoit été ravie,
Ou par des souverains que je ne craindrois pas,
Ou par quelque Dieu même épris de ses appas,
Vous verriez votre fils, pour courir après elle,
S'ouvrir par son courage une route nouvelle ;
Et des rois & des Dieux affrontant le courroux
Montrer en expirant qu'il est digne de vous.

Mais contre le tyran du ténébreux empire . . . .

CALLIOPE.

Aux charmes de ta voix que le ciel même admire ,
Pourquoi ne se rendroit-il pas ?
Va voir ce que tu peux : va forcer le trépas
De te rendre l'objet pour qui ton coeur soupire.
Au pied du Mont Rhodope il est un antre affreux
Qui présente un passage au séjour ténébreux.
Tout garde un silence funeste
Autour de ce fatal rocher :
Les mortels , les oiseaux n'en osent approcher ,
Ni même la clarté céleste.
Va chercher un bonheur certain
Où des autres mortels la perte est assurée ,
Et rends-toi digne du destin
Que les Dieux t'ont marqué dans la voûte azurée.

ORPHE'E.

Quel encens peut jamais des transports que je sens . . . .

CALLIOPE.

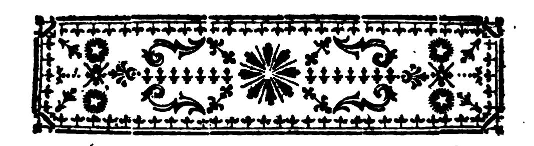
Va , je veux ton amour , & non pas ton encens.
Monte avec moi sur ce nuage.
Jusqu'à ce dangereux passage

De conduire mon fils je veux prendre le ſoin ;
Et je hais mon rang de Déeſſe,
Qui ne me permet pas, en te ſuivant plus loin,
De ſatisfaire ma tendreſſe.

Orphée prend place à côté de ſa mere ; & à peine les a-t-on perdus de vue, que le théâtre changé, & repréſente le palais de pluton, au travers duquel on découvre les champs éliſées.

Fin du troiſieme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PROSERPINE, EURIDICE.

Les ombres heureuſes danſent la quatrieme entrée.

PROSERPINE.

QUoi ! j'offre à tes regards, pour prévenir tes vœux,
Tout ce que nous avons de plaiſirs & de jeux ;
La reine des enfers te retient auprès d'elle,
Sans pouvoir adoucir ta triſteſſe mortelle !
Croi-moi, belle Euridice, au lieu de t'allarmer,
A l'air de ces climats ſonge à t'accoutumer.
Dès que l'on a quitté celui de l'autre vie,
Il faut en perdre encore & l'eſpoir & l'envie :
Et pour en regretter les frivoles appas,
Les regrets impuiſſans ne te la rendront pas.

La jeunesse, l'esprit, la beauté, la fortune;
Rien ne peut s'exempter de cette loi commune.
Tout mortel qui la fuit a beau s'en effrayer,
La mort est un tribut que chacun doit payer.
Voir un peu plus long-tems la lumiere céleste,
Ce n'est pas s'affranchir de ce devoir funeste;
Et Pluton est un Dieu dont les droits assurés
Ne sont jamais perdus pour être differés.

EURIDICE.

Aussi ne croyez pas qu'Euridice, ô Déesse,
Regrette ni plaisirs, ni beauté, ni jeunesse;
Mais elle sent encore en ce sombre séjour,
Qu'on peut quitter la vie, & garder son amour.
Ce que vous m'apprenez des fureurs d'une reine,
M'inspire pour Orphée une mortelle peine.
Par de nouveaux refus s'il songe à l'irriter,
Quels orages sur lui fera-t-elle éclater!
Et de quel désespoir serai-je la victime,
Si j'apprens que sa main couronne ce grand crime?

PROSERPINE.

Tu dois être à l'abri de ce dernier effroi:
Tu connois trop son cœur pour douter de sa foi.

EURIDICE.

L'amante la plus chere, à son époux liée,
Dès qu'un tombeau l'enferme, est bientôt oubliée;

Et l'on voit rarement l'hymen le plus heureux,
Pour une cendre froide entretenir ses feux.
Je crains une rivale avec une couronne ;
Mais je crains encor plus les pleurs qu'elle me donne.
De sa fausse pitié le dehors apparent,
Son courroux déguisé qui retient un torrent,
Et son art à cacher la fureur qui l'anime,
Peuvent surprendre un cœur qui ne sait pas son crime.

PROSERPINE.

Hé ! pourquoi te gêner par des soins superflus ?
Ce que font les mortels ne te regarde plus :
Te voici dans le port où tu n'as plus à craindre
Les orages fréquens qui les rendent à plaindre.
Si pour d'autres appas ton époux peut brûler,
C'est un sort si commun, qu'il doit te consoler ;
Et s'il n'a que ces nœuds pour défendre sa vie,
Te conviendroit-il mieux qu'elle lui fût ravie ?

EURIDICE.

Entre ces deux partis je ne balance pas :
Revoir ce que l'on aime offre bien des appas ;
Et le revoir encore avec toute sa flâme,
Est sans doute un plaisir qui peut tenter un ame.
Mais la mienne, ô Déesse, a jusqu'au dernier jour
Regardé son amant plutôt que son amour ;

Et je mériterois une peine trop dure ;
Si, libre de mes sens, ma flamme étoit moins pure.
Ainsi, pour éviter un sort pareil au mien,
J'aime mieux qu'il consente à ce nouveau lien,
Que si je le voyois sur le rivage sombre,
Pour prix de ses refus, se rejoindre à mon ombre.
Je l'avouerai pourtant, sitôt que de ses jours
La Parque impitoyable aura tranché le cours,
Et que je le verrai dans ces obscures plaines
Prétendre encor peut-être à ses premieres chaînes,
Il me semble qu'alors je n'aurai plus pour lui
Ce violent amour qui m'anime aujourd'hui ;
Et qu'Euridice encore, en perdant la lumiere,
Est assez délicate, & peut-être assez fiere,
Pour se persuader, à ne vous cacher rien,
Qu'un cœur qui se partage est indigne du sien.

PROSERPINE.

Parmi tous les amans que la Parque m'adresse,
Je n'ai rien vu d'égal à ta délicatesse.
Mais Pluton vient à nous.



SCENE II.

PLUTON, PROSERPINE, EURIDICE.

PLUTON.

Ah ! Déesse, apprenez
Un prodige qui rend tous mes sens étonnés.
Un mortel, qui l'eût cru ? jusqu'au sombre rivage,
Par ses divins accens s'est ouvert un passage :
De tout ce qui l'entend il dissipe l'horreur.
Cerbere, à son approche a perdu sa fureur ;
Et Caron enchanté sur la rive infernale,
L'a reçu sans effort dans la barque fatale.

EURIDICE.

O ciel !

PLUTON.

Sur l'autre bord à peine il a passé,
Que de nos criminels les tourmens ont cessé.
J'ai vu de Danaüs les filles attentives
Laisser l'onde tranquille, & leurs urnes oisives.

J'ai vu les fieres sœurs oublier leur devoir ;
Jusqu'au fond de ses eaux l'Acheron s'émouvoir ;
Ixion & Sysiphe, à cette heureuse approche,
S'asseoir, l'un sur sa roue, & l'autre sur sa roche ;
Titie à son vautour cesser d'être livré,
Et Tantale abreuver son gôsier altéré.

PROSERPINE.

Ces prodiges, grand roi, qui passent la croyance,
Ne sont pas les effets de l'humaine puissance :
C'est quelque Dieu sans doute ; & les divinités
Peuvent seules....

PLUTON.

Silence. Il approche : écoutez.

UNE VOIX *derriere le théâtre.*

Terrible séjour de l'horreur,
Celle qui regne dans mon cœur
Est bien au dessus de la vôtre :
Touchés de mes cruels tourmens,
Ne séparez pas deux amans
Que l'amour a fait l'un pour l'autre.

PLUTON.

Non, mon cœur enchanté par ses divins accens,
N'a point encor senti le plaisir que je sens.

Pour n'aller point à lui, je me fais violence.

EURIDICE.

Dieux!

PLUTON.

Ecoutons encor, sa plainte recommence.

LA VOIX.

Pour soulager mon désespoir,
Hâtez-vous de me faire voir
L'objet d'une flamme si belle.
Touchés de mes tourmens affreux,
Vous devez la rendre à mes vœux,
Ou me retenir avec elle.

PLUTON.

Je ne puis résister à des charmes si doux.
Qu'on le laisse avancer : qu'il vienne jusqu'à nous.
Que l'enfer à ses pas ne ferme aucun passage.

EURIDICE.

Amour, qui le conduis, acheve ton ouvrage.

SCENE III.

PLUTON, PROSERPINE, ORPHÉE, EURIDICE.

ORPHE'E.

O Toi! dont la puissance embrasse l'univers,
Grand Dieu, qui pour peupler l'empire des enfers,
Aux dépens du trident, aux dépens du tonnerre,
Dépeuples tous les jours & la mer & la terre;
Je ne viens point ici les armes à la main
Ebranler ta couronne, ou t'ôter ton butin;
Ni, pour deshonorer ta couche fortunée,
Prétendre à la beauté que l'hymen t'a donnée.
Un plus noble dessein m'amene à tes genoux;
Et tu ne vois en moi qu'un malheureux époux,
Dont les humbles soupirs à ton ame attendrie
Ne viennent demander qu'une épouse chérie.
Si jamais de l'amour tu ressentis les feux;
Si jamais de l'hymen tu respectas les nœuds;
Soit en me permettant de ramener cette ombre,
Soit en me retenant sur le rivage sombre,

Rejoins, malgré les nœuds que la Parque a brisés,
Deux cœurs trop bien unis pour être divisés.

PROSERPINE.

Votre épouse, grand roi, dût-elle vous déplaire,
Ose à cette demande ajouter sa priere :
Une si véritable & si rare amitié....

PLUTON.

Vous n'avez pas besoin d'exciter ma pitié;
Et sans votre secours, si j'en étois le maître,
A cet heureux mortel je la ferois paroître :
Mais le destin par qui mes droits sont limités,
Suspend par son pouvoir l'effet de mes bontés.
Laisser revivre une ombre aux enfers descendue,
Est une nouveauté qu'on n'a point encor vue;
Et je n'y puis porter de jugement certain,
Sans avoir consulté les decrets du destin :
C'est ce que je vais faire. Et durant mon absence,
Tu peux dans tous les lieux soumis à ma puissance,
Chercher le digne objet d'un si parfait amour,
Et tranquille auprès d'elle attendre mon retour.

ORPHE'E.

Je n'irai pas bien loin, divinité propice,
Pour jouir du plaisir de voir mon Euridice.

Admire ſes appas, & juge ſi mon cœur....

PLUTON.

Elle eſt digne en effet d'une ſi belle ardeur.
Adieu. Si le deſtin répond à mon envie,
Il te ſera permis de la rendre à la vie;
Et par ce grand prodige, apprendre à l'univers
Qu'on aime la vertu juſques dans les enfers.

EURIDICE.

Grands Dieux!

PROSERPINE.

Ton intérêt m'oblige de le ſuivre.
Jamais, ſi de nos mains le deſtin te délivre,
Vos feux par Celæno ne ſeront traverſés;
Mes ordres ſouverains lui vont être annoncés.
Je vous mets l'un & l'autre à l'abri de ſes charmes:
Adieu. Puiſſe le ſort, attendri par mes larmes,
Ne te point retenir dans ce funeſte lieu:
Puiſſai-je de long-tems ne t'y revoir! Adieu.



SCENE

SCENE IV.

ORPHÉE, EURIDICE.

ORPHÉE.

L'Auriez-vous jamais crû, qu'aux enfers descendue,
Je jouirois encor d'une si chere vue;
Que respirant encore après votre trépas,
Par ce nouveau chemin j'aurois suivi vos pas;
Et que de notre amour sur le rivage sombre,
J'aurois eu le plaisir d'entretenir votre ombre?
Ah! j'appréhende bien que dans quelques momens
On ne me vende cher des plaisirs si charmans,
Et que mes maux flattés d'un rayon d'esperance,
N'auront, en la perdant, que plus de violence.
N'importe, je vous vois, & cet heureux instant
Doit détourner mes yeux de celui qui m'attend.
Je vois avec transport, que malgré mes allarmes,
La mort qui détruit tout n'a point détruit vos charmes:
Mais pour nos tendres feux, ne me le cachez pas,
A-t-elle eu le respect qu'elle a pour vos appas?

Notre amour sur votre ombre a-t-il le même empire,
Et vos yeux disent-ils tout ce qu'ils semblent dire ?

EURIDICE.

Ah ! si dans un amour si pur & si constant
La mort a rien changé, ce n'est qu'en l'augmentant ;
Et de ce souvenir uniquement charmée,
Ce n'est plus que par lui que je suis animée ;
C'est par lui qu'a vos yeux, me laissant attendrir,
Je frémis des périls où je vous vois courir,
Et que vous entendez Euridice éperdue
Soupirer du bonheur qui vous rend à sa vuë.
Ainsi, mon cher époux, si sourd à vos soupirs,
Vous voyez le destin traverser vos desirs,
Ne vous obstinez point dans un dessein funeste,
Et revoyez sans moi la lumiere céleste,
Glorieux & content de voir que nul époux,
Pour un objet aimé n'ait fait autant que vous.
Mais si vous regrettez la perte d'Euridice,
Eloignez-vous des lieux où regne Philonice.

ORPHE'E.

La reine ! dont tantôt à votre instant fatal
Vous vantiez les secours !

EURIDICE.

Je la connoissois mal ;

Et ce n'est qu'en ces lieux que je suis éclaircie
D'un excès de fureur qui me coûte la vie.
Celæno complaisante à sa barbare loi,
A contraint les enfers de s'armer contre moi ;
Et du serpent fatal, auteur de tant de larmes,
L'atteinte empoisonnée est l'effet de ses charmes.

ORPHE'E.

Ce dessein monstrueux, je frémis d'y penser,
Dans le cœur d'une reine a-t-il pû se glisser ?
Et lorsqu'elle me doit & sceptre & diadême,
Pour m'en récompenser elle perd ce que j'aime !
Ah ! si le ciel plus doux vous rend à mon amour;
Si je puis avec vous revoir encor le jour,
Il faut que de ce trône, où ma main l'a placée,
Par cette même main elle soit renversée,
Et que de sa complice, envoyée aux enfers,
Plus juste que les Dieux, je purge l'univers.

EURIDICE.

Ah ! quittez ce dessein. L'ombre la mieux vengée
Dans l'éternelle nuit n'en est pas moins plongée ;
Et lorsqu'un assassin nous donne le trépas,
Tout son sang répandu ne nous ranime pas.
Si le Dieu des enfers vous rend votre Euridice,
C'est pour notre ennemie un assez grand supplice ;

Ou si dans son empire il veut me retenir,
Ne la revoir jamais suffit pour la punir ;
Et vous devez, Seigneur, pour votre renommée,
Marquer plus noblement que vous m'avez aimée.
Allez dans l'univers, répandant vos bienfaits,
Y faire respecter la justice & la paix ;
Et lorsque dans le ciel, occupant votre place,
Vous rejoindrez les Dieux, auteurs de votre race,
Songez dans ce haut rang que vous êtes l'époux
D'une ombre dont les vœux iront tous jusqu'à vous ;
Et que toute la terre, & tout le ciel ensemble,
Ne vous offriront pas un cœur qui lui ressemble.

ORPHÉE.

Ah ! ne présumez pas, j'en atteste les Dieux,
Que je sorte sans vous de ces funestes lieux.
Qu'ils soient sourds à nos vœux, qu'ils nous soient favorables,
Nos destins aujourd'hui seront inséparables ;
Et jamais... Mais on vient : c'est Pluton que je vois.
O Dieux !

SCENE V.

PLUTON, PROSERPINE, ORPHÉE, EURIDICE.

PLUTON.

Soyez tous deux attentifs à ma voix.
Vous pouvez de ces lieux sortir en diligence :
Mais avant de revoir la lumiere des cieux,

A Euridice.

Il ne t'est plus permis de rompre le silence.

A Orphée.

Il ne t'est plus permis de détourner les yeux.
Marche. Et toi, sui ses pas. Tenez-vous sur vos gardes ;
C'est l'unique secret de sortir des enfers.

A Orphée.

Tu la perds si tu la regardes.

A Euridice.

Si tu lui parles, tu le perds.

Le palais de Pluton disparoît, & l'on ne voit plus que des ruines enflammées, & des spectres dans toutes les aîles du théâtre.

SCENE VI.

ORPHÉE, EURIDICE.

ORPHÉE.

Quel arrêt ! quel oracle ! & de ces lieux funebres,
Quel surcroît d'infortune augmente les ténebres !
Quels spectres menaçans, pour nous épouvanter,
Au devant de nos pas viennent se présenter !
Prend garde à t'écarter du chemin qu'il faut prendre.
Si je ne puis te voir, je puis me faire entendre.
Suis ma voix, chere épouse ; & malgré ma terreur....
Dieux ! quels soupçons affreux s'élevent dans mon cœur ?
Si le Dieu des enfers retenant Euridice,
Se faisoit un plaisir d'un barbare artifice ?
Quand je crois lui parler en ce fatal moment,
Si cet objet ailleurs m'imploroit vainement ?
Pour un cœur amoureux, quel supplice est plus rude
Que l'étonnante horreur de mon incertitude !

O silence ! ô décret plus cruel que la mort !
Quand pourrez-vous, mes yeux, m'éclaircir de mon sort ?
Je tremble, & tout mon sang dans mes veines se glace....
Grâce au ciel, de mes pas je reconnois la trace,
Et la foible lueur qui vient frapper mes yeux,
M'annonce que le jour n'est pas loin de ces lieux.
Redouble tes efforts pour surmonter ta crainte,
Nymphe, nous n'avons plus qu'un moment de contrainte;
Bientôt... Où suis-je ? O ciel ! quelle invisible main,
Quels torrens enflammés m'en ferment le chemin ?
Euridice... Ah ! grands Dieux ! que devient ce que j'aime ?

EURIDICE.

Qu'as-tu fait, malheureux ? tu t'en prives toi-même.
On te l'enleve : Adieu.

ORPHE'E.

Non, ne le croyez pas ?
Je retourne à Pluton ; je reviens sur mes pas.

Des feux soûterrains dont Orphée est enveloppé, l'obligent de se tourner du côté d'Euridice.

Alecton qui se met aussitôt entr'eux, porte une main sur la Nymphe, & présente à Orphée le flambeau qu'elle tient de l'autre, pour l'empêcher d'avancer.

SCENE VII.

ALECTON, ORPHÉE, EURIDICE.

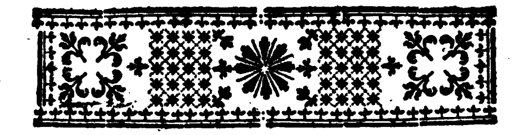
ALECTON.

ARrête, malheureux ; ne prend plus cette audace.
Sors des enfers ; revoi la Thrace ;
Pluton ne veut plus t'écouter.
On est indigne d'une grace
Dont on ne sait pas profiter.

Alecton s'abîme avec Euridice. Quatre Spectres enlevent Orphée pour le rapporter dans la Thrace. Les enfers disparoissent en même tems, & font place à l'avant-cour du palais de Philonice, où une troupe de Bacchantes danse la cinquiéme & derniere entrée.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PHILONICE, CELÆNO, NERINE, CHŒUR *de Bacchantes.*

NERINE.

A L'honneur de Bacchus la fête préparée
N'attend que vos regards pour être célebrée ;
Et notre troupe prête à marcher sur vos pas....

PHILONICE.

Non, je ne puis. Allez, qu'on ne me suive pas.
Qu'on me laisse, & sans moi que la fête commence.
Je croirois de Bacchus outrager la puissance ;
Si me voyant en proie à des troubles mortels ;
Je courois les porter aux pieds de ses autels.

SCENE II.

PHILONICE, CELÆNO.

PHILONICE.

Dieux ! que m'avez-vous dit ? Le destin qui m'opprime
Va publier ma honte en révélant mon crime.
J'ai perdu ma rivale, & l'ai vue expirer,
Sans que même sa mort ait pû m'en délivrer.
Je n'ai fait qu'augmenter son triomphe & ma peine.
De la nuit du tombeau son amant la ramene :
Calliope & ses sœurs, du bruit de leur retour
Font déja par leurs chants retentir ce séjour.
Déja cette nouvelle en ces lieux répandue,
A jetté la terreur dans mon ame éperdue.
Conduit par son amour, secondé par sa voix,
Ce mortel fortuné, pour la premiere fois
Fléchissant des enfers l'inflexible monarque,
A repris le présent que j'ai fait à la Parque.
Ah ! ne permettons pas, sans hazarder plus rien,
Que l'on détruise ainsi votre ouvrage & le mien.
Faisons en réparant leurs foiblesses honteuses,
Rougir les pâles Dieux des rives ténébreuses.

Avec le raviſſeur qui vient de les braver,
Rendons-leur le butin qu'ils n'ont pû conſerver ;
Et pour multiplier & leur grace & mon crime,
S'ils refuſent encor cette double victime,
Voyons qui de nous deux, ſe laiſſant effrayer,
Se laſſera plutôt de ſe les renvoyer.

CELÆNO.

Oui, Madame, l'affront que l'on fait à vos charmes,
Se lave dans le ſang bien mieux que dans les larmes.
Qui brave ainſi le jour, eſt digne du trépas :
Qui le laiſſe braver, ne le mérite pas.
Mais contre ces amans, je veux bien vous l'apprendre,
Au ſecours des enfers ceſſez de vous attendre.
Par ces mêmes eſprits, qui de ce noir ſéjour
Sont venus ſur le champ m'annoncer leur retour,
J'ai ſu que contre un art, qui ne peut rien ſans elle,
L'épouſe de Pluton les prend ſous ſa tutelle.
S'il ne faut toutefois que les lui renvoyer,
Il eſt d'autres ſecours que je puis employer,
Qui, forçant le ciel même à vous être propice,
Feront, au lieu d'un crime, un juſte ſacrifice.

Sacrilege censeur du culte de ces lieux;
Votre cause, Madame, est la cause des Dieux:
Si nos guerriers, séduits par je ne sai quels charmes,
Contre leur général n'osent tourner leurs armes,
Nous vengerons sans eux le mépris de nos loix;
Avec ceux de Bacchus nous défendrons vos droits.
Notre sexe en fureur pour cette double offense,
Du trône & des autels confondra la vengeance.
J'en veux donner l'exemple à leurs sanglantes mains,
Montrer à vos sujets ce qu'ont vu les Thébains,
Et punir par les coups d'une troupe irritée,
L'impie imitateur des crimes de Penthée.

PHILONICE.

Ah! de quel doux espoir flattez-vous mes desirs!
Que cet objet sanglant me promet de plaisirs!
Allez armer ces mains, ministres de ma haine;
Qu'elles vengent leur Dieu, qu'elles vengent leur reine;
Que du Thirse & du sceptre également frappé,
Par leur troupe homicide il soit enveloppé;
Et que dans son supplice on doute s'il expie
Le crime d'être ingrat, ou celui d'être impie.

CELÆNO.

Je vais les animer à faire leur devoir:
Mais j'aurois, je l'avoue, un mortel désespoir

Si je vous trahissois par mon obéissance,
Et si je vous voyois, pour toute récompense,
Pleurant un ennemi de mille coups percé,
Me demander son sang quand je l'aurois versé.

PHILONICE.

Ne craignez rien : allez, par une mort sanglante,
M'immoler tout ensemble & l'amant & l'amante ;
Et que ce que j'aimois joint à ce que je hais,
Me laisse moins sentir la perte que je fais.

SCENE III.

PHILONICE.

Qu'ai-je dit ? Se peut-il, amante trop farouche,
Qu'un si barbare arrêt soit sorti de ta bouche ?
De mon trône penchant perdrai-je le support ?
A qui je dois le jour, donnerai-je la mort ?
Irai-je à la nature enlever ses délices ?
Rendrai-je, en l'immolant pour prix de ses services,
Cet empire exécrable aux autres nations ?
Aurai-je la fureur qu'il fait perdre aux lions ?

Et le Dieu des enfers, pour celui qui m'enchante,
Sera-t-il moins cruel que le cœur d'une amante?
Reine, rentre en toi-même, & voi ce que tu fais.
De tes ordres sanglans détourne les effets;
Songe qu'avant le coup la vengeance a des charmes;
Songe qu'après le coup elle coûte des larmes,
Et qu'en amour le crime a de si prompts remords,
Que ceux qu'on hait vivans, on les regrette morts.
Arrête, Celæno, modere ta furie;
Respecte ce que j'aime, ou tremble pour ta vie:
Je te commande autant de veiller sur ses jours,
Que je t'ai commandé d'en terminer le cours.
Qu'il vive: son trépas entraîneroit le nôtre.
Mais quoi! je souffrirai qu'il vive pour une autre,
Et qu'instruit des forfaits que j'ai cru lui cacher,
Il goûte le plaisir de me les reprocher,
D'étaler à mes yeux la gloire d'Euridice?
Ah! que plutôt cent fois l'un & l'autre périsse.
Acheve, Celæno; suis mes premieres loix:
Si je t'arrête encor, n'écoute plus ma voix;
Et malgré moi, fidele à ta reine outragée,
Ne reviens plus vers moi que je ne sois vengée.

SCENE IV.

PHILONICE, NERINE.

PHILONICE.

En est-ce fait, Nérine, & viens-tu m'annoncer....

NERINE.

Je frémis de le dire, & même d'y penser.
Déja pleines d'ardeurs pour nos cérémonies,
Nous avions de Bacchus commencé les orgies,
Et déja par nos cris, les plaines & les monts
Retentissoient au loin de ses différens noms;
Quand, par une fureur qui n'eut jamais d'exemple,
Orphée en blasphémant est entré dans son temple.
Mais à peine ses yeux, errans de toutes parts,
Sur Celæno, Madame, ont fixé leurs regards:
» De ce monstre, dit-il, au défaut du tonnerre,
» Je vais, Dieux immortels, je vais purger la terre,
» Et de son sang impur, trop long-tems épargné,
» Il faut que par mon bras cet autel soit baigné.

Il dit ; & tel qu'Alcide, ou le Dieu de la Thrace,
Il court à Celæno, qui brave sa menace,
Et qui, pour s'opposer au fer étincelant,
Du bucher allumé tire un chêne brûlant.
Par son exemple alors puissamment animées,
Des restes du bucher nous nous sommes armées.
Mais en vain, ô prodige ! en vain de toutes parts
On fait voler sur lui des flambeaux & des dards ;
Ils demeurent en l'air où sa voix les arrête,
Et n'osent, suspendus, retomber sur sa tête.
Celæno s'en indigne, & d'un ton souverain
Appelle à son secours le bruit de notre airain,
Par qui de l'ennemi les plaintes étouffées,
Aux dépens de ses jours assurent nos trophées.

PHILONICE.

Ah ! pour rendre à mon cœur ce spectacle plus doux,
Tandis que le perfide est en butte à leurs coups,
Et que de ses forfaits il reçoit le supplice,
Etales à mes yeux la douleur d'Euridice.

NERINE.

Euridice, Madame ! ignorez vous son sort ?

PHILONICE.

N'est-ce pas à ses yeux qu'on lui donne la mort ?

NERINE.

En vain à ſon époux Pluton l'avoit rendue ;
Une ſeconde fois cet époux l'a perdue.
Sur le point de la rendre à la clarté du jour . . .

PHILONICE.

Euridice avec lui n'eſt donc pas de retour ?
Qu'on épargne les jours d'un héros que j'adore.
Allons le ſecourir, s'il en eſt tems encore.
Que dis-je ? il n'eſt plus tems. Nérine ſoutien-moi.

SCENE V.

ORPHÉE, PHILONICE, NERINE.

PHILONICE.

Vien, malheureux Orphée ; approche, & venge-toi ;
Mêle mon ſang au tien. Dans mon ſein homicide,
A ta mourante main je ſervirai de guide.

ORPHE'E.

De ta rage plutôt vien admirer l'effet,
Barbare, & t'applaudir de ton double forfait.

J'en suis assez vengé, si ton pere propice
Me permet de revoir les manes d'Euridice.
Sacré flambeau des cieux que je ne veux plus voir,
Signale ton amour plutôt que ton pouvoir:
Dans ce corps expirant ne retiens plus une ame
Dont la Parque sans toi n'ose couper la trame.
Je te quitte du rang que tu m'avois promis;
Ce n'est plus dans le ciel que je veux être admis;
Et la mort que j'implore autant qu'on l'appréhende,
Est l'unique faveur que ton fils te demande.

PHILONICE.

Ah! ne vous privez pas des honneurs immortels.
Souffrez que mes sujets vous drêssent des autels;
Et dans un rang si haut, permettez que j'adore
Qui dans un rang plus bas j'adorerois encore.

ORPHÉE.

Perfide, il te sied bien, & j'aime ce transport,
De m'offrir des autels en me donnant la mort.
Souhaite-moi plutôt sur le rivage sombre.
Croi que des immortels, si j'augmentois le nombre,
Du tonnerre vengeur les feux étincelans
Ne feroient qu'un bucher de tes états brûlans;

Et tu serois enfin la derniere victime....

PHILONICE.

Il n'importe; vivez, & punissez mon crime:
J'aime mieux par la foudre expirer sous vos coups,
Que par un désespoir que je crains plus que vous.
Mais, où suis-je? grands Dieux! ces images sacrées
D'une soudaine horreur paroissent pénétrées;
Et de ces monumens, qui semblent s'ébranler,
J'entens sortir des cris, je vois des pleurs couler.
De quel nuage épais le soleil s'enveloppe!
Quel Dieu pour me punir....

SCENE VI.

CALLIOPE, ORPHÉE, PHILONICE.

ORPHÉE.

DIvine Calliope,
O ma mere! est-ce vous qui venez m'exaucer?

CALLIOPE.

Pour la derniere fois je te viens embrasser.

Ton pere à ton malheur refusant sa lumiere,
Le cœur gros de soupirs exauce ta prière;
Et le mien accablé des mêmes déplaisirs,
Vient t'annoncer la mort qu'implorent tes desirs.
Par le choix que l'amour t'a commandé de faire,
Va charmer une épouse aux dépens d'une mere;
Va sur les sombres bords faire envier aux Dieux
Une félicité qu'ils n'ont point dans les cieux,
Tandis que dans le ciel, pour flatter ma disgrace,
Ta lyre seulement occupera ta place.
Mais avant que tes jours & tes maux soient finis,
Voi comment de ta mort les auteurs sont punis,
Et goûte en expirant, pour double récompense,
Tout ce qu'ont de plus doux l'amour & la vengeance.

Le fond du théâtre s'ouvre, & laisse voir Celano & les bacchantes changées en différentes sortes d'arbres, qui gardent encore qeelques traits de ce qu'elles étoient avant cette métamorphose.

ORPHE'E.

Ah! pour tant de bontés, que ne vous dois-je pas?
Mais achevez de grace, & conduisez mes pas

Jusques sur le tombeau de ma chere Euridice,
Où je veux célébrer mon dernier sacrifice.

PHILONICE.

Arrête, Calliope; où porte-tu tes pas?
Est-ce ainsi que d'un fils tu venge le trépas?
Commence de punir les crimes de la Thrace;
Frappe, voilà mon sein.

CALLIOPE.

N'attends pas cette grace;
A l'amour en fureur j'abandonne ton sort,
Ton crime est trop affreux pour mériter la mort.

SCENE VII.

PHILONICE.

Tu me refuses donc la mort que je demande!
Pour un crime si grand, cette grace est trop grande.
Mais à force d'horreur, je prétens te forcer
De me ravir le jour que tu me veux laisser.
Oui, dans le désespoir où mon ame se livre,
Impitoyables Dieux, si vous me laissez vivre,
Contre votre pouvoir craignez ce que je puis;
Tremblez pour vos autels qui vont être détruits.

Plus vous balancerez à me réduire en poudre,
Plus je vous braverai pour m'attirer la foudre,
Et pour donner la honte à vos bras suspendus,
Ou de vaincre une femme, ou d'en être vaincus.

SCENE DERNIERE.

APOLLON, PHILONICE.

APOLLON.

Criminel rejetton d'une coupable race,
Tes blasphêmes forcent mes traits
~~D'étendre dans ton sang ta sacrilège audace.~~
Que ne puis-je avec elle ensevelir la Thrace
Sous les débris de ton palais.

Apollon lance ses traits enflammés sur Philonice, qui après l'avoir précipitée dans les enfers, s'attachent au palais, & le consument entiérement.

FIN.

PIRAME
ET
THISBÉ,

TRAGEDIE.

AVERTISSEMENT



AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

J'Ai cru que les beautés qui sont contenues dans les trois Opéra suivans, seroient favorablement reçues du public, quoiqu'ils n'aient point été représentés sur le théâtre de l'Académie royale de musique, par le peu de mouvemens que l'Auteur s'est donné auprès de ceux qui en étoient les directeurs.





ACTEURS.

SEMIRAMIS, Reine de Babylone.

ZOROASTRE, Roi des Bactres, & inventeur de la magie.

PIRAME, amant de Thisbé.

THISBÉ, amante de Pirame.

MANDANE, mère de Pirame.

CHŒUR de peuples élémentaires.

CHŒUR de Prêtres & de Prêtresses de Mars.

Troupe de Bergers & de Bergeres.

Troupe d'habitans de Babylone.

Troupe de Magiciens.

Troupe de Faunes & de Sylvains.



PIRAME, ET THISBÉ,

TRAGÉDIE.

Le théâtre représente une vaste plaine, avec les camps de Semiramis & de Zoroastre, sous les remparts de Babylone.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SEMIRAMIS.

AUTEUR des premieres allarmes
Dont mon ame agitée ait senti la rigueur;
Impitoyable amour, quand tout céde à mes armes,
Est-ce à toi d'être mon vainqueur?

Au moment que j'éteins le flambeau de la guerre,
Se peut-il que tes feux rallument leur ardeur ?
Et ne puis-je rendre à mon cœur
La paix que je rends à la terre ?

SCENE II.

SEMIRAMIS, MANDANE.

MANDANE.

ENfin, ce puissant roi, qui fier de ses secrets,
A soumis la nature à son obéissance,
Qui, le premier mortel, par sa noire science
Dans tous les élémens s'est acquis des sujets,
Zoroastre contraint de demander la paix,
A fléchi sous votre puissance.

C'est peu d'être absolu sur cent peuples divers,
Il soumet à ses loix le ciel & les enfers :
Et votre bras comblé de gloire,
N'a point encor sur lui remporté la victoire,
Qu'il n'ait vaincu tout l'univers.

SEMIRAMIS.

Je dois à votre fils & mon sceptre & ma vie ;

Dans le dernier combat, où j'allois fuccomber,
L'un & l'autre fans lui m'auroit été ravie ;
Sous le fer ennemi j'étois prête à tomber.
Pour venir jufqu'à moi, fa valeur & fon zele
Animerent fon bras d'une force nouvelle ;
Bientôt de fes exploits le redoutable cours,
Sous mes drapeaux vaincus ramene la victoire ;
Et j'allois élever des autels à fa gloire,
Comme à ces immortels qui veillent fur nos
jours,
Si le fang qu'il perdoit au travers de fes armes
N'eût réduit mes juftes allarmes
A ne fonger qu'à fon fecours.

MANDANE.

Comblé des bontés de fa reine,
Au bonheur de Pirame il ne manqueroit rien,
S'il vouloit partager ma haine
Pour Thifbé, dont le pere a fait périr le fien.
Mais en vain, dès leur tendre enfance,
On a combattu leurs defirs ;
Rien n'a pû de leurs cœurs troubler l'intelli-
gence :
Et l'on a vu des murs s'ouvrir en leur préfence
Pour donner un paffage à leurs brûlans foupirs.

Ah ! ne permettez pas que le fang que j'abhorre
S'uniffe jamais à fon fort.
Vous ne fauriez flatter l'ardeur qui les devore
Sans me condamner à la mort.

SEMIRAMIS.

J'abhorre autant que vous cette funeste flâme.
Tandis que j'occupe Pirame
A ranger sous mes loix un reste de mutins,
En faveur de la paix qu'un grand roi me demande ;
Je veux qu'à ses desirs la princesse se rende,
Et qu'un heureux hymen unisse leurs destins.

MANDANE.

On a beau se jurer des ardeurs éternelles,
La grandeur vient à bout du cœur le mieux épris.
Que d'amans seroient infidelles,
S'ils pouvoient l'être au même prix !

SEMIRAMIS.

Elle vient : laisse-moi la disposer moi-même
A ces illustres nœuds où je veux l'engager.
Puisse l'éclat d'un diadême
Donner à son amant l'exemple de changer.

SCENE III.

SEMIRAMIS, THISBÉ.

SEMIRAMIS.

LA paix qui finit nos allarmes,
Destine votre main au plus puissant des rois ;
Et de la gloire de mes armes,
Jamais un plus illustre choix
Ne pouvoit augmenter les charmes.

THISBÉ.

Reine, à tant de bontés je sai ce que je dois :
Mais ne prescrivez point à mon obéissance
Ce qui me couteroit le jour,
Puisqu'il n'est plus en ma puissance
De servir d'autres loix que celles de l'amour.

SEMIRAMIS.

Rien n'est si beau que la constance,
Lorsque deux coeurs d'intelligence
Sont également amoureux ;
Mais quand l'un a brisé sa chaîne,
La honte de l'autre est certaine
S'il brûle encor des mêmes feux.

THISBE'.

L'objet qui regne dans mon ame
Répond à l'ardeur qui m'enflâme ;
Nos cœurs sont unis pour toujours.
Ah ! vous feriez aux Dieux une mortelle offense,
Si vous armiez votre puissance
Contre de si tendres amours.

SEMIRAMIS.

J'ai pitié de l'erreur où votre amour vous livre.
Par les mains d'un grand roi laissez-vous couronner :
Pirame est prêt à vous donner
L'exemple que vous devez suivre.

THISBE'.

Qu'entens-je ? ô ciel !

SEMIRAMIS.

Ce jour va l'offrir à vos yeux
Dans le brillant éclat que mon amour lui donne.
S'il vous présente une couronne,
Faites, pour l'imiter, un effort glorieux,
Et songez que le rang où ce jour vous éleve,
Vaut bien ce cœur ambitieux
Que *Semiramis* vous enleve.

SCENE

SCENE IV.

THISBÉ.

SErmens de ne jamais changer,
Qu'il eſt dangereux de vous croire!
Un amant ſe fait une gloire
De ſe ſervir de vous pour nous mieux engager;
Mais vous ſortez de ſa mémoire
Quand ſous les loix d'amour il a ſû nous ranger;
Et ſon cœur trompeur & léger,
Vole après une autre victoire.
Sermens de ne jamais changer,
Qu'il eſt dangereux de vous croire!

Prévenons un ingrat; ôtons-lui la douceur
De m'annoncer ſon inconſtance.
Zoroaſtre en ces lieux s'avance;
Je veux répondre à ſon ardeur,
Et punir, par cette vengeance,
La crédulité de mon cœur.

SCENE V.

ZOROASTRE, THISBÉ, CHŒUR *de peuples & de génies élémentaires.*

ZOROASTRE.

Quand par les mains de la victoire
J'aurois joint cet empire à mes vastes états,
J'estimerois moins cette gloire
Que celle de jouir de vos divins appas.

Je sais qu'il est pour vous des chaînes plus aimables;
Mais ne confondez mon espoir
Qu'après que vos yeux adorables
Auront vu briller mon pouvoir.

Vous qui portez mes loix du couchant à l'aurore,
Immortels habitans & des feux & des airs;
Et vous, qui n'êtes point encore
Sortis du vaste sein de la terre & des mers,
Portez à l'objet que j'adore
L'hommage de tout l'univers.

Montrez-lui des jardins suspendus sur nos têtes;
Formez-y de nouvelles fêtes;
Et par des monumens, dont le ciel soit jaloux,
De mon amour & de sa gloire,
Faites que la mémoire
Soit aussi durable que vous.

CHŒUR.

Célebrons les appas d'une reine si belle
Par des monumens immortels;
Ceux des temples, ceux des autels,
Ne sont pas assez dignes d'elle.

DEUX GENIES *élémentaires.*

Redoutable enfant de Vénus,
De quels cœurs n'es-tu pas le maître?
Où ton pouvoir s'est fait connoître,
Les autres Dieux sont inconnus.
Dans les airs,
Dans les mers
Tu nous fais la guerre:
Le sein de la terre
Ne peut nous cacher;
Et tes traits funestes,
Dans les feux célestes
Viennent nous chercher.

ZOROASTRE.

Vous voyez un essai de ma vaste puissance;

Vous pouvez sans contrainte expliquer vos desirs ;
Sûre de m'inspirer un éternel silence
Si vous condamnez mes soupirs.

THISBÉ.

Seigneur, ne doutez pas que Thisbé ne réponde
A ces marques de votre ardeur :
D'un reproche éternel je craindrois la rigueur,
Si je me refusois au plus grand roi du monde,
Quand je puis faire son bonheur.

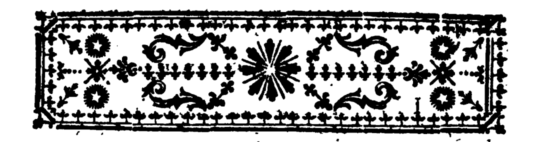
ZOROASTRE.

Je vais hâter la pompe solemnelle
Qui doit suivre à l'autel un aveu si charmant :
Heureux si mon empressement
Est pour vous, de mes feux, une preuve nouvelle !

CHŒUR.

Célébrons les appas, &c.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le théâtre représente le temple de Mars.

SCENE PREMIERE.

ZOROASTRE,
SEMIRAMIS.

SEMIRAMIS.

CEs autels consacrés à la fureur des armes,
Ce brillant amas d'étendarts,
Ces terribles faisceaux, pompe pleine d'allarmes,
N'effrayeront plus les regards.
Dans ce temple d'airain, l'impitoyable Mars
Ne verra plus couler de larmes ;
Je vais le fermer pour toujours,
Après qu'un hymen plein de charmes
Aura couronné vos amours.

ZOROASTRE.

L'hymen peut-il me ſatisfaire
Avec une beauté qu'un autre a ſu toucher ?
J'entendrai des ſoupirs que l'on voudra me taire,
Et je verrai des pleurs qu'on voudra me cacher.
Quel ſupplice ſera le nôtre,
Quand je ſerai témoin d'un partage inhumain
Qui me rend maître de ſa main,
Et retient ſon cœur pour un autre ?

SEMIRAMIS.

Faut-il ſe faire des tourmens
Par de fauſſes délicateſſes ?
Eſt-ce aux rois d'avoir des foibleſſes
Dignes des vulgaires amans ?

ZOROASTRE & SEMIRAMIS.

Ne ſouffrons pas que l'amour nous confonde
Dans la foule des cœurs qu'il enchaîne à la fois
D'une atteinte profonde ;
Il ne doit point bleſſer les rois,
Ni les ſoumettre aux mêmes loix
Que ſubit le reſte du monde.



SCENE II.

ZOROASTRE, SEMIRAMIS, THISBÉ, LES PRÊTRES *de Mars.*

ZOROASTRE.

VEnez, belle Thisbé, l'on n'attend plus que vous;
Achevez de répondre à mon amour extrême;
Et montrez que les Dieux, dans leur grandeur suprême,
Du bonheur d'un mortel peuvent être jaloux.

ZOROASTRE & SEMIRAMIS.

Le Dieu de la guerre
Prête ses autels à la paix;
Formons-y des nœuds pleins d'attraits
Qui rendent le calme à la terre.
Le Dieu de la guerre
Prête ses autels à la paix.

CHŒUR.

Le Dieu de la guerre, &c.

Une troupe de bergers & de bergeres vient prendre part à la réjouissance publique.

UNE BERGERE.

Nous avons dans nos champs d'une guerre inhumaine
Senti les premieres fureurs,
Nous venons avec vous partager les douceurs
Qu'une heureuse paix nous ramene.

CHŒUR *de bergers.*

Que le bruit affreux des tambours
N'effarouche plus les amours.

LA BERGERE.

Que l'airain bruyant des trompettes
Ne résonne plus dans nos bois,
Que pour s'y mêler quelquefois
Au tendre son de nos musettes.

CHŒUR *de bergers.*

Que le bruit affreux des tambours
N'effarouche plus les amours.

LA BERGERE.

Dans nos demeures solitaires,
Qu'on n'entende plus de soupirs
Que ceux qu'emportent les zéphirs
Quand on s'y plaint de nos bergeres.

CHŒUR.

Que le bruit affreux des tambours
N'effarouche plus les amours.

LE GRAND CHŒUR.

Le Dieu de la guerre
Prête ses autels à la Paix ;
Formons-y des nœuds pleins d'attraits
Qui rendent le calme à la terre.
Le Dieu de la guerre
Prête ses autels à la paix.

SCENE III.

SEMIRAMIS, ZOROASTRE, PIRAME, THISBÉ, MANDANE, LE CHŒUR.

MANDANE *courant après Pirame qui entre sur le théâtre l'épée à la main.*

Temeraire, où vas-tu ? quelle fureur te guide ?

PIRAME.

Je veux confondre une perfide,

Et renverser des apprêts odieux.

ZOROASTRE & SEMIRAMIS.

O ciel ! quels transports furieux !

ZOROASTRE.

C'en est trop ; il est tems de punir une offense
Qui blesse également & les rois & les Dieux.

SEMIRAMIS.

Seigneur, laissez-m'en la vengeance ;
N'augmentez point l'horreur qui regne dans ces lieux.

MANDANE & LE CHŒUR.

Arrête, malheureux, arrête ;
La foudre gronde dans les cieux :
Par tes efforts audacieux
Tu vas l'attirer sur ta tête ;
Tu vas expirer à nos yeux
Sous les coups de cette tempête..
Arrête, malheureux, arrête ;
La foudre gronde dans les cieux.

PIRAME.

O vous ! sacrileges mortels,
Vous, qui par un hymen profanez des autels
Consacrés au Dieu de la guerre ;
Fuyez, évitez mon courroux,

Ou mon bras irrité vous portera des coups
Plus sûrs que ceux de ce tonnerre,
Qui me menace moins que vous.

SEMIRAMIS *à Zoroastre.*

Seigneur, n'ecoutez point une juste vengeance;
Vous pouvez ramener Thisbé dans mon palais,
Et nous allons, en votre absence,
De votre hymen troublé relever les apprêts.

ZOROASTRE.

Sans vous, ce mortel téméraire
Auroit servi d'exemple au reste des humains:
Mais vos bontés pour lui désarment ma colere;
Et me font respecter l'ouvrage de vos mains.

SCENE IV.

SEMIRAMIS, PIRAME, MANDANE.

PIRAME.

NOn, non, ne croyez pas que mon ame s'étonne
Par les menaces du trépas.

SEMIRAMIS.

Pirame, arrêtez, je l'ordonne ;
Ou je vais commander qu'on arrête vos pas.

PIRAME.

Quoi ! tandis qu'un ſujet fidelle
D'un peuple révolté ſurmonte les fureurs,
Il reçoit par vos mains une mort plus cruelle
Que celle dont pour vous il bravoit les horreurs ?
Je viens à votre diadême
De joindre deux ſceptres nouveaux ;
Et pour le prix de mes travaux,
Vous me raviſſez ce que j'aime ?

SEMIRAMIS.

Si Thiſbé ſe laiſſe tenter
Par une fortune éclatante,
Puis-je l'empêcher d'accepter
Celle que l'amour lui préſente ?

MANDANE.

Un cœur qui veut ſe dégager
Ne prend de loi que de lui-même :
Il n'eſt point de pouvoir ſuprême
Qui puiſſe empêcher de changer
Un cœur qui veut ſe dégager.

PIRAME.

Qui l'auroit cru ? grands Dieux ! Infortuné
Pirame,
Thisbé brûle à tes yeux pour un autre que toi !
Ah ! puisqu'elle trahit une si belle flâme,
Il ne faut plus chercher ni d'amour, ni de foi.
Mais à l'hymen d'un roi c'est en vain qu'elle
aspire ;
Je ne souffrirai point ce spectacle fatal,
Et je la priverai de l'espoir d'un empire
Par le trépas de mon rival.

SEMIRAMIS.

Pour mieux braver une infidelle,
Voyez s'il n'est point en ce jour
Quelque sceptre aussi beau, que vous puissiez
comme elle
Recevoir des mains de l'amour.

PIRAME.

Ah ! qu'il me seroit doux, dans ma juste co-
lere.....

SEMIRAMIS.

Si cét espoir peut vous flatter,
Vous apprendrez de votre mere,
Que par un hommage sincere,
Il n'est rien qu'un héros ne puisse mériter.

SCENE V.

MANDANE, PIRAME.

MANDANE.

PIrame, ouvre les yeux; voi ta gloire certaine :
L'empire de ces lieux ne dépend que de toi,

PIRAME.

Oserois-je aspirer à l'hymen de la reine ?

MANDANE.

Si tu peux t'affranchir d'une honteuse chaîne,
Je t'obtiens son sceptre & sa foi.

PIRAME.

Ah ! que vous me charmez ! que cet espoir me flatte !
Quel triomphe pour moi de braver une ingrate,
Qui de mon tendre coeur n'a pas connu le prix !
Quel plaisir de me venger d'elle,
En offrant à ses yeux l'objet de ses mépris,
Dans l'éclat des grandeurs où la reine m'appelle !

Des plaisirs qui charment mon cœur
J'ignorois la douceur extrême ;
Je croyois autrefois qu'une fidelle ardeur
Peut faire le bonheur suprême ;
Mais à l'éclat d'un diadême
Je sens dissiper mon erreur.

MANDANE.

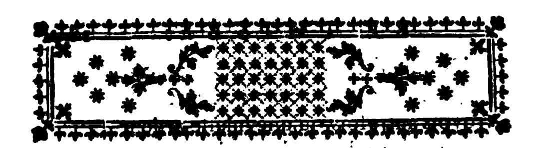
Il faut qu'à ces transports votre zele réponde.
Allez, mon fils, allez, la reine vous attend ;
Hâtez-vous de lui rendre un hommage éclatant
Qui vous rend le maître du monde.

MANDANE & PIRAME.

Courez } à la grandeur, { triomphez } de
Courons } { triomphons }
l'amour.

Qu'il est beau d'être sur la terre
Ce que le maître du tonnerre
Est dans le céleste séjour.

Fin du second Acte.



ACTE III.

Le théâtre représente le palais de Semiramis.

SCENE PREMIERE.

SEMIRAMIS, THISBÉ.

SEMIRAMIS.

Ne craignez rien, Thisbé. La haine de Pirame,
Ni le pouvoir qu'il a sur moi,
N'empêcheront point que le roi
Par de nouveaux apprêts ne couronne sa flâme.

THISBÉ.

Où serois-je sans votre appui ?
Des fureurs d'un ingrat qui pourroit me défendre ?
A ces mêmes honneurs qu'il reçoit aujourd'hui,
Est-ce un crime à Thisbé d'avoir osé prétendre ?

Ah !

Ah ! l'infidelle fait trop bien
Qu'un sceptre ne me seroit rien
S'il ne m'eût forcée à le prendre.

SEMIRAMIS.

Le voici. C'est à moi de montrer à vos yeux
Si je soutiens une injustice.

THISBE'.

Souffrez que je quitte ces lieux ;
Je lui veux, par ma fuite, épargner le supplice
De voir un objet odieux.

SCENE II.

SEMIRAMIS, PIRAME, THISBÉ.

PIRAME *à Thisbé.*

CEssez de craindre ma présence.
Je rougis de la violence
Que j'ai fait paroître en ce jour.
Mon cœur par un juste retour,
Vient aux pieds de la reine expier cette offense,
Et la conjurer à mon tour
De couronner votre inconstance.

THISBE.

Je vais apprendre au roi ce retour généreux ;
Et délivrés de nos allarmes,
Nous allons profiter d'un aveu plein de charmes
Qui nous manquoit pour être heureux.

SCENE III.

SEMIRAMIS, PIRAME.

PIRAME.

Ah ! reine, à cet hymen gardez-vous de souscrire ;
Craignez qu'armé des droits qu'elle à sur votre empire,
Un grand roi n'y formât de funestes projets :
Vous n'en préviendrez les effets
Qu'en l'arrêtant sur cette rive,
Où votre sûreté demande qu'elle vive
Pour le dernier de vos sujets.

SEMIRAMIS.

Vous haïssez Thisbé ! cette fureur extrême
N'a rien qui puisse m'éblouir.
Ah ! si vous croyez la haïr,
Comment croyez-vous que l'on aime ?

PIRAME.

Moi ! j'aimerois encore ses volages appas !
Non, fut-elle cent fois plus belle :
Elle a ſu m'inſpirer une haine éternelle.
Non, elle ne mérite pas
L'amour dont j'ai brûlé pour elle.

SEMIRAMIS.

Vous aimez trop à rappeller
Le ſouvenir d'une inhumaine.
Ce n'eſt point d'un objet de haine
Que l'on ſe plaît tant à parler.
Si vous voulez me faire croire
Qu'il n'a plus ſur vous de pouvoir,
Commencez par me faire voir
Qu'il n'eſt plus dans votre mémoire.

PIRAME.

Ce que vous demandez ne dépend que de vous.
Confirmez un bonheur dont l'eſpoir m'eſt ſi doux,
Et je n'aurai plus d'autre envie
Que de vous conſacrer le reſte de ma vie.

SEMIRAMIS & PIRAME.

Puiſſent tous les Dieux me punir,
Si je ſuis jamais d'autre empire.
Puiſſent tous les Dieux me punir,
Si l'eſpoir de vous obtenir
N'eſt pas le ſeul bien où j'aſpire.

SEMIRAMIS.

Je ſai que vous m'allez frapper
Du coup mortel dont je ſoupire ;
Mais un cœur amoureux croit trop ce qu'il deſire
Pour n'aimer pas à ſe tromper.

Venez, peuples, venez : du roi que je vous donne
Hâtez-vous de ſuivre les loix :
Tout autre prix que ma couronne
Eſt indigne de ſes exploits.

SCENE IV.

SEMIRAMIS, PIRAME, MANDANE, CHŒUR *de peuples.*

CHŒUR.

D'Un roi qu'une reine nous donne,
Hâtons-nous de ſuivre les loix :
Tout autre prix que ſa couronne
Eſt indigne de ſes exploits.

On danſe.

MANDANE.

Deux cœurs dont l'amour eſt extrême,
Ne ſéparent plus leurs plaiſirs ;
On ſe transforme en ce qu'on aime,
Quand on ſent les mêmes deſirs :
C'eſt par-là que tant d'immortelles
Ont éprouvé dans ces bas lieux,
Que ce n'eſt point parmi les Dieux
Qu'on voit des ardeurs éternelles,
Et qu'il eſt plus d'amans fideles
Dans nos forêts que dans les cieux.

Où ſeroient les douceurs parfaites
Que l'amour attache à ſon choix,
Si les ſceptres & les houlettes
Ne s'uniſſoient pas quelquefois ?
C'eſt par-là, &c.

SEMIRAMIS *prenant le bandeau royal.*

Recevez de ma main ces gages précieux.
Superbes ornemens que l'univers revere,
Venez faire briller une tête ſi chere
D'un éclat réſervé pour les rois & les Dieux.

PIRAME.

Non, laiſſez-moi jouir d'une entiere victoire.
Je ne ſuis point encore au comble de la gloire
Puiſque Thiſbé ne la voit pas.

Souffrez que dans ces lieux je ramene ſes pas ;
Je reviens à ſes yeux prendre le diadême,
Si je l'ai pour témoin de ma grandeur ſuprême ;
J'en goûterai mieux les appas.

SCENE V.

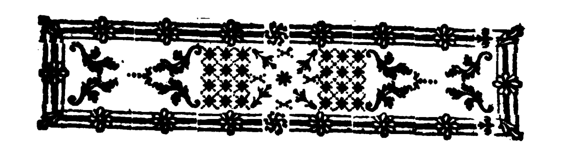
SEMIRAMIS.

Trompeur eſpoir ! funeſte flâme !
J'ai trop cru votre douce erreur.
Ceſſez de regner dans mon ame ;
Laiſſez-y regner la fureur.

Je voulois qu'un ſujet partageât ma puiſſance ;
Je faiſois mon bonheur de le rendre content :
Et pour toute reconnoiſſance,
Je ne reçois de lui qu'un outrage éclatant.
Ne tardons plus, briſons une fatale chaîne ;
Rendons-nous à la gloire, ou plutôt à la haine ;
Aux yeux de l'univers réparons notre erreur.

Trompeur eſpoir ! funeſte flâme !
Ceſſez de regner dans mon ame ;
Laiſſez-y regner la fureur.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

Le théâtre représente une solitude sur les bords de l'Euphrate.

SCENE PREMIERE.

MANDANE, PIRAME.

MANDANE.

QU'avez-vous fait, mon fils ? votre perte est certaine :
Vous avez outragé la reine.
Je craindrois moins pour vous la colere des Dieux.
Je tremble à tous momens qu'on ne vienne à mes yeux
Faire tomber sur vous les effets de sa haine.

PIRAME.

Je rougis des excès où je me suis porté
Pour une ingrate qui l'ignore.

Mais par votre secours, ne puis-je pas encore
Esperer de la reine un reste de bonté ?
Allez la disposer à souffrir ma présence,
Et j'irai bientôt après vous
Chercher la mort à ses genoux,
Ou le pardon de mon offense.

SCENE II.

PIRAME.

O Liberté de soupirer !
Qu'il est doux de goûter vos charmes,
Et de laisser couler des larmes
Qu'on ne sauroit plus dévorer ?

Avant que d'être la victime
De l'ingrate beauté qui se cache à mes yeux,
Je veux lui reprocher son crime ;
Je veux la chercher en tous lieux.
Je prévois tous les maux où ce dessein me livre ;
Mais je m'apprête à les souffrir.
Je ne puis la voir sans mourir ;
Mais si je ne la voi, je ne saurois plus vivre.

O liberté de soupirer !
Qu'il est doux de goûter vos charmes,

Et

Et de laisser couler des larmes
Qu'on ne sauroit plus dévorer !

L'ingrate vient sur ce rivage,
Et mon cœur vole encore au devant de ses pas.
Ah ! les Dieux ne dévroient-ils pas
Cesser d'en faire leur image,
Dès que ses volages appas
Ne méritent plus notre hommage ?

SCENE III.

PIRAME, THISBÉ.

PIRAME.

DAns ce solitaire séjour
Vous ne croyiez pas voir l'objet de votre haine.

THISBÉ.

Je croyois qu'occupé des charmes de la reine,
Vous receviez les vœux d'une pompeuse cour.

PIRAME.

Avez-vous cru que pour mon ame
Un trône eût des charmes si doux ?
S'il n'en avoit pas plus pour vous,
Vous feriez encore à Pirame.

THISBE.

Tant que Pirame étoit à moi,
J'étois contente de ma chaîne;
Et Thisbé ne se donne un roi,
Que lorsqu'il se donne une reine.

PIRAME & THISBE.

Non, non; je n'ai voulu monter
Sur le trône qu'on me présente,
Que lorsque votre ame inconstante
M'a contraint de vous imiter.

PIRAME.

Après tant de sermens, infidelle princesse,
Avez-vous cru mon cœur capable de changer?

THISBE.

Pouviez-vous croire, ingrat, après tant de tendresse,
Qu'un cœur comme le mien pût ailleurs s'engager?

PIRAME.

Si mon ame à vos loix fut toujours asservie....

THISBE.

Si Thisbé n'eut pour vous qu'une feinte rigueur...

PIRAME.

Pouviez-vous consentir à m'arracher le cœur?

THISBE.

Pouviez-vous consentir à m'arracher la vie?

PIRAME & THISBE.

Ne songeons plus qu'à nous aimer.
Fuyez, soupçons jaloux, n'entrez plus dans nos ames ;
Plus on veut éteindre nos flâmes,
Plus nous devons les rallumer.

PIRAME.

De nos persécuteurs fuyons la violence.
L'Egypte nous présente un asyle assuré ;
Cette nuit sur les flots un vaisseau préparé,
Peut nous soustraire à leur vengeance.
Dès qu'elle aura chassé le jour,
Au tombeau de Ninus hâtons-nous de nous rendre,
Où l'hymen prêt à nous attendre,
N'aura d'autre flambeau que celui de l'amour.
Dans cette obscurité profonde,
Il fera son autel de ce sacré tombeau ;
Et les mânes heureux du plus grand roi du monde,
Seront témoins d'un nœud si beau.

THISBE.

Décidez de mon sort, vous en êtes le maître :
Loin des climats qui m'ont vu naître,
Du destin avec vous je brave la rigueur.
Thisbé suivra vos pas sur la terre & sur l'onde,
Plus contente de votre cœur
Que de tous les trônes du monde.

PIRAME & THISBE.

Non, je ne veux plus de grandeur ;
Je ne veux plus que votre cœur.

PIRAME.

Je vais tout disposer au gré de notre envie ;
Je vous rejoins incessamment.
Mais loin de la beauté dont mon ame est ravie
Je ressens le même tourment
Que s'il falloit quitter un objet si charmant
Pour ne le revoir de ma vie.

SCENE IV.

THISBÉ.

Amour, dissipe notre effroi ;
Vole, couvre-nous de tes aîles ;
Qui voudroit compter sur ta foi,
Si tu manquois d'égard pour deux amans fideles
Qui n'ont d'autre guide que toi ?
Amour, dissipe notre effroi ;
Vole, couvre-nous de tes aîles.

SCENE V.

ZOROASTRE, THISBÉ.

ZOROASTRE.

On ne s'empresse point à réparer l'outrage
Que l'on a fait à mon amour.
Princesse, éloignons-nous de ce fatal séjour ;
Je puis, sans tarder davantage,
Par la route des airs vous porter dans ma cour.

THISBE'.

De ce départ furtif que penseroit la reine ?
Devons-nous, sans besoin, nous attirer sa haine ?
Demain quand le soleil brillera dans les cieux,
Allez lui demander l'effet de sa promesse ;
Si l'on ne répond pas à l'ardeur qui vous presse,
Rien ne m'arrête dans ces lieux.

SCENE VI.

ZOROASTRE.

SI tu crois me tromper, tu te trompes toi-
même.
Caché dans un nuage épais,
Téméraires amans, je sais tous vos secrets.
Redoutez ma fureur extrême.

Mon pouvoir souverain sur tous les élémens
M'a fait presque des Dieux égaler la puissance;
Mais je n'ai point encor, dans mes enchante-
mens,
Essayé des plaisirs charmans
Que leur fait goûter la vengeance;
J'en veux faire l'expérience
Sur deux téméraires amans.

Je me fais par avance une charmante image,
Quand ils auront perdu le jour,
De pouvoir dans leur sang fumant sur ce ri-
vage,
Eteindre en même tems ma haine & mon
amour.

Vous, à qui je rends tout possible;

Vous, qui portez mes loix jusques aux sombres bords,
Ministres de mon art terrible,
Venez séconder mes transports.

SCENE VII.

ZOROASTRE, *Troupe de Magiciens.*

ZOROASTRE.

Pour servir votre roi, dans ces lieux solitaires
Transportez l'infernal séjour,
Et que l'horreur de vos mystères
Epouvante le Dieu du jour.

CHŒUR.

Flambeau du monde,
Hâte-toi de rentrer dans l'onde;
Les secrets des enfers
Veulent être couverts
Des voiles d'une nuit profonde.

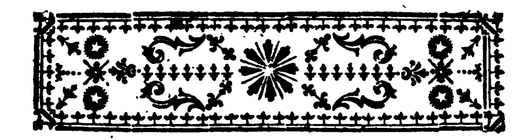
On fait des danses & des cérémonies magiques, après lesquelles Zoroastre monte sur un char tiré par deux dragons ailés.

ZOROASTRE.

Le charme eſt achevé, ma vengeance eſt certaine ;
Allons-en ſur mon trône attendre les effets.
Que ces dragons aîlés, d'une courſe ſoudaine,
De ces funeſtes lieux m'enlevent pour jamais.
Amour, ſi tu m'as mis au rang de tes ſujets,
Voi comme je briſe ta chaîne.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

Le théâtre représente le tombeau de Ninus, la fontaine & le meurier, tels qu'Ovide les représente

SCENE PREMIERE.

THISBÉ.

ENfin, malgré leur vigilance
Ce voile bienfaisant m'a caché à leurs yeux;
Et l'amour sans obstacle a conduit dans ces lieux
Mes pas favorisés de l'ombre & du silence.
J'apperçois de Ninus le célebre tombeau :
Que cette retraite m'enchante !
Jamais nuit ne fut si brillante;
A peine le soleil fait-il un jour plus beau.

Grand roi, si de ton sang l'hommage peut tè plaire,
Reçois, au lieu d'encens, ce voile fortuné;

L'offrande doit t'en être chere
Par le secours qu'il m'a donné.

Mon amant en ces lieux est long-tems à se rendre ;
Qui peut l'arrêter si long-tems ?
C'est lui qui me devoit attendre,
Et c'est moi qui l'attens.

Qui frappe les échos de ce séjour champêtre
Par des concerts harmonieux ?
Qui peut attirer dans ces lieux
La fête que je vois paroître ?

SCENE II.

THISBÉ, *Troupe de Divinités champêtres.*

UN FAUNE.

Ne fuyez point nos jeux ; en faveur de l'amour,
A qui tous les cœurs se soumettent,
Ces Faunes, ces Sylvains, ces Nymphes vous permettent
De ne pas quitter leur séjour.

Sitôt qu'une nuit agréable
Etend ſes voiles dans les airs,
Aux myſteres d'amour cet arbre favorable.
Eſt célebré par nos concerts.

Cœurs inſenſibles,
Fuyez loin de nous ;
Ces lieux paiſibles
Ne ſont pas pour vous.

CHŒUR.

Cœurs inſenſibles,
Fuyez loin de nous ;
Ces lieux paiſibles
Ne ſont pas pour vous.

LE FAUNE.

Oiſeaux, tandis que le jour dure,
On vous entend ſous ces rameaux
Célebrer par des chants nouveaux
Ce nouveau don de la nature :
Nous voyons vos plaiſirs ſans en être jaloux,
En attendant la nuit obſcure
Qui nous en promet de plus doux.

Beautés ſéveres,
Fuyez loin de nous ;
Nos doux myſteres
Ne ſont pas pour vous.

CHŒUR.

Beautés féveres,
Fuyez loin de nous;
Nos doux myfteres
Ne font pas pour vous.

UNE DRIADE.

Nuit confidente, fidelle,
De tant d'amoureux defirs,
Il n'eft de parfaits plaifirs
Que ceux que l'on vous révele.
Sitôt que du jour jaloux
L'on voit la lumiere éteinte,
Nous pouvons céder fans crainte
A ce qu'amour a de doux:
La pudeur ni la contrainte
Ne tiennent point contre vous.

Par le fecours de vos ombres,
Que de jaloux endormis!
Que de regards ennemis
Couverts de vos voiles fombres!
Et de votre heureux retour,
Que l'on voit d'amans avides,
Par des entretiens folides
Dédommager leur amour
Du peu que leurs yeux timides
Se font dit pendant le jour!

CHŒUR.

Quel prompt orage,
Quel soudain ravage
Trouble la paix
De ces forêts !

Les vents se déchaînent,
Les torrens entraînent
L'espoir des guerets.
Le Dieu du tonnerre
Veut-il sur la terre
Epuiser ses traits ?

Quel prompt orage,
Quel soudain ravage
Trouble la paix
Dans ces forêts !

Cherchons dans nos antres secrets
Quelqu'asyle contre sa rage.

SCENE III.

THISBÉ.

TOut fuit, tout se disperse, & l'orage s'augmente,
Et je suis seule en ces deserts !
Où fuirai-je ? Que vois-je au travers des éclairs !

Quel monſtre furieux à mes yeux ſe pré-
ſente,
Et trace tous ſes pas d'une écume ſanglante !
Je tremble, je frémis d'horreur.
O ciel ! où me vois-je réduite !
Mais tandis que ſéduit par une heureuſe er-
reur,
Mon voile qu'il déchire arrête ſa pourſuite,
Tâchons, par une prompte fuite,
D'éviter ſa noire fureur.

SCENE IV.

PIRAME.

QUe cet orage m'épouvante
Pour celle dont mon cœur adore les appas !
Peut-être en ce moment, fugitive & trem-
blante,
Ne ſait-elle où porter ſes pas.

Grace au ciel, mes frayeurs ceſſent avec l'o-
rage ;
Les céleſtes flambeaux reprennent leur clarté ;
Comme pour prendre part a ma félicité,
Et tracer le chemin de ce charmant bocage
Aux yeux dont je ſuis enchanté.

Rien ne traverse plus notre ardeur mutuelle :
Le vaisseau que je viens moi-même d'ap-
prêter,
Semble impatient de porter
Deux cœurs unis d'une chaîne si belle ;
Et jusqu'au vent qui nous appelle !
De l'espoir le plus doux, tout semble nous
flatter.

Claires eaux qui coulez d'une source si pure,
Vous serez une fois témoins de mes plaisirs,
Et votre agréable murmure
Ne se mêlera plus au bruit de mes soupirs.

Thisbé ne paroît point, que faut-il que j'au-
gure ....
Ciel ! quel objet sanglant se présente à mes
yeux !
Thisbé m'a prévenu dans ces funestes lieux ;
Thisbé durant la nuit obscure,
Aux monstres des forêts a servi de pature :
Son voile encor fumant d'un sang si précieux,
M'apprend sa funeste aventure.

Beaux yeux plus brillans que le jour,
La lumiere vous est ravie,
Et c'est l'objet de votre amour
Qui vous a fait perdre la vie.

Ne devois-je pas prévenir
Tous les maux que je devois craindre ?
Ah ! lorſque je puis m'en punir,
Dois-je m'arrêter a m'en plaindre ?

Unique objet de mon amour,
Après que vous m'êtes ravie,
Voyez du céleſte ſéjour
L'état que je fais de la vie.

(Il se tue.)

SCENE DERNIERE.

THISBÉ, PIRAME *mourant*.

THISBE'.

L'Amour plus fort que mes frayeurs,
Me rappelle dans ce bocage.
Mais que vois-je ? Grands Dieux ! quelle ſanglante image !

PIRAME.

Je vous revois... vivez, chere Thiſbé... je meurs.

THISBE'.

Non, je ne puis me rendre à ta cruelle envie ;
Le dernier inſtant de ta vie

Doit

Doit être celui de mes jours.
Ce fer inhumain & barbare,
Ce même fer qui nous ſépare,
Nous réunira pour toujours.
C'en eſt fait, je ſuccombe. O ſiecles! ô mé-
moire!
Conſervez à jamais l'hiſtoire
De nos déplorables amours.

FIN.



LA MORT D'ULYSSE,

TRAGÉDIE.



ACTEURS.

NAUPLIUS, Roi d'Eubée.

ERIPHILE, fille de Nauplius.

CIRCÉ, célebre magicienne.

TÉLÉMAQUE, fils d'Ulysse.

TÉLÉGONE, fils d'Ulysse & de Circé.

CHŒUR de Prêtres.

CHŒUR de Peuples.

CHŒUR de Fées.

Troupe de Matelots.

Troupe de Guerriers.

La Scene est dans l'Isle d'Eubée.



LA MORT D'ULYSSE,

TRAGEDIE.

Le théâtre représente les Monts Capharées, dont les sommets ont plusieurs flambeaux allumés. La mer qui est au pied de ces rochers, est dans une agitation continuelle.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE.



Vous, qui trompez l'espoir de tant d'infortunés,
Homicides rochers, écueils impitoyables,
Trompeurs flambeaux, flots mutinés,
N'offrirez vous sans cesse à mes yeux étonnés
Que des images effroyables ?

Avez-vous pû, par tant d'horreurs,
Faire entrer l'amour dans mon ame ?
Faut-il qu'une si douce flâme
Soit l'ouvrage de vos fureurs ?

Homicides rochers, écueils impitoyables,
Trompeurs flambeaux, flots mutinés,
N'offrirez-vous sans cesse à mes yeux étonnés
Que des images effroyables ?

SCENE II.

NAUPLIUS, ERIPHILE.

NAUPLIUS.

Ma fille, à ces débris dont mon ame est ravie,
Reconnoissez Neptune ardent à nous venger.
Voyez de quels effets ma priere suivie
Fait voler sur ces flots la mort & le danger !
Mais vous a-t-on appris quel est cet étranger
Dont vous avez sauvé la vie ?

ERIPHILE.

Je sais que la vague en furie
Le jetta sur la rive où je portois mes pas ;

Aussitôt mon ame attendrie
Courut le garantir des horreurs du trépas.
Son rang, son nom, & sa patrie
Sont encor des secrets que je ne connois pas.

NAUPLIUS.

Qu'à mes vœux aujourd'hui la fortune est propice !
Je viens de découvrir son sort.
Palamede mon fils, je vais venger ta mort
Sur ce fils du perfide Ulysse.

ERIPHILE.

Juste ciel !

NAUPLIUS.

Le barbare, au rivage Troyen
Fit périr ce héros par un lâche artifice;
Et par un juste sacrifice,
Aux mânes de mon fils je vais donner le sien.

ERIPHILE.

Télégone est parti pour asservir l'Ithaque;
Le sort peut tromper vos projets;
Mais en vous livrant Télémaque,
Il vous rend maître de la paix.

NAUPLIUS.

Non, non, par une paix contraire à mes sermens,

Je ne vendrai jamais le sang de votre frere.
Télémaque, l'objet de mon ressentiment,
Expira par sa mort les crimes de son pere.

Puisse le Dieu des mers, qui m'a donné le jour,
Si jamais je deviens parjure,
Sous ses flots irrités engloutir ce séjour:
Que je sois en horreur a toute la nature,
Et que d'un immortel vautour
Mon cœur soit aux enfers l'éternelle pature.

Mais un plus doux espoir doit flatter ma douleur.
Télégone, par sa valeur,
Calmera les maux que j'endure.

Epris de vos attraits, que ne fera-t-il pas
Pour achever une vengeance,
Dont votre main & mes états
Doivent être la récompense?

ERIPHILE.

Quoi! jusqu'à cet excès lui marquer votre amour,
Sans savoir de quel sang il a reçu le jour?

NAUPLIUS.

Le respect que les flots ont eu pour son enfance
Lorsqu'ils nous ont remis ce dépôt précieux,
Nous

Nous dit qu'il est du sang des Dieux;
Et mille exploits victorieux
N'ont que trop confirmé cette illustre naissance.

Mais à l'honneur du Dieu des eaux,
Le peuple vient sur le rivage
Elever un autel des débris des vaisseaux
Victimes du dernier orage.

SCENE III.

NAUPLIUS, ERIPHILE,

Troupe de Matelots qui portent des armes, des proues, des mats, & des cordages de vaisseaux, dont ils dressent une espece de pyramide.

NAUPLIUS.

Toi, dont les mobiles campagnes
Font tantôt des vallons, & tantôt des montagnes,
Dieu des mers, reçoi ces débris
Avec l'offrande de nos cris.

Les Grecs m'ont enlevé mon unique espérance ;
Ton sang dont il étoit sorti,
D'un indigne trépas ne l'a point garanti,
Ne cesse point de servir ma vengeance ;
Qu'aux pieds de ces rochers, ces lugubres flambeaux
Attirent toujours des victimes ;
Et que ton sang répandu par leurs crimes
Soit toujours vengé par tes eaux.

Toi, dont les mobiles campagnes
Font tantôt des vallons, & tantôt des montagnes,
Dieu des mers, reçoi ces débris
Avec l'offrande de nos cris.

Le Chœur répète ces quatre derniers vers. On danse autour de la pyramide.

DEUX MATELOTS.

Heureux qui comme nous regarde
Les flots orageux !
Plus heureux
Celui qui se garde
D'un embarquement amoureux !
Les vents en fureur
Font moins de ravages
Que l'amour trompeur

N'excite d'orages
Dans un tendre cœur.
Heureux, &c.

NAUPLIUS.

Les vents redoublent leurs efforts;
Je vois qu'à ma douleur Neptune s'intéresse;
Puisse son onde vengeresse,
Sur ces inaccessibles bords,
Pousser tous les rois de la Grece.
Priam, avec moins d'allegresse,
Les eût vus tomber chez les morts.

Elevez jusqu'au ciel ces vagues formidables,
Tyrans des airs, fiers Aquilons,
Pour précipiter les coupables
Dans des abîmes plus profonds.

Après que le Chœur a répeté ces quatre vers, la tempête cesse; & pendant une symphonie vive & agréable, on voit une montagne lumineuse s'avancer lentement vers le rivage.

NAUPLIUS & ERIPHILE.

De quels concerts harmonieux
Retentit la plaine liquide?
Quelle montagne humide
S'avance vers ces lieux?
Quel miracle,
Quel spectacle
Va-t-elle offrir à nos yeux!

SCENE IV.

CIRCÉ, NAUPLIUS, ERIPHILE, *Suite de Circé.*

CIRCÉ.

REconnoissez Circé, qui vient dans votre cour
Joindre sa vengeance à la vôtre.
Qui versa votre sang, a trahi mon amour;
Et la même fureur de lui ravir le jour
Nous doit animer l'un & l'autre.

Hâtons-nous, hâtons-nous
De tarir dans son sang la source de nos larmes.
Qui pourra tenir contre vous,
Lorsqu'à vos combattans, à l'effort de vos armes,
J'aurai joint l'appui de mes charmes
Et de tout l'enfer en courroux?
Hâtons-nous, hâtons-nous
De tarir dans son sang la source de nos larmes.

NAUPLIUS.

A vos commandemens je suis prêt d'obéir;
Circé dans mes états peut commander en reine;

Mais puis-je me flatter que servir votre haine,
Ce ne sera point vous trahir ?

Connoissez-vous assez votre ame
Pour en développer les confus mouvemens ?
Rien ne differe moins d'une amoureuse flâme
Que la colere des amans.

ERIPHILE.

On a beau se croire intrépide
Quand la haine vient de l'amour ;
Souvent un funeste retour
Ne laisse voir en nous qu'une amante timide ;
Et l'on pleure un amant perfide
Après qu'on l'a privé du jour.

CIRCÉ.

Que vous connoissez mal la fureur qui me guide !
Lorsque de notre hymen, par sa fuite rapide,
Ulysse eût rompu tous les nœuds,
Il laissa dans mes mains un gage de nos feux :
Je méconnus mon sang, & ma main homicide
Eteignit à la fois, dans la plaine liquide,
Et ma flamme trompée, & ses jours malheureux.

NAUPLIUS.

Sur une victime nouvelle
Votre juste fureur peut encor s'exercer ;

Un autre fils de l'infidele
Vous offre du ſang à verſer.

CIRCE'.

Quoi ! pour moi juſques là le deſtin ſe déclare !
Il offre Télémaque à mon reſſentiment !
Venez le livrer promptement
A la mort que je lui prépare :
Un trépas ordinaire eſt indigne de moi ;
Je rendrai le ſien ſi barbare ,
Que vous en aurez de l'effroi.

CIRCE' & NAUPLIUS.

N'épargnons point qui nous offenſe ,
Verſons du ſang au lieu de pleurs ;
Le ſeul plaiſir de la vengeance
Soulage les vives douleurs.

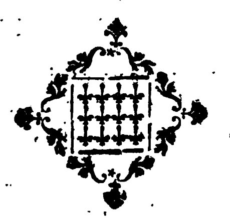


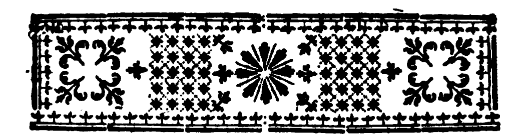
SCENE V.

ERIPHILE.

Ce n'est donc pas assez que le ciel & la terre
Contre un malheureux prince unissent leurs efforts,
De nouveaux ennemis, pour lui faire la guerre,
Déchaînent l'empire des morts !
Mais, Amour, si tu me secondes,
Cette main brisera ses fers ;
Et je vais le sauver du pouvoir des enfers,
Comme je l'ai sauvé de la fureur des ondes.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

Le théâtre représente un bocage.

SCENE PREMIERE.

CIRCÉ.

TRansports de haine & de vengeance,
Cédez à des transports plus doux;
Abandonnez sans résistance
Un cœur qui n'est plus fait pour vous.

Je croyois me livrer à votre violence,
Et d'un sang infidele assouvir ma fureur:
Une fatale ressemblance,
L'éclat de sa jeunesse, & sa noble assurance,
M'ont fait connoître mon erreur.
Je n'ai pû sans rougir soutenir sa présence.
Autant que pour sa mort j'avois d'impatience,
Autant j'en ai pâli d'horreur;

Et jamais l'amour sur un cœur
Ne reprit sitôt sa puissance.

Transports de haine & de vengeance,
Cédez à des transports plus doux;
Abandonnez sans résistance
Un cœur qui n'est plus fait pour vous.

SCENE II.

NAUPLIUS, CIRCÉ.

NAUPLIUS.

Les Dieux nous ont vengés : votre époux infidele
N'a pû soutenir mon effort.
Mes vaisseaux triomphans sont rentrés dans le port,
Et j'ai cru vous devoir la premiere nouvelle
De sa défaite & de sa mort.

CIRCÉ.

Ciel !

NAUPLIUS.

Je dois au vainqueur la main de la princesse;
Un roi ne doit point differer
A s'acquitter de sa promesse.

Dans le temple prochain je vais tout préparer.
De vos divins regards, à qui tout doit se rendre,
Eclairez ce nœud solemnel,
Et nous verserons sur l'autel
Le sang qui nous reste à répandre.

SCENE III.

CIRCÉ.

QU'entens-je ! Ulysse est mort ! Un jeune audacieux
A plongé sur le noir rivage
Celui qui n'a pas craint la rage
Des monstres les plus furieux !
Héros dont la prudence égaloit le courage,
Et que mille vertus, mille exploits glorieux
Rendroient digne du rang des Dieux
S'il avoit été moins volage.

Ah ! ne refusons pas à ses mânes sacrés
Le sang dont ils sont altérés.
Que son vainqueur expire au milieu des supplices ;
Que le peuple & le roi, ses malheureux complices,
Soient également massacrés ;

Et que par tant d'horreurs, de sang & de carnage,
Télémaque soit assuré
Qu'Ulysse après sa mort, dans sa vivante image,
Est mille fois plus adoré.

SCENE IV.

CIRCÉ, ERIPHILE.

ERIPHILE.

Reine, je mets en vous mon unique espérance.
Sauvez-moi par votre puissance
D'un supplice pour moi plus cruel que la mort;
Confondez l'objet de ma haine,
Et ne permettez pas qu'une éternelle chaîne
Le rende maître de mon sort.

CIRCÉ.

Ne craignez point sa violence,
Je partage l'horreur que vous avez pour lui.
On ne le flatte point d'une vaine espérance
Quand on implore mon appui.

ERIPHILE.

Cet excès de bontés me donne l'assurance

D'implorer le même secours
Pour un malheureux dont les jours
Sont soumis à votre puissance.

CIRCE'.

Hé ! de quel malheureux prenez-vous la dé-
fense ?

ERIPHILE.

Haïssez-vous Ulysse avec tant de transport,
Qu'après qu'il a cessé de vivre,
Votre haine aux enfers veuille encor le pour-
suivre
En livrant son fils à la mort ?

CIRCE'.

O ciel ! quel intérêt prenez-vous à son sort ?

ERIPHILE.

J'ai garanti ses jours des fureurs de Neptune,
Ma gloire est de poursuivre un dessein géné-
reux ;
Et j'apprens de mon infortune
A plaindre tous les malheureux.

CIRCE'.

Une pitié si tendre
Me fait connoître vôtre cœur :
Ces concerts éclatans annoncent le vainqueur ;
Je vais songer à vous défendre.

SCENE V.

TÉLÉGONE, ERIPHILE,

Suite de Télégone, Troupe de Bergers.

TE'LE'GONE.

LA crainte de votre colere
A contraint jusqu'ici mon amour à se taire ;
Mais quand vos ennemis sont tombés sous mes coups,
J'estimerois peu cette gloire,
Si mes tendres soupirs ne voloient jusqu'à vous
Sur les aîles de la victoire.

Vous qui suivez ses loix dans ces aimables lieux,
Célebrez sa beauté charmante ;
Et par vos chants harmonieux,
Faites que son cœur se ressente
Des feux qu'allument ses beaux yeux.

CHŒUR.

Célebrons, &c.

On danse.

ERIPHILE.

Invincible guerrier, votre gloire nouvelle
Vous rend digne du rang où le roi vous appelle :
Mais je répondrois mal à ce que je vous dois,
Si je vous exposois aux maux que je prévois.
Quoique votre valeur ait dû faire connoître
Que vous sortez du sang ou des Dieux ou des rois,
Le peuple est jaloux de ses loix ;
Et tant qu'il doutera du sang qui vous fit naître,
Il périra plutôt cent fois,
Que de vous accepter pour maître.

TE'LE'GONE.

Inhumaine, je vois où tendent vos projets ;
Par ces feintes raisons vous croyez me confondre :
Ah ! si de votre cœur vous voulez me répondre,
Je vous répons de vos sujets.
Sans devoir leur suffrage au sang qui me fit naître,
J'aime mieux leur offrir mille exploits glorieux,
Que si, pour m'en faire connoître,
Il falloit dans le ciel me chercher des ayeux.

Mais j'espere éclaircir un soupçon qui m'outrage.
Quand, pour vous mériter, je quittai ce rivage,

Vous n'aviez point pour moi cet excès de rigueur :
S'est-on servi de mon absence
Pour s'emparer de votre cœur ?
Ah ! si je découvrois quel en est le vainqueur,
Je ne mourrois pas sans vengeance.

ERIPHILE.

Quel peut être l'objet de ces transports jaloux ?

Mon cœur à l'amour insensible
Voudroit être en état de se donner à vous ;
Mais les noms de maître & d'époux
Me font une image terrible
De l'engagement le plus doux.

TE'LE'GONE & ERIPHILE.

Pourquoi prolonger une peine
Dont vous pouvez finir le cours ?
Partagez une douce } chaîne
Brisez une fatale }
Qui fait le bonheur } de mes jours.
Qui fait le malheur }

ERIPHILE.

Cessez de faire agir l'autorité suprême
Pour me réduire au désespoir ;
Ou je vous avertis qu'il est en mon pouvoir

D'obtenir malgré vous, malgré le roi lui-même,
Ce que je veux bien vous devoir.

SCENE VI.

TÉLÉGONE.

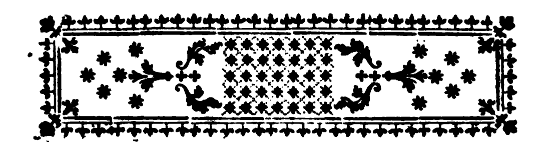
AH! je n'en doute plus, ma disgrace est certaine.
Cherchons à pénétrer ce mystere odieux.
Mais quel trouble nouveau fait servir à ma peine
Tout ce qui vient frapper mes yeux
Depuis ma derniere victoire!
Une mourante voix crie au fond de mon cœur,
Et je me sens saisir d'horreur
Quand j'en rappelle la mémoire.

Ulysse à tous momens semble m'ouvrir son flanc.
O majesté des rois, dont je suis la victime,
Doit-on tant de respect à votre auguste rang,
Que dans un combat légitime
On ne verse point votre sang
Que les Dieux n'en fassent un crime?
Mais

Mais allons dans le temple où tout est pré-
paré,
Parmi la publique allegresse
M'affranchir des remords dont je suis dé-
chiré,
Et punir les mépris d'une ingrate princesse.

Fin du second Acte.





ACTE III.

Le théâtre représente le Temple de l'Hymen.

SCENE PREMIERE.

TÉLÉMAQUE.

N'Entendrai-je partout retentir ce rivage
Que de la cause de mes pleurs ?
Et faut-il que mon bras, réduit à l'esclavage,
Ne puisse venger ses malheurs ?

Lorsque de mers en mers je vais chercher mon pere ;
Ce héros en Ithaque a terminé son sort ;
Je n'ai pû secourir une tête si chere,
Et je ne puis donner que des pleurs à sa mort.
Favorable Pallas, ta profonde sagesse
Qui de tant de périls a sauvé ma jeunesse,
M'abandonne donc aujourd'hui ?
Un cœur qui te préfere une indigne tendresse
Ne mérite plus ton appui.

N'entendrai-je partout retentir ce rivage
Que de la cause de mes pleurs ?
Et faut-il que mon bras, réduit à l'esclavage,
Ne puisse venger ses malheurs ?

SCENE II.

TÉLÉMAQUE, ÉRIPHILE.

ÉRIPHILE.

Plus sensible que vous, au sort qui vous menace ;
J'ai tout fait préparer pour vous en garantir.
Ne me demandez point d'où me vient cette audace ;
Les momens sont trop chers : hâtez-vous de partir.

TÉLÉMAQUE.

Quels que soient mes malheurs, j'aurois tort de m'en plaindre,
Puisqu'ils m'ont attiré vos généreux secours ;
Mais un départ honteux est pour moi plus à craindre
Que la fin de mes tristes jours.
La mort qu'on me prépare est si digne d'envie,
Qu'elle est mon espoir le plus doux :

Trop heureux à vos yeux de quitter une vie
Que des maux plus cruels m'auroient bientôt ravie,
Si je la traînois loin de vous....

ERIPHILE.

Les Dieux joignent en vous l'éclat d'un diadême
Avec celui des plus beaux jours;
Faut-il que vous soyez si cruel à vous même,
Avec tant de sujets d'en prolonger le cours?

TE'LE'MAQUE.

Votre hymen est le prix de la mort de mon pere;
Sans exciter votre colere
Je ne puis venger ses malheurs:
Ne me réduisez pas à cette violence;
Laissez couler mon sang; il ne vaut pas les pleurs
Que vous couteroit ma vengeance.

ERIPHILE.

Quel hymen! Dieux cruels! qu'il m'inspire d'horreur!
Depuis l'instant fatal que le sort en fureur
A menacé vos jours d'une mort inhumaine,
Plus la pitié pour vous s'empara de mon cœur,
Et plus votre ennemi fut digne de ma haine.

TÉLÉMAQUE.

Quoi ! vous le haïssez ? & toutefois, hélas !
Il sera votre époux.

ÉRIPHILE.

Non, ne le croyez pas :
C'est en vain que le roi l'ordonne ;
Je saurai résister à cette injuste loi,
Ou je tournerai contre moi
La main qu'on veut que je lui donne.

TÉLÉMAQUE.

Ah ! ne présumez pas que je vous abandonne,
Dans le péril où je vous voi.
Si par un malheur que j'ignore,
Minerve en ma faveur refuse de s'armer,
Tout captif que je suis, je puis compter encore
Sur un Dieu plus puissant que je n'ose nommer :
J'arracherai le fer de la main du grand-prêtre ;
De vos maux & des miens j'immolerai l'auteur ;
Et par un beau trépas, je vous ferai connoître
A qui vous deviez votre cœur.



SCENE III.

NAUPLIUS, ERIPHILE, TÉLÉGONE, CHŒUR *de peuples & de prêtres de l'hymen.*

NAUPLIUS.

PEuples, voici le roi que l'hymen de ma fille
Destine à régner après moi :
Qui des crimes d'Ulysse a vengé ma famille,
Est digne d'être votre roi.

Par des chants de réjouissance,
Célebrez des nœuds éclatans,
Qui sont formés en même tems
Par l'amour & par la vengeance.

CHŒUR.

Par des chants de réjouissance,
Célebrons, &c.

On danse.

LE GRAND-PRESTRE.

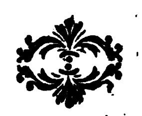
Amenez la victime : & vous, amans fideles,
Il est tems de vous rendre heureux.

Dieu d'hymen, exauce nos vœux ;
Forme, pour les unir, tes chaînes les plus belles ;
Tes fêtes les plus solemnelles
N'ont jamais vu couler de plus illustre sang :
Une victime de ce rang
Doit attirer sur eux des faveurs éternelles.

Mais quelle épaisse nuit enveloppe ces lieux ?
L'autel est englouti dans le sein de la terre !
Non, jamais tant d'horreurs, tant d'éclats de tonnerre
N'ont marqué le courroux des Dieux.

CHŒUR.

Dieux terribles ! Dieux immortels !
Nos cris, pour vous fléchir, seront-ils inutiles ?
Où trouverons-nous des asyles,
Si vous détruisez vos autels ?



SCENE IV.

CIRCÉ, *& les mêmes Acteurs de la scene précédente.*

NAUPLIUS.

APprochez, grande reine, & par votre présence,
Faites cesser l'horreur qui regne dans ces lieux.

CIRCE'.

Est-ce à vous de donner aux Dieux
Un sang promis à ma vengeance ?
C'est à moi seule à dispofer
De cet auguste sang que vous osiez répandre ;
Et les Dieux irrités ne peuvent s'appaiser
Que par celui de votre gendre.

NAUPLIUS.

De Télégone ! ô ciel !

ERIPHILE.

Dieux ! que viens-je d'entendre !

TE'LE'GONE.

Est-ce à vous d'expliquer les volontés des Dieux,
Et de leur choisir des victimes ?

CIRCE'.

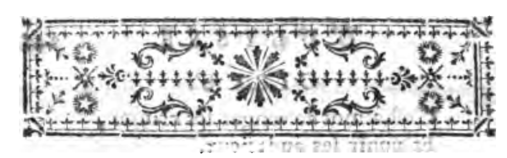
CIRCE.

C'est à moi de venger les crimes,
Et punir les audacieux.

Terribles vengeurs des outrages,
Volez, démons, volez, paroissez dans les airs;
Enlevez ce mortel; portez-le dans mes fers;
Et par d'effroyables ravages,
Signalez en ces lieux le pouvoir des enfers.

Les démons enlevent Télégone, & brûlent une partie du temple.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

Le théâtre représente une caverne.

SCENE PREMIERE.

CIRCÉ, TÉLÉMAQUE.

CIRCÉ.

Vous voyez les effets de mon pouvoir suprême ;
Dans ces lieux écartés ils ont conduit vos pas ;
Je ferai plus encor. Jusques dans vos états
Je veux vous ramener moi-même ;
J'y rendrai vos jours pleins d'appas.
Mais avant de quitter ces criminels rivages,
Je veux vous faire voir par combien de ravages
Je sai punir les attentats.

TE'LE'MAQUE.

Ah ! laissez-moi le soin de venger mon outrage.
Le vainqueur de mon pere est digne du trépas ;

Mais de ma seule main il doit être l'ouvrage ;
Et son sang ne me venge pas,
S'il n'est versé par mon courage.

CIRCE'.

Dois-je au prix de mille frayeurs,
Vous acheter une victoire ?
J'aime mieux vous voir moins de gloire,
Et ne verser pas tant de pleurs.

TE'LE'MAQUE.

Reine, épargnez du moins la princesse & son pere,
Ou pour les secourir je braverai la mort.

CIRCE'.

Je voi par ce soudain transport,
Que la princesse a su vous plaire.
Il ne tiendra qu'à vous qu'elle ne me soit chere ;
Vous êtes maître de son sort.

TE'LE'MAQUE.

Ah ! pour tant de bontés, que ne puis-je moi-même . . . .

CIRCE'.

Je veux les épuiser pour vous ;
Je veux de votre sort rendre les Dieux jaloux :
Mais je hais les ingrats autant que je vous aime.

De l'état de mon cœur il faut vous informer.
Fils d'Ulysse, avec vous je ne saurois plus feindre.
Mes bontés, mes bienfaits doivent me faire aimer;
Mon pouvoir doit me faire craindre.
Entre ces deux partis c'est à vous de choisir;
Vous pouvez ou sauver, ou perdre la princesse.
Allez y penser à loisir:
Avec ce criminel il est tems qu'on me laisse.

SCENE II.

CIRCÉ, TÉLÉGONE.

CIRCÉ.

Approche, malheureux, dont l'orgueil insensé
A cru résister à Circé;
Vien, par une vengeance aussi juste que prompte,
Expier la mort d'un grand roi
Qui ne méritoit pas la honte
D'avoir un vainqueur tel que toi.

TÉLÉGONE.

A ma seule valeur je dois cette victoire,
Plus il étoit couvert de gloire,

Plus l'ardeur de le vaincre excitoit mes efforts.
Cependant, sans changer de face,
Je ne pus voir tomber ce héros chez les morts:
Et loin que mon supplice étonne mon audace,
Je le reçois comme une grace
Qui m'affranchit de mes remords.

CIRCE'.

Son courage m'étonne, & son malheur me touche.
Je croyois que l'amour pouvoit seul m'attendrir.
L'ordre de le faire périr
N'ose s'échapper de ma bouche.

Quel es-tu, malheureux? de quel sang es-tu né?

TE'LE'GONE.

Je n'ai pû percer ce nuage:
Et ce n'est qu'à mon bras, conduit par mon courage,
Que je dois les lauriers dont je suis couronné.

CIRCE'.

Ce n'est donc point ici le lieu de ta naissance?

TE'LE'GONE.

Mon berceau par les flots fut porté dans ces lieux;
Le roi, touché de mon enfance,
Me reçut dans ses bras comme un présent des Dieux.

CIRCÉ.

Di-moi depuis quel tems de la faveur céleste
Tu reçus ce rare secours,

TÉLÉGONE.

Vingt ans, depuis ce jour funeste;
Ont à peine achevé leur cours.

CIRCÉ.

Juste ciel! tout mon sang se glace dans mes veines.
Que tous mes sens sont interdits!
Plus je l'entens parler; .... De ce que tu mè dis
As-tu quelques preuves certaines?

TÉLÉGONE.

Mon berceau, dont l'éclat éblouissoit les yeux;
Quelqu'ornement joint à ce gage;
Ensemble, cet anneau....

CIRCÉ.

Que vois-je! ô justes Dieux!
Je n'en veux pas voir davantage.
Trop détestable fruit d'un malheureux amour,
Que je plains votre erreur extrême!
Vous avez immolé vous même
Celui qui vous donna le jour.

TE'LE'GONE.

Quoi ! je suis fils d'Ulysse ! ô disgrace mortelle !
J'ai plongé ce héros dans la nuit éternelle !
De son sang par ma mort faites cesser les cris.

CIRCE'.

Hé ! sur qui le venger ? sur mon sang, sur mon fils ?

TE'LE'GONE.

Moi, votre fils !

CIRCE'.

C'est vous dont ma douleur profonde
Abandonna la vie à la fureur de l'onde,
Quand la fuite d'Ulysse eut trompé mon espoir.
J'ai cherché la mort d'un perfide ;
Mais à l'horreur d'un parricide
Je ne voulois point la devoir.

TE'LE'GONE.

Où suis-je ! O ciel ! je sens que ma raison s'égare.
Mon forfait épouvante & la terre & les cieux.
Le soleil indigné le refuse a mes yeux.
Où sera le climat barbare
Qui voudra me permettre ou ses feux ou ses eaux ?
Je voi les fières Eumènides ;
Contre mes fureurs parricides,

Exciter leurs serpens, allumer leurs flambeaux;
Quels reproches sanglans, quels cris viens-je d'entendre?
Contre tant d'ennemis je ne puis me défendre,
Ni résister à tant de maux.

[*Il tombe évanoui.*]

CIRCE'.

Esprits, dont les divins accords
Charment les douleurs les plus vives,
Venez, accourez sur ces rives;
En faveur de mon fils redoublez vos efforts.

SCENE III.

CIRCE', TELEGONE *évanoui*, CHŒUR *de Fées*.

LE CHŒUR.

Des cœurs à jamais
Calmons les allarmes,
Rendons leur les charmes
D'une douce paix.

Le pouvoir suprême
D'affoiblir les coups

Du sort en courroux,
Et de l'Amour même,
N'est donné qu'à nous.

Une troupe d'Amours vient se mêler aux danses des Fées, dont les cérémonies magiques sont interrompues par un bruit de guerre.

CHŒUR *derriere le théâtre.*

Courons, courons tout entreprendre
Pour venger nos rois & nos Dieux.

SCENE IV.

CIRCÉ, UNE NYMPHE *de sa suite, & les mêmes Acteurs de la scene précédente.*

LA NYMPHE.

Reine, songez à vous défendre.
Suivi d'un peuple furieux,
Le roi s'avance vers ces lieux
Pour vous redemander sa victime & son gendre.

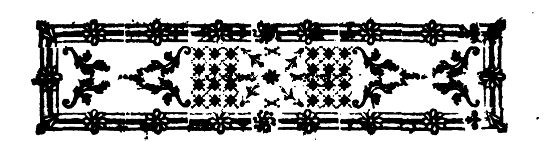
CIRCE'.

Allons confondre ses desseins,
Et repousser sa violence.

Vous, veillez sur mon fils que je laisse en vos
mains.
Vous, démons, hâtez-vous de prendre ma défense ;
Et que le sang du roi sur son trône versé,
Y laisse d'éternelles marques
De la foiblesse des monarques
Contre le pouvoir de Circé.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

Le théâtre représente les ruines d'un palais embrasé, où l'on voit des colonnes & des statues brisées.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE.

Quels spectacles affreux pour mes tristes regards !
Parmi des flammes devorantes,
Je n'entens que des voix mourantes.
Je voi des flots de sang couler de toutes parts.
Mon pere ne vit plus. Le malheur de ses armes
Dans la profonde mer l'a fait précipiter.
Malheureuse ! & je vis ; & malgré tant d'allarmes,
Un mouvement jaloux qui me vient agiter,
Redouble mes tourmens, & partage mes larmes.

SCENE II.

TELEMAQUE, ERIPHILE.

TE'LE'MAQUE.

Jugez de ma douleur mortelle,
Par l'ordre impitoyable où je me vois forcé.
Votre amant reconnu pour le fils de Circé,
Veut montrer qu'il est digne d'elle ;
Et je suis menacé du spectacle inhumain
De voir vos yeux couverts d'une nuit éternelle,
Si je ne vous dispose à lui donner la main.

ERIPHILE.

Je n'ai pû l'accepter quand son bras intrépide
L'élevoit au dessus des plus fameux guerriers ;
M'unirai-je à son sort, lorsque tous ses lauriers
Sont flétris par un parricide ?

TE'LE'MAQUE.

Pour tout autre que lui, ce coup infortuné
Seroit une illustre victoire ;
Et sans le sang dont il est né,
Ce qui fait son forfait, feroit toute sa gloire.

ERIPHILE.

Eſt-ce à vous d'excuſer ce qu'un juſte courroux
Vous feroit punir dans un autre ?
On ſait de quelle ardeur Circé brûle pour vous.
Vous voulez que ſon fils devienne mon époux,
Et que par mon hymen j'autoriſe le vôtre.

TE'LE'MAQUE.

Dieux ! que m'oſez-vous dire, & qu'eſt-ce que j'entens ?

ERIPHILE.

Ah ! vous deviez du moins balancer plus long-tems
A prendre de nouvelles chaînes ;
L'attente de quelques inſtans
Me pouvoit épargner des peines
Plus terribles pour moi que la mort que j'attens.

TE'LE'MAQUE.

Si je n'ai point encor d'une reine en furie
Bravé le barbare pouvoir,
Le ſoin de votre vie
A retenu mon déſeſpoir ;
Mais puiſque vos ſoupçons .... Je la vois qui s'approche,
Et vos yeux vont ſe deſſiller ;
Vous verrez ſi mon cœur mérite le reproche
Dont vous venez de m'accabler.

SCENE III.

CIRCÉ, TÉLÉMAQUE, ERIPHILE.

TÉLÉMAQUE.

Reine, ne croyez pas que je puisse moi-même
Travailler, par votre ordre, au bonheur d'un rival;
Non, non; tout l'empire infernal
Ne sauroit me réduire à cet effort extrême.
Levez-lui par ma mort un obstacle fatal;
Il ne peut qu'à ce prix obtenir ce qu'il aime.

ERIPHILE.

Ah! pour l'unir à vous par un nœud solemnel,
Reine, prenez-moi pour victime:
Quand vous ferez cesser la cause de son crime,
Il ne sera plus criminel.

TÉLÉMAQUE & ERIPHILE.

Epargnez l'objet qui m'enflâme;
Essayez, par ma mort, de remplir votre espoir:
On efface aisément d'une ame,
Ce que l'on ne dois plus revoir.

CIRCÉ.

Ah ! je contenterai votre amour & ma haine,
Puisqu'on ose la mépriser ;
Je vais unir vos cœurs d'une si forte chaîne,
Qu'on ne pourra plus la briser.

SCENE IV.

CIRCÉ, TÉLÉGONE, TÉLÉMAQUE, ERIPHILE.

CIRCÉ.

VEnez ordonner la vengeance
Qu'exigent nos feux outragés.
Les maux sont moins grands qu'on ne pense
Quand ils peuvent être vengés.

TELEGONE.

Prêt à porter mes pas sur l'infernale rive,
Vos soins m'ont conservé le jour ;
Mais si vous voulez que je vive,
J'exige encor de vous une preuve d'amour.

CIRCÉ.

A mon amour pour vous il n'est rien d'impossible ;

Et si je puis vous rendre heureux,
Je veux bien par le fleuve, aux Dieux mêmes terrible,
Vous assurer, mon fils, le succès de vos voeux.

TE'LE'GONE.

Après cette sainte promesse,
Je n'ai plus rien à desirer.
Soyez heureux, mon frere, épousez la princesse :
J'ai causé vos malheurs, je veux les réparer.

CIRCE', TE'LE'MAQUE, & E'RIPHILE.

Par cet effort sur votre ame,
Vous surpassez tous les vainqueurs,
Quel triomphe est plus beau que celui d'une flâme
Qui triomphe de tous les coeurs?

CIRCE'.

A seconder mon fils son exemple m'engage.
Venez, esprits soumis à mes commandemens,
Effacez pour jamais ces marques de ma rage,
Et rendez à ces lieux leurs premiers ornemens.

Le théâtre change, & représente une place entourée de magnifiques palais.

CIRCÉ & TÉLÉGONE.

Pour achever notre victoire,
Hâtons-nous de partir;
Nous pourrions en ternir la gloire
Par quelqu'indigne repentir.

CIRCÉ.

Ce char répond à notre envie;
De ce climat, fatal au repos de ma vie,
Je ne puis trop tôt m'éloigner.
Allons, mon fils, venez prendre mon diadême;
Quand on peut regner sur soi-même,
On est trop digne de regner.

SCENE DERNIERE.

CIRCÉ, TÉLÉGONE, TÉLÉMAQUE, ÉRIPHILE, CHŒUR *de peuples.*

CIRCÉ, *dans son char.*

PEuples, de votre roi ne pleurez plus la perte;
Les honneurs immortels sont le prix de sa mort.
De Glaucus & de Mélicerte,
Dans la cour de son pere il partage le sort.

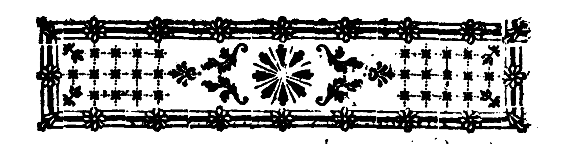
Vivez désormais sans allarmes ;
Chantez, célébrez ce grand jour
Par des concerts & des jeux pleins de charmes.
Il est beau de vaincre l'Amour ;
Mais il est doux de lui rendre les armes.

CHŒUR.

Chantons, célébrons ce grand jour
Par des concerts & des jeux pleins de charmes.
Il est beau de vaincre l'Amour ;
Mais il est doux de lui rendre les armes.

FIN.

LE CRIME
PUNI,
TRAGEDIE.



PROLOGUE.

Le théâtre représente les préparatifs d'un grand spectacle.

L'ACADEMIE DE MUSIQUE.

Doux plaisirs, jeux charmans qui marchez sur mes pas,
Venez prendre part à ma peine.
Le maître de ces lieux dédaigne les appas
Que vous étalez sur la scene.
En vain, pour mériter ses augustes regards,
J'épuise le secours des arts;
Mes soins sont superflus; mon esperance est vaine;
Et je ne saurois voir, sans honte & sans courroux,
Qu'entre Thalie & Melpomene
Il partage un bonheur qui n'est pas fait pour nous.

Redoublons la magnificence
De nos spectacles les plus beaux ;
Inventons des plaisirs nouveaux
Qui soient dignes de sa présence.

CHŒUR.

Redoublons la magnificence
De nos spectacles les plus beaux ;
Inventons des plaisirs nouveaux
Qui soient dignes de sa présence.

On danse.

L'ACADÉMIE.

De ces nouveaux concerts l'éclatante harmonie,
De cet empire heureux m'annoncent le Génie.

LE GÉNIE DE LA FRANCE.

Ne croi pas éblouir par des fêtes pompeuses
Le héros que tu veux charmer ;
Son cœur trop généreux ne peut s'accoutumer
Aux [illegible] dangereuses.
Il n'aime point à voir un héros abattu
Sous le joug honteux qui l'accable,
Ravaler autant la vertu
Que tes soins la rendent aimable.

L'ACADÉMIE.

Si je sais lui présenter de plus nobles objets,
Je veux lui faire voir l'image des forfaits

Dont son bras doit purger la terre.
L'Espagne & l'Italie ont instruit les mortels,
En donnant sur la scene aux fameux criminels
Un exemple éclatant du pouvoir du tonnerre;
Je veux, dans l'art de plaire & d'instruire les cœurs,
Faire voir mon double avantage;
Et qu'à tenter le même ouvrage,
Je n'en céde point à mes sœurs.

LE GENIE.

Ah ! muse, si tu veux que je te favorise,
Poursui ce dessein glorieux,
Et je te ferai voir qu'une noble entreprise
Mérite le secours des cieux.

L'ACADEMIE & LE GENIE.

Unissons nos efforts, tout nous sera facile.
Pour plaire au digne objet de notre empressement,
Ne lui montrons rien de charmant,
Qui ne soit joint avec l'utile.

CHŒUR.

Unissons nos efforts pour plaire à ses desirs.
Fuyez, dangereuse tendresse;
Que la vertu, que la sagesse
Soient l'ame de tous nos plaisirs.

L'ACADEMIE.

Porte ailleurs, enfant de Vénus,
Tes entreprises téméraires;
Nos jeux, où tu ne régnes plus,
Vont suivre des loix plus séveres.

Tu n'as que trop séduit de cœurs
Par l'éclat trompeur de tes charmes;
Il est tems qu'à tes traits vainqueurs
J'oppose de plus fortes armes.

CHŒUR *de Nymphes.*

Porte ailleurs, enfant de Vénus,
Tes entreprises téméraires.

LE GRAND CHŒUR.

Nos jeux, où tu ne regnes plus,
Vont suivre des loix plus séveres.

CHŒUR *de Nymphes.*

Souvien-toi qu'autrefois nos mains
Ont brûlé tes traits inhumains,
Et coupé tes aîles légeres.

CHŒUR.

Porte ailleurs, enfant de Vénus,
Tes entreprises téméraires;
Nos jeux, où tu ne regnes plus,
Vont suivre des loix plus séveres.

LE GENIE & L'ACADEMIE.

Plus on voit triompher les crimes,
Plus les revers sont éclatans :
La foudre ne dort quelque tems
Que pour mieux frapper ses victimes.

CHŒUR.

Plus on voit triompher les crimes,
Plus les revers sont éclatans :
La foudre ne dort quelque tems
Que pour mieux frapper ses victimes.

Fin du Prologue.





Acteurs de la Tragédie.

RODERIC, le dernier de la race des Gots qui ont regné dans les Espagnes.

L'INFANTE, fille du Roi.

D. JUAN, Grand d'Espagne.

ISABELLE, femme de D. Juan.

TROUPE de Courtisans.

CHŒUR de peuples d'Espagne.

D. CARLOS, ami de D. Juan.

FLORINDE, fille du Comte Julien.

LE COMMANDEUR D. PEDRE, gouverneur de Gibraltar.

TROUPE de Matelots.

ENNARAMITA, reine de Fès.

ZAÏRE, bergere.

TROUPE de Bergers & de Bergeres.

LE COMTE JULIEN.

ALMANZOR, favori du Comte Julien.

CHŒUR de peuples d'Afrique.

D. GARCIE.

ELVIRE, fille de D. Garcie.

TROUPE de Musiciens & de Danseurs.



LE CRIME PUNI,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle du palais, magnifiquement ornée pour la fête qui doit préceder les nôces de D. Juan & de l'Infante.

SCENE PREMIERE.

L'INFANTE.

SACRÉS flambeaux, qui dans ce jour
Devez éclairer ma victoire,
L'hymen, pour mon malheur plutôt que pour ma gloire,
Vous a-t-il allumés sans l'aveu de l'Amour?

De l'hymen d'un sujet j'ai préféré les charmes
Aux trônes les plus éclatans ;
Mais tous les récits que j'entens
Excitent dans mon cœur de mortelles allarmes.
Il n'est pas moins connu par ses feux inconstans,
Que par les succès de ses armes.

Sacrés flambeaux, qui dans ce jour
Devez éclairer ma victoire,
L'hymen, pour mon malheur plutôt que pour ma gloire,
Vous a-t-il allumés sans l'aveu de l'Amour ?

SCENE II.

D. JUAN, L'INFANTE.

D. JUAN.

Me fuyez-vous, belle princesse,
Quand l'hymen va combler mes vœux ?
Craignez-vous le moment heureux
Qui doit couronner ma tendresse ?
Ah ! lorsqu'à des nœuds si charmans
Vous m'avez permis de prétendre,
Vous repentez-vous de me rendre
Le plus fortuné des amans ?

L'INFANTE.

Je ne puis vous cacher mes secrettes allarmes.
Vous ne m'avez offert des voeux
Qu'après que mille objets vous ont couté des larmes;
Mais vous ont-ils rendu les armes,
Vous avez cherché d'autres noeuds.
Mes yeux, vous avez moins de charmes,
Aurez-vous un sort plus heureux?

D. JUAN.

Parmi tant de beautés, pour qui mon cœur volage
A cru sentir des feux dont il ne brûloit pas,
Jé n'ai trouvé que vos appas
Dignes de fixer mon hommage.
L'amour, dont je ressens les coups,
M'a forgé par dégrés une chaîne éternelle,
Et n'a conduit mon cœur de plus belle en plus belle,
Que pour l'élever jusqu'à vous.

L'INFANTE.

Il n'est point d'amant qui ne jure
Qu'il n'éteindra jamais ses feux,
Et qui, pour devenir heureux,
Ne risque aisément un parjure.
Mais sur cet espoir dangereux,

Malheureux un cœur qui s'engage ;
Jamais les sermens amoureux
N'ont empêché d'être volage.

L'INFANTE & D. JUAN.

Que l'amour auroit de douceurs,
Si l'on craignoit moins quand on aime !
Mais la crainte entre dans les cœurs
Presque aussitôt que l'amour même.

SCENE III.

LE ROI, L'INFANTE, D. JUAN.

D. JUAN.

SEigneur, sans votre appui, ma foi ni ma tendresse
Ne peuvent rien sur la princesse ;
De son cœur vainement je veux calmer l'effroi.

LE ROI.

Je serois encor plus timide
Si j'en croyois les bruits qui viennent jusqu'à moi.
On veut qu'un autre hymen engageant votre foi,

Ne laisse offrir en vous que la main d'un perfide
A la fille de votre roi.

D. JUAN.

Ah! j'atteste le ciel que de cette imposture
Dans mille flots de sang je laverois l'injure,
Si j'en connoissois les auteurs.

LE ROI.

Vous vous êtes acquis, par plus d'une victoire,
Le droit de bannir mes frayeurs,
Contre une lâcheté qui dément votre gloire.
Depuis long tems, de mes états
Les cruels Africains méditent la conquête;
C'est à vous de porter dans leurs brûlans climats
Les maux que leur fureur m'apprête.
Lorsque mes combattans vous verront à leur tête,
Sous un chef tel que vous, que ne feront-ils pas?

Venez, peuples, venez par des chants d'allegresse
Célébrer des nœuds pleins d'attraits:
Les peines, les plaisirs, la joie & la tristesse,
Doivent se partager sans cesse
Entre les rois & les sujets.

SCENE IV.

LE ROI, L'INFANTE, D. JUAN, *Troupe de Courtisans*, CHŒUR *de Peuples*.

CHŒUR.

CElebrons des nœuds pleins d'attraits;
Qu'aux vœux de notre roi notre zèle réponde.
Le bonheur des maîtres du monde
Doit faire celui des sujets.

SCENE V.

LE ROI, L'INFANTE, D. JUAN, ISABELLE, CHŒUR *de Peuples*.

ISABELLE *au roi*.

VOus qui protegez l'innocence;
Pere de vos sujets, monarque généreux,

Ne vous offenſez pas de mes cris douloureux
Dans un jour de réjouiſſance :
Je viens implorer l'aſſurance
Que vous devez aux malheureux.

D. JUAN *à part.*

Iſabelle en ces lieux ! ô fatale préſence !

LE ROI *à Iſabelle.*

Qui demande juſtice a droit de l'obtenir.
Quels ſont vos ennemis ? quel crime ai-je à punir ?
Contre qui voulez-vous qu'éclate ma puiſſance ?

ISABELLE.

Contre un perfide époux qui veut m'abandonner ;
Et qui, ſans reſpecter les droits du diadême,
Oſe outrager ici la princeſſe, & vous-même,
Par l'offre d'une main qui n'eſt plus à donner.

LE ROI.

Ah ! quelle trahiſon !

L'INFANTE.

O déſeſpoir extrême !

D. JUAN *à Iſabelle.*

Croyez-vous abuſer un roi
Par une plainte imaginaire ?

Faut-il que le don de ma foi
Confirme un eſpoir téméraire
Que vous avez pris malgré moi ?

ISABELLE *au roi.*

Seigneur, ne ſouffrez pas que par cet artifice
Il échappe à votre juſtice :
Ce malheureux hymen n'eſt que trop avéré,
Ma plainte autoriſée, & ſon crime aſſuré.
Je vous laiſſe le ſoin de punir une offenſe
Dont l'affront rejaillit ſur vous :
Et ſi je perds toute eſpérance,
Perfide, ne croi pas que l'amour en courroux
Me laiſſe mourir ſans vengeance.

LE ROI.

Es-tu digne de vivre, après ce que je voi ?
Fui, perfide ; fui, téméraire ;
Et que l'aſtre qui nous éclaire
Ne te retrouve pas dans la cour de ton roi.



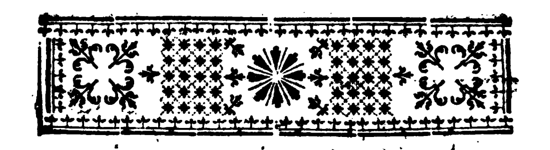
SCENE VI.

D. JUAN.

TRansports de vengeance & de rage,
Je ne suis plus que votre loi.
Est-ce à toi de punir, impitoyable roi,
Les excès où l'amour porte un jeune courage ?
Toi que dans le penchant de l'âge
Il tyrannise autant que moi ?
Transports de vengeance & de rage,
Je ne suis plus que votre loi.

Loin des yeux de ta cour, je sai sur quel rivage
Ton cœur furieux & jaloux
Retient un jeune objet dans un dur esclavage :
Ah ! je vais t'y porter des coups
Dignes de venger mon outrage.
Transports de vengeance & de rage,
Mon cœur désespéré n'écoute plus que vous.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le théâtre représente le port de Gibraltar.

SCENE PREMIERE.

D. JUAN, D. CARLOS.

D. JUAN.

Hé bien ! du vieil argus qui commande en ces lieux,
Tromperons-nous la vigilance ?
De la jeune beauté qu'il cache à tous les yeux,
M'accordera-t-il la présence ?

D. CARLOS.

Prévenu par mes soins que de son alliance
Le roi vient de vous honorer,
Il n'est aucune déférence
Que vous n'en puissiez esperer.

D. JUAN.

Mais n'a-t-il point de défiance
Des jeux que je fais préparer ?

D. CARLOS.

Sur les soins d'un ami prenez plus d'assurance.
Il croit que dans ces lieux vous devancez le roi
Pour disposer Florinde à lui donner sa foi.

Par les périls où je m'engage,
Je veux vous montrer en ce jour
Que l'on doit compter davantage
Sur l'amitié que sur l'amour.

Mais où conduirons-nous une beauté si rare,
Quand nous l'aurons entre nos mains ?

D. JUAN.

Tu vois que des bords Africains,
Un foible trajet nous sépare ;
C'est là que nos amours contens
Pourront braver dans peu de tems
La poursuite d'un roi barbare.

D. CARLOS.

La princesse sur vous n'a donc plus de pouvoir !

D. JUAN.

Mon cœur ennemi de l'absence,

A cessé d'être en sa puissance
Dès qu'il a cessé de la voir.

L'Amour avec des traits de flâme
Ne cesse point de me blesser.
Dès qu'un objet sort de mon ame,
Un autre vient le remplacer.

D. CARLOS.

Dans cet aimable précipice
J'aimerois à suivre vos pas,
Si le ciel ne nous donnoit pas
Des exemples de sa justice.

D. JUAN & D. CARLOS.

Il faut donner à ses desirs
Le tems de l'aimable jeunesse;
Celui de quitter les plaisirs
Ne vient qu'avec trop de vitesse.

D. JUAN.

Florinde vient à nous. Fai donner le signal
Quand il faudra quitter ce rivage fatal.

SCENE II.

D. JUAN, FLORINDE.

FLORINDE.

VEnez-vous augmenter mes peines
De la part du tyran qui fait couler mes pleurs ?
Et pour quelques momens n'a-t-on brisé mes chaînes
Que pour me préparer à de plus grands malheurs ?
Après le désespoir où m'a réduit sa flâme,
Quand il m'éleveroit au faîte des grandeurs,
Rien n'effaceroit de mon ame
Le souvenir de ses fureurs.

D. JUAN.

J'abhorre autant que vous l'auteur de vos allarmes.
C'est pour briser des fers indignes de vos charmes,
Que de vos surveillans je trompe ici les yeux :
Et les jeux où je vous engage,
Sont les secours heureux que je mets en usage
Pour vous éloigner de ces lieux.

FLORINDE.

Seigneur, que faut-il que je pense,
Et de ce que j'entens, & de ce que je voi ?
Est-ce à l'auteur de ma naissance
Que je dois les bontés que vous avez pour moi ?

D. JUAN.

On ne sait en quels lieux ce déplorable Comte
Est allé pleurer votre honte.
Mais j'ai la même ardeur de combattre pour vous ;
Laissez-moi le plaisir de venger votre injure,
Et souffrez que l'amour, au lieu de la nature,
Répare vos malheurs par la main d'un époux.

FLORINDE.

En sortant d'un péril, dois-je entrer dans un autre ?

D. JUAN.

L'amour qui veut unir ma vengeance à la vôtre,
Pour toucher votre cœur, n'a-t-il rien d'assez doux ?

FLORINDE.

Perdez le tyran qui m'offense,
Vous ferez naître dans mon cœur
Des sentimens plus doux que ceux de la vengeance.

Perdez

Perdez le tyran qui m'offense,
Vous ferez succéder à ma juste fureur
L'estime & la reconnoissance
Qu'on doit avoir pour un vengeur.

D. JUAN & FLORINDE.

Le même tyran nous outrage,
Unissons-nous pour l'opprimer.
Amour, acheve de former
Des nœuds commencés par la rage.
Voyons qui de nous deux aura mieux l'avantage
De se venger & de s'aimer.

CHŒUR *derriere le théâtre.*

Embarquons-nous malgré l'orage,
Sous la conduite des plaisirs.

D. JUAN.

Pour commencer les jeux on vient sur ce rivage;
Ils finiront bientôt au gré de nos desirs.



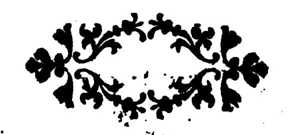
SCENE III.

D. JUAN, FLORINDE,

Troupe de Matelots.

CHŒUR.

Embarquons-nous malgré l'orage,
Sous la conduite des plaisirs.
Quand notre espoir feroit naufrage,
Le vent de nos tendres soupirs
Nous porteroit sur le rivage
Mieux que le soufle des zéphirs.
Embarquons-nous malgré l'orage,
Sous la conduite des plaisirs.



SCENE IV.

LE COMMANDEUR, D. JUAN, FLORINDE, D. CARLOS, *Suite du Commandeur, Suite de D. Juan.*

D. CARLOS.

MOntez sur ce vaisseau; que rien ne vous
arrête.

LE COMMANDEUR.

Arrêtez, Dom Juan. Vous, Florinde, rentrez.

FLORINDE.

Ciel!

D. JUAN.

Pourquoi l'empêcher de voir finir la fête?

LE COMMANDEUR.

Non, non; vos attentats ne sont plus ignorés.
Vous avez outragé le plus grand roi du monde,
Dans son sang & dans ses amours;

D'un rebelle sujet il veut que je réponde.
Rendez-moi votre épée, ou tremblez pour vos jours.

D. JUAN.

Mon épée ! Ah ! plutôt je cesserai de vivre.

LE COMMANDEUR.

Soldats, exécutez l'ordre de votre roi.

D. JUAN *à sa suite.*

Amis, vous n'avez qu'à me suivre
Pour vous montrer dignes de moi.

CHŒUR *derriere le théâtre.*

Que cet ennemi de nos loix
Soit l'objet de notre vengeance ;
Nous avons tous part à l'offense
Qu'il a faite au sang de nos rois.



SCENE V.

D. JUAN, D. CARLOS,

Suite de D. Juan.

D. JUAN.

Allons, amis, quittons ce dangereux rivage,
Où tout un peuple plein de rage,
Bientôt du Commandeur viendroit venger la mort.
Partons.

D. CARLOS.

Des aquilons l'impétueux effort
Menace ce vaisseau d'un assuré naufrage.

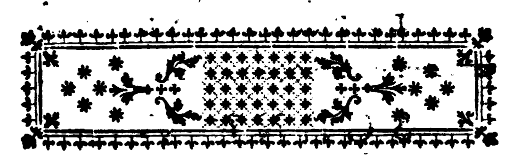
D. JUAN.

N'importe, éloignons-nous de ce funeste bord;
Pour nous, en ce moment, le plus cruel orage
Est moins à craindre que ce port.

D. CARLOS.

Malheureux Dom Juan, quel est ton triste sort!

Fin du second Acte.



ACTE III.

Le théâtre représente un hameau sur la côte d'Afrique.

SCENE PREMIERE.

D. JUAN, D. CARLOS.

D. CARLOS.

N'En doutez point, Seigneur, ce naufrage funeste,
Est l'effet du courroux céleste.
Voyez comme sur nous son bras appesanti
Veut nous donner le tems de réparer nos crimes,
Lorsqu'il nous tire seuls de ces vastes abîmes,
Où tout le reste est englouti.

D. JUAN.

A tes raisons, ami, je commence à me rendre.

Amour, ne croi plus me surprendre,
Mes yeux se sont enfin ouverts:
Tu ne fais gémir dans tes fers
Que ceux qui n'osent se défendre.

D. JUAN & D. CARLOS.

Il faut commencer en ce jour
A braver ses traits & ses flâmes.
C'est la foiblesse de nos ames
Qui fait le pouvoir de l'Amour.

D. JUAN.

O ciel! quelle beauté charmante
Dans ces sauvages lieux porte vers nous ses pas!

D. CARLOS.

Etouffez par la fuite une flamme naissante.

D. JUAN.

Je ne vis jamais tant d'appas.

D. CARLOS.

Est-ce ainsi qu'un grand cœur....

D. JUAN.

Voi le long du rivage
Si de nos compagnons, victimes de l'orage,
Quelqu'un s'est sauvé du trépas.

SCENE II.

D. JUAN, ZAÏRE.

D. JUAN.

Se peut-il qu'en des lieux ſauvages
Tant de charmes ſoient renfermés,
Et que tous les mortels charmés
Ne vous rendent pas leurs hommages?

ZAÏRE.

Par ces diſcours doux & flatteurs,
Vous pourriez m'arrêter ſans peine;
Mais mon devoir m'appelle ailleurs
Pour cueillir les fruits & les fleurs
Que je dois offrir à la reine.

D. JUAN.

A la reine!

ZAÏRE.

Elle vient viſiter nos hameaux;
Et c'eſt par un honneur qui n'eſt pas ordinaire
Qu'elle aſſiſte à ma nôce, en faveur de mon pere
Chargé du ſoin de ſes troupeaux.

D. JUAN.

D. JUAN.

Sous les loix de l'hymen déja l'on vous engage !
Qui vous destine-t-on ?

ZAÏRE.

Un jeune berger de mon âge.

D. JUAN.

Votre pere, ou l'amour vous donne-t-il à lui ?

ZAÏRE.

Il me demanda hier ; il m'épouse aujourd'hui.

D. JUAN.

Non, je ne puis souffrir cet excès d'injustice.
S'il faut que l'hymen vous unisse,
L'amour vous doit un autre époux ;
Et je vais conjurer la reine
De briser cette indigne chaîne,
Pour me mettre en état de me donner à vous.

L'hommage que j'offre à vos charmes
N'est que l'ouvrage d'un instant ;
Mais dix ans de soins & de larmes,
Ne le rendroient pas plus constant.

ZAÏRE.

Vous me flattez d'une victoire
Qu'une bergere ne peut croire.

Nos cœurs contens de s'engager
Avec un fidèle berger,
N'aspirent point à d'autre gloire.

D. JUAN.

L'amour a joint cent fois, par un accord heureux,
La houlette & le diadême.
On n'a, dans l'empire amoureux,
Qu'à ressentir les mêmes feux
Pour être égal à ce qu'on aime.

ZAÏRE.

Veillai-je! Suis je encor dans les bras du sommeil!
Plus j'entens vos discours, plus je crois faire un songe,
Dont je crains que le doux mensonge
Ne s'envole par mon réveil.

D. JUAN & ZAÏRE.

Lorsqu'un doux penchant nous attire
Vers un espoir doux & charmant,
Peut-on se défendre } aisément
Qu'on se défend mal }
De croire ce que l'on desire.

SCENE III.

D. JUAN, D. CARLOS, ZAÏRE.

D. CARLOS.

Seigneur, près de ces lieux mon habit étranger
M'a procuré l'honneur d'entretenir la reine :
Elle sait votre nom, & ce qui vous amene.
Quel éclat ! que d'attraits ! Vous en allez juger ;
Je l'apperçois.

ZAÏRE.

Je cours où mon devoir m'appelle.
Si vous m'aimez de bonne foi,
Vous n'avez qu'à m'obtenir d'elle ;
Vous n'aurez pas de peine à m'obtenir de moi.



SCENE IV.

LA REINE, D. JUAN, D. CARLOS, *Suite de la reine.*

D. JUAN.

GRande reine, un tyran de mon sang trop avide,
M'a contraint de franchir les colonnes d'Alcide
Pour chercher un asyle à mes jours malheureux;
Mais de mon triste sort, si votre ame attendrie
Ne s'oppose point à mes vœux,
Je ne reconnois plus mon ingrate patrie.
Vous n'aurez point sous votre loi
De sujet plus zelé pour l'honneur de vos armes,
Ni qui connoisse mieux que moi
Le prix de vos vertus, & celui de vos charmes.

LA REINE.

Chez des peuples qu'il a vaincus
Dom Juan peut goûter les fruits de sa victoire.
Je n'ai point de sujet, qui charmé de sa gloire,
Autant qu'il craint son bras, n'adore ses vertus,
Et qui ne se croie invincible
D'abord qu'il ne combattra plus
Contre un ennemi si terrible.

CHŒUR *derrière le théâtre.*

Veut-on trouver des cœurs ſinceres,
Il faut ici porter ſes pas.

LA REINE.

Prenons part aux plaiſirs de ces lieux ſolitaires,
Leurs jeux pour un moment ne me déplaiſent pas.

SCENE V.

LA REINE, D. JUAN, D. CARLOS, ZAÏRE,

Troupe de Bergers & de Bergeres.

ZAÏRE *à la reine.*

REine, n'attendez pas que ces paiſibles bords
Viennent vous offrir des hommages
Où l'art épuiſe ſes tréſors ;
On céde à votre cour ces brillans avantages.
Regardez ces fruits & ces fleurs,
Dont la ſimple nature embellit nos bocages,
Comme de naïves images
De la pureté de nos cœurs.

CHŒUR.

Veut-on trouver des cœurs sinceres,
Il faut ici porter ses pas :
Les feux dont brûlent nos bergeres
Sont aussi vrais que leurs appas.

ZAÏRE.

On s'étonne à la cour des rois
De voir une ardeur éternelle :
On s'étonne autant dans nos bois
De voir un amant infidelle.

CHŒUR.

Veut-on trouver des cœurs sinceres,
Il faut ici porter ses pas :
Les feux dont brûlent nos bergeres
Sont aussi vrais que leurs appas.

LA REINE.

Habitans fortunés de cette solitude,
Une secrette inquiétude
M'empêche de goûter les jeux que vous m'offrez :
Laissez-moi seule ici. Dom Juan, demeurez.



SCENE VI.

LA REINE, D. JUAN.

LA REINE.

Vous voyez que ces bords, si méprisés des vôtres,
Ne laissent pas d'offrir des plaisirs assez doux;
Et peut-être ma cour vous en offrira d'autres
Qui seront plus dignes de vous.

D. JUAN.

La gloire de porter & vos loix & vos armes,
Même au delà de mes desirs,
Seroit les uniques plaisirs
Dont je pourrois goûter les charmes.

LA REINE.

Nos devins ont prédit qu'un illustre étranger,
Par le desir de se venger,
Doit soumettre l'Espagne à notre obéissance;
Et si j'en crois votre courroux;
Si j'en crois vos exploits & tout ce que je pense,
Cet illustre étranger ne peut être que vous.

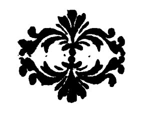
D. JUAN.

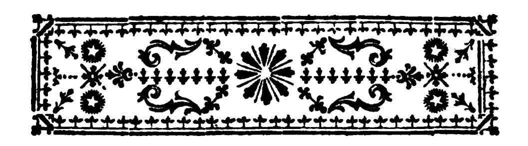
Ah ! pour justifier la foi de vos oracles,
Donnez-moi les moyens de tenter ces miracles.

LA REINE.

Au pontife de notre loi
Il faut qu'auparavant je vous fasse conduire :
Quoiqu'étranger dans mon empire,
Ses vertus l'ont rendu digne de cet emploi.
A l'Afrique aujourd'hui je dois donner un roi ;
Allons : & vous verrez, si le ciel me seconde,
Comme on reléve ici le mérite abattu,
Et que l'on y connoît le prix de la vertu
Mieux que dans le reste du monde.

Fin du troisieme Acte.





ACTE IV.

Le théâtre représente un vestibule de l'appartement du Mufti.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE JULIEN.

INutiles remords, cessez de m'agiter;
Vous n'étoufferez point ma fureur vengeresse:
Qu'avez-vous à dire sans cesse
A qui ne peut vous écouter ?

Le cruel tyran de Castille,
Par l'outrage sanglant qu'il a fait à ma fille,
A banni la vertu pour jamais de mon cœur.
C'est lui qui m'a réduit à cet excès d'horreur,
D'exercer en ces lieux un sacrilege culte,
Où la vengeance & la fureur
Sont le seuls Dieux que je consulte.

Inutiles remords, cessez de m'agiter ;
Vous n'étoufferez pas ma fureur vengeresse :
Qu'avez-vous à dire sans cesse
A qui ne peut vous écouter ?

SCENE II.

LE COMTE, ALMANZOR.

ALMANZOR.

Un guerrier étranger, par l'ordre de la reine,
Demande à paroître à vos yeux.
Mais quels sombres regards lancez-vous vers les cieux ?
Faut-il que chaque instant augmente votre peine ?

LE COMTE.

Sensible à la vertu, sans l'amour paternel
J'aurois toujours suivi la gloire.
Et sans un regret éternel,
Je ne puis reprocher à ma triste mémoire
Que le crime d'autrui m'ait rendu criminel.

ALMANZOR.

La vengeance pour vous n'a-t-elle plus de charmes ?

La reine à tous ses combattans,
Quand vous l'ordonnerez, fera prendre les armes ;
Pourquoi differer si long-tems
De répandre le sang qui fait couler vos larmes ?

LE COMTE.

Ceux que j'aurois armés pour servir mon courroux,
Ne craindroient point assez le pouvoir d'une reine.
J'attens le choix de son époux ;
Et ma vengeance alors sera bien plus certaine
Sous les ordres d'un roi qui combattra pour nous.

ALMANZOR.

J'apperçois l'étranger, je le laisse avec vous.



SCENE III.

LE COMTE, D. JUAN.

LE COMTE.

Ou suis je ! quel objet à mes yeux se présente !

D. JUAN.

Ciel ! que vois-je moi-même ! en croirai-je mes yeux ?

LE COMTE.

Est-ce vous, Dom Juan ?

D. JUAN.

Votre fille est vivante ;
Florinde voit encor la lumiere des cieux.
J'ai combattu pour elle, & n'ai pû la défendre ;
Mais croyez que ce bras, par le nombre opprimé,
N'a pas encor perdu l'espoir de la défendre,
Puisqu'il se voit encore armé.

LE COMTE.

Florinde vit encor ! mes mortelles allarmes
Ne cessent point par ce rapport ;

Mon amour offensé ne doit pas moins de larmes
Au malheur de ses jours qu'à celui de sa mort.

D. JUAN.

C'est dans le sang qu'un grand courage
Cherche la fin de ses malheurs ;
On ne punit point un outrage,
Quand on ne verse que des pleurs.

Sur la foi d'un oracle, où son cœur s'abandonne,
La reine permet tout a mon juste courroux ;
Et j'ai lieu d'esperer sa main & sa couronne,
Si sur ce grand dessein je puis compter sur vous.

LE COMTE.

N'en doutez point, ami ; de toute ma puissance
Je vais seconder vos efforts.

LE COMTE & D. JUAN.

Employons à notre vengeance
L'erreur qui regne sur ces bords.
Un cœur capable de remords
Ne sait pas punir une offense.

SCENE IV.

LA REINE, LE COMTE, D. JUAN, CHŒUR *de peuples d'Afrique.*

LE COMTE.

REine, viens écouter ce que le ciel m'inspire.
Tu vois dans ce guerrier l'appui de ton empire :
La gloire de me devancer
Est due à son ardeur guerriere.
Que sur les bords de l'Hebre il aille commencer
Les préludes sanglans de ce que je dois faire.

LA REIN .

Peuples, voici l'époux que je veux couronner.
Soldats, voici le chef que je veux vous donner.

D. JUAN.

Tant de bonheur & tant de gloire,
Contre vos ennemis redouble mon courroux.
Je me rendrai digne de vous
Par ma mort ou par ma victoire.

LA REINE & LE COMTE.

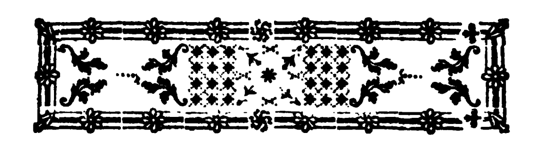
Pourſuivez ces perfides cœurs
Juſques dans leur dernier aſyle ;
Qu'ils tombent ſous vos coups vengeurs,
Avec le remords inutile
D'avoir irrité leurs vainqueurs.

CHŒUR.

Pourſuivons ces perfides cœurs
Juſques dans leur dernier aſyle.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

Le théâtre représente un bois à la tête du camp des Africains, & à la vue de Gibraltar. On y voit les arbres éclairés par une infinité de lustres. Et sous une tente, les préparatifs d'un festin.

SCENE PREMIERE.

D. CARLOS.

Quand pourrai-je briser les fers
Que je me suis forgés moi-même ?
Le sort n'a t-il point de revers
Qui puisse mettre fin à ma douleur extrême ?

Où je n'ai cru trouver qu'un malheureux ami,
Je ne voi qu'un tyran dans le crime affermi.
Je voi tomber partout d'innocentes victimes,
Sans oser leur donner des pleurs.

J'ai

J'ai cru partager ses malheurs,
Et je me vois réduit à partager ses crimes.

O ciel ! ô juste ciel ! n'as-tu point de revers
Qui puisse mettre fin à ma douleur extrême ?
Quand pourrai-je briser les fers
Que je me suis forgés moi-même ?

SCENE II.

D. JUAN, D. CARLOS.

D. JUAN.

NOs ennemis vaincus, de nos efforts heureux
N'osent plus soutenir la fureur vengeresse ;
Et nous pouvons donner aux cieux
Les momens de repos que leur fuite nous laisse.

D. CARLOS.

De mon zèle en ces lieux vous voyez les effets,
Quoiqu'un pressant effroi m'ordonnât le contraire ;
Et pour achever ces apprêts,
Il ne falloit pas moins que l'ardeur de vous plaire.

D. JUAN.

Que peux-tu craindre ici ?

D. CARLOS.

La mort du Commandeur.

D. JUAN.

Crains-tu de ses amis l'impuissante fureur ?

D. CARLOS.

Je crains son sang qui crie, & le courroux céleste.
Son tombeau près d'ici m'allarme pour vos jours.
De ces voiles pompeux j'empruntois le secours
Pour cacher cet objet funeste.
Le marbre a tressailli : j'en ai pâli d'effroi ;
Et son image menaçante
A jetté dans mon cœur l'horreur & l'épouvante,
Par les affreux regards qu'elle a lancés sur moi.

D. JUAN.

Par des illusions te laisses-tu séduire ?

D. CARLOS.

Pour toucher votre cœur, & vous ouvrir les yeux,
C'est peut-être un avis des cieux.

D. JUAN.

Ou plutôt des frayeurs que l'amitié t'inspire.

D. CARLOS.

Puiſſe-t-elle arrêter vos funeſtes projets,
Et renouer pour vous l'hymen de la princeſſe!
Iſabelle au tombeau permet à ſa tendreſſe
D'être le gage de la paix.

D. JUAN.

Un plus charmant objet fixe mon inconſtance.

D. CARLOS.

Quel eſt ce rare objet?

D. JUAN.

J'ignore ſa naiſſance.
Elle alloit des ſoldats éprouver la fureur :
Son pere, malgré ſa valeur,
Faiſoit de vains efforts pour prendre ſa défenſe.
J'arrive ; je la voi ; j'en demeure enchanté.
J'écarte les ſoldats ; je diſſipe l'orage,
Et je tombe dans l'eſclavage
En lui rendant la liberté.

D. CARLOS.

O ciel!

D. JUAN.

Un ſort heureux ſemble ici la conduire.

Cours auprès de ſon pere, & l'amuſe ſi bien,
Qu'il me laiſſe jouir d'un paiſible entretien.

D. CARLOS *à part.*

Du péril qui l'attend j'aurai ſoin de l'inſtruire.

SCENE III.

D. JUAN, ELVIRE.

ELVIRE.

Pour deux infortunés, n'eſt-ce point trop d'audace,
Que de venir à vos genoux
Vous prier d'ajouter une nouvelle grace
Aux ſecours généreux qu'ils ont reçus de vous?

D. JUAN.

Je borne tous mes vœux au bonheur de vous plaire :
Et vous connoiſſez mal vos droits,
Quand vous employez la priere
Où tout eſt ſoumis à vos loix.

ELVIRE.

De ces remparts voiſins, pour finir mes allarmes,

Commandez ſeulement qu'on m'ouvre le chemin.

D. JUAN.

Ces remparts menacés de la fureur des armes,
Ne ſeroient pas pour vous un aſyle certain.
Jouiſſez en ces lieux d'un plus heureux deſtin ;
Laiſſez-moi la douceur d'y voir briller vos charmes.
Vous goûterez ici les plaiſirs les plus doux.
J'aurai ſoin d'éloigner de vous
Tous les ſujets d'effroi qui voudroient vous ſurprendre.
Et les ſoins d'un amant ſoumis
Y feront les ſeuls ennemis
Dont vous aurez à vous défendre.

ELVIRE.

Seigneur, à vos bontés je ſai ce que je dois ;
Mais le devoir plus fort me preſcrit d'autres loix.
Je dois ſuivre les pas & le ſort de mon pere :
C'eſt de lui que ces murs attendent leur ſecours,
Après la perte de ſon frere,
Dont un lâche aſſaſſin a terminé les jours.

D. JUAN.

Quel eſt cet aſſaſſin ?

ELVIRE.

Ce n'eſt point un myſtere ;
C'eſt Dom Juan.

D. JUAN.

Qu'entens-je !

ELVIRE.

Eſt-il connu de vous ?

D. JUAN.

Si ſa mort a de quoi vous plaire,
Avant la fin du jour je le livre à vos coups.

ELVIRE.

Ah ! ſi mon pere obtient une faveur ſi rare ;
Si vous lui donnez les moyens
De ſe venger de ce barbare,
Vous pouvez diſpoſer de ſes jours & des miens.

Mon hymen eſt le prix de la main vengereſſe
Qui pourra punir ſes forfaits.

D. JUAN.

Qu'il ſonge à tenir ſa promeſſe ;
De la mienne bientôt il verra les effets.

Juſqu'à ce doux moment laiſſez-moi l'eſpérance
De vous apprendre à votre tour,

Que les plaisirs de la vengeance
Ne valent pas ceux de l'amour.

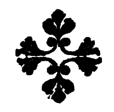
Vous que Thalie & Terpsicore
Ont instruits, en naissant, des secrets de leurs arts,
Venez enchanter les regards
Du charmant objet que j'adore.
Par vos appas les plus touchans,
Charmez une beauté si rare;
Et que vos danses & vos chants
Annoncent les plaisirs que Comus nous prépare.

SCENE IV.

D. JUAN, ELVIRE,

Troupe de Musiciens & de Musiciennes,

Troupe de Danseurs & de Danseuses.



SCENE DERNIERE.

D. JUAN, D. GARCIE, ELVIRE.

D. JUAN.

VEnez, brave guerrier, l'on n'attend plus que vous

D. GARCIE.

Qu'ai-je appris ! j'en frémis d'horreur & de colere.
Fuyez, fuyez, ma fille : en quels lieux sommes-nous !
Voilà notre ennemi, l'assassin de mon frere.

ELVIRE.

Qu'entens-je ! ô ciel !

D. GARCIE.

C'est lui dont la barbare main
De la guerre en ces lieux a porté la furie,
Et qui, sous le joug Africain,
Veut soumettre son roi, nos loix, & sa patrie.

ELVIRE.

ELVIRE.

Ah ! fuyons.

D. JUAN.

Cet eſpoir ne vous eſt plus permis.
On ne me flatte point d'une eſpérance vaine.
L'objet de mon amour me doit être remis,
Quand je vous ai livré l'objet de votre haine.

ELVIRE.

O ciel ! prends ma défenſe, ou termine mes jours.

D. GARCIE.

Raſſure-toi, ma fille, on vient à ton ſecours.

On entend le bruit du tonnerre ; les apprêts du feſtin ſont renverſés ; la tente s'abbat, & laiſſe voir la ſtatue du Commandeur ſur ſon tombeau dans une poſture menaçante.

D. GARCIE & ELVIRE.

Toi qui, du monument où repoſe ta cendre,
Vois le comble des attentats,
Vien te venger, vien nous défendre ;
Du tonnerre vengeur fais voler les éclats.

D. Juan eſt foudroyé.

FIN.

LA FOREST EMBRASÉE.

PROLOGUE.



ACTEURS.

L'AMOUR.

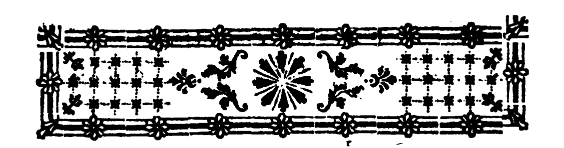
ZÉPPHIRE.

DIANE.

CHŒUR de Nymphes de Diane.

Troupe d'Amours & de Zéphirs.

Ce divertissement auroit servi de prologue aux Jeux Olympiques, si cette Tragi-Comédie avoit été représentée à Fontainebleau, comme l'Auteur s'en étoit flatté.



LA FOREST EMBRASÉE.

PROLOGUE.

Le théâtre représente la forêt de Fontainebleau.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, ZEPHIRE.

ZEPHIRE.

Dieu, qui donnez des loix au maître du tonnerre,
Qui faites vos plaisirs des plaisirs de la terre,
A l'ardente fureur qui vient vous animer,
Je ne reconnois plus le Dieu qui fait aimer;

Et jamais les regards de l'enfant de Cithère
N'avoient ainsi brillé du feu de la colère.

L'AMOUR.

Ne t'en étonne point : le plus charmant des
rois
Avoit enfin goûté la douceur de mes loix ;
Et pour combler ses voeux & l'espoir de la
france,
L'Amour avec l'Hymen étoit d'intelligence.
Je croyois que Diane, en faveur de ces noeuds,
N'auroit plus de pouvoir sur son coeur amou-
reux ;
Et ma mere, déja prenant part à ma gloire,
S'apprêtoit à jouir du fruit de ma victoire.

ZEPHIRE.

Depuis quand à l'Amour voit-on perdre l'es-
poir ?
Son flambeau dans ses mains sera-t-il sans pou-
voir ?
Qui veut guérir un mal en coupe la racine.
Embrasez ces forêts où Diane domine ;
Et lui portant par-là d'inévitables coups,
Contraignez ce héros de n'être plus qu'à vous.

L'AMOUR.

Ah! que votre conseil convient à ma vengeance!
Dans ces lieux écartés ma rivale s'avance :

Sortons ; & d'un triomphe usurpé sur nos
droits,
Laissons-la s'applaudir pour la derniere fois.

SCENE II.

LES NYMPHES DE DIANE.

Toute cette scène est pour la musique.

CHŒUR.

Venez, chasseurs, accourez tous ;
Que le son du cor vous réveille.
Faut-il que l'aurore vermeille
Soit plus diligente que vous ?
Venez, chasseurs, accourez tous ;
Que le son du cor vous réveille.

UNE NYMPHE.

En faveur du héros qui marche sur nos pas,
De nos jeux aujourd'hui redoublons les appas ;
Que sur les habitans de cette solitude,
Cent triomphes nouveaux à son bras soient per-
mis,
Et que ses traits soient le prélude
De ceux qu'il doit lancer sur d'autres ennemis.

Quand la paix regne ſur la terre,
La chaſſe eſt le plaiſir des paiſibles héros ;
Ils profitent de leur repos
Pour endurcir leurs bras aux travaux de la guerre.

CHŒUR.

Venez, chaſſeurs, accourez tous ;
Que le ſon du cor vous réveille.
Faut-il que l'aurore vermeille
Soit plus diligente que vous ?



SCENE III.

DIANE, ET SES NYMPHES.

DIANE.

CEssez, Nymphes, cessez d'inutiles apprêts;
L'Amour, dont tant de fois j'ai repoussé les traits,
A quitter ces forêts pour jamais me condamne,
En détruisant ici l'empire de Diane.

UNE NYMPHE.

Dieux ! que nous dites-vous ?

DIANE.

Si nos mains autrefois
Firent brûler son arc, ses fleches, son carquois,
Sa vengeance, sur nous si long-tems préparée,
N'en a que plus d'horreur pour être différée.
Nymphes, le croiriez-vous ? ô mortels déplaisirs !
Un bataillon aîlé d'Amours & de Zéphirs,
Par les ordres cruels de l'enfant de Cithère,
Consume par le feu ce séjour solitaire.

Les uns, de leurs flambeaux lui font sentir l'horreur ;
Les autres, par leur soufle en augmentent l'ardeur ;
Et bientôt ces forêts, en bucher transformées,
N'offriront qu'un monceau de cendres enflammées.

UNE NYMPHE.

De quel étonnement frappez-vous mon esprit ?
Je ne puis, sans frémir, entendre ce récit.
Ce malheur inoui peut-il être l'ouvrage
D'un Dieu, dont la douceur fut toujours le partage ?
Lui, qui toujours suivi des plaisirs & des jeux.....

DIANE.

Ah ! que tu connois mal cet enfant dangereux !
Où sa puissance est vaine, il est doux & traitable ;
Où sa puissance est sûre, il est impitoyable ;
Et dès qu'il peut troubler la paix de l'univers,
Le ciel n'a point de Dieu, ni même les enfers,
Qui, plus ardent peut-être à punir une offense,
Connoisse mieux que lui le prix de la vengeance.

SCENE IV.

L'AMOUR, DIANE,

Suite de l'Amour, Suite de Diane.

DIANE.

Viens-tu, cruel enfant, d'un esprit satisfait
M'annoncer ta victoire, ou plutôt ton forfait,
Et repaître tes yeux des atteintes mortelles
Que portent sur mon cœur tes flammes criminelles ?

L'AMOUR.

Modérez vos transports : mon courroux est calmé,
L'embrasement éteint, & l'Amour désarmé.
Une charmante reine obtient, par sa priere,
Ce qu'inutilement m'eût demandé ma mere.
En faveur des plaisirs de son auguste époux,
Cet adorable objet s'intéresse pour vous.
Quel Dieu peut à ses vœux refuser quelque grace !
Demeurons unis en ce jour ;
Et si vous protégez l'Amour,
L'Amour protegera la chasse.

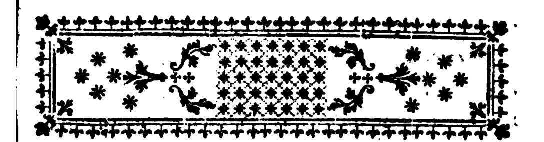
DIANE.

Puiſque ce changement heureux
Eſt l'ouvrage de notre reine,
Diane ſouſcrira ſans peine
A tout ce qu'elle ordonne, à tout ce que tu veux.
Nymphes, qui comme moi futes toujours rebelles
Aux loix de l'empire amoureux,
Imitez ces époux fideles,
Et partagez comme eux les plus beaux de vos jours
Entre la chaſſe & les Amours.

CHŒUR.

Volez, tendres Amours, ſignalez votre gloire,
Lancez vos traits ſur tous les cœurs,
Et ne ſouffrez plus de chaſſeurs
Qui ne vous cédent la victoire.
Volez, tendres Amours, ſignalez votre gloire.
Lancez vos traits ſur tous les cœurs.

FIN.



PROLOGUE D'ERIPHILE,

TRAGEDIE LYRIQUE.

Le théâtre représente une salle magnifiquement ornée par Melpomene, & par les Génies qui président au Poëme dramatique.

MELPOMENE.

Ministres de mon art que je rassemble tous,
Vous par qui j'ai long-tems triomphé dans Athenes,
Et qui faites encor, des têtes souveraines,
Les amusemens les plus doux ;
Nobles plaisirs, jeux magnifiques,
Venez avec de nouveaux traits
Confirmer les cœurs héroïques
Dans l'amour des vertus & l'horreur des forfaits.

Que d'un roi généreux & tendre,
Un ſpectacle touchant prévienne les deſirs :
Il n'appartient qu'à vous d'attacher des plaiſirs
Aux pleurs que vous faites répandre.

Le chœur répete ces quatre derniers vers, & les danſes commencent.

MELPOMENE.

A nos chants mêlons la tendreſſe ;
Elle eſt l'ame de tous les jeux ;
Ils ne ſont pleins que de triſteſſe
Quand l'Amour n'eſt point avec eux.

Le printems paroîtroit ſauvage
S'il n'avoit ni fleurs, ni beaux jours :
Les jeux déplairoient davantage
S'ils paroiſſoient ſans les Amours.

Les danſes ſont interrompues par un bruit de guerre qui annonce la deſcente de Mars.

MELPOMENE.

Quel bruit éclatant de trompettes
Nous remplit de trouble & d'horreur !
L'impitoyable Mars juſques dans ces retraites
Oſe-t-il porter ſa fureur ?

Venez-vous, Dieu cruel, par de nouveaux apprêts,
Troubler le repos de la terre ?

Venez-vous rallumer le flambeau de la guerre,
Qui sembloit éteint pour jamais ?

MARS.

Je ne viens point troubler vos innocentes fêtes ;
J'en viens partager les appas.
Le roi que vous servez, content de ses états,
N'y veut point ajouter de nouvelles conquêtes.
Les empires trop étendus
Sont accablés souvent sous le poids de leur gloire ;
Et mille rois se sont perdus
Contre l'écueil de la victoire.

C'est de lui que j'apprens de quel prix est la paix.
Son exemple m'instruit à trouver plus de charmes
A triompher par mes bienfaits,
Que par la terreur de mes armes.

MELPOMENE.

Mars n'est plus ennemi de nos jeux innocens.
Quel triomphe pour nous, s'il nous étoit possible
D'attendrir un cœur si terrible
Par la douceur de nos accens !

MARS & MELPOMENE.

Par de nouveaux efforts signalons notre gloire :
C'est pour seconder nos projets

Que Mars, dans les bras de la paix,
Laisse reposer la victoire.

La suite de Mars & de Melpomene unissent leurs chants & leurs danses, & répetent ensemble ces quatre derniers vers.

MARS & MELPOMENE.

Dès qu'on entend le bruit des armes,
C'est un devoir pour les guerriers
De quitter l'Amour & ses charmes
Pour aller cueillir des lauriers.

Mais quand des plaisirs à la gloire
Ils ont promené leurs desirs,
Il n'appartient qu'à la victoire
De les ramener aux plaisirs.

MARS.

Je punis autrefois une reine cruelle :
Retracez cet évenement;
Et que tout l'univers, par ce récit fidele,
Frémisse de son crime & de son châtiment.

MARS & MELPOMENE.

Les rois sont maîtres de la terre;
Mais les Dieux sont maîtres des rois;
Et s'ils sont au dessus des loix,
Ils sont au dessous du tonnerre.

Le chœur répete ces quatre derniers vers.

FIN.

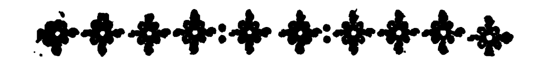
AVIS



AVIS AU LECTEUR.

L'Auteur, au retour de son voyage d'Espagne, ayant été reçu Bourgeois d'Amsterdam, crut devoir témoigner sa reconnoissance aux Bourguemestres de cette puissante ville, par le Prologue suivant, qui devoit préceder un Opéra pour lequel le sieur Bourgeois, compositeur de musique, se flattoit d'obtenir leur permission.





ACTEURS.

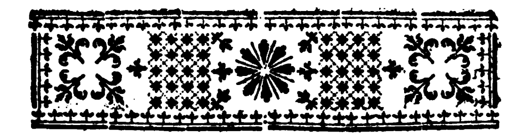
LA LIBERTÉ.

MELPOMENE.

CHŒUR de Peuples.

Troupe de Matelots.

Troupe de Héros Grecs & Romains.



PROLOGUE.

Le théâtre représente le Port d'Amsterdam, où, parmi une troupe de Matelots & de Peuples de différentes nations, on voit paroître la Liberté, tenant d'une main les livres sacrés, & de l'autre les signes qui la caractérisent.

LA LIBERTÉ.

J'Ai fixé mon séjour sur ces heureux rivages,
Où, par la douceur de mes loix,
Au mérite éclatant j'offre les avantages
Qu'il ne trouve point chez les rois.

Sans craindre qu'on lui fasse un crime
Du culte qu'il rend à ses Dieux,
Chacun ne leur offre en ces lieux
Que l'encens qu'il croit légitime.

C'eſt par-là que le Tybre, à ces bords fortunés,
A tranſmis ſon pouvoir ſur la terre & ſur l'onde.
C'eſt par-là que les arts, de l'abondance nés,
S'envolent du reſte du monde
Pour recueillir ici, dans une paix profonde,
Les biens qui leur ſont deſtinés.

Chantez la paix, goûtez ſes charmes
Dans ce favorable ſéjour,
Où nul ennemi, que l'Amour,
Ne peut faire craindre ſes armes.

CHŒUR.

Chantons la paix, goûtons ſes charmes
Dans ce favorable ſéjour,
Où nul ennemi, que l'Amour,
Ne peut faire craindre ſes armes.

UN MATELOT.

En vain, pour éteindre nos feux,
Nous cherchons les ſecours de l'onde;
Amour, ton flambeau dangereux
Nous pourſuit juſqu'au bout du monde.
Les vents & les flots orageux
L'allument toujours davantage;
Et nous ſommes plus amoureux
Quand nous regagnons le rivage.

Une ſymphonie vive & majeſtueuſe annonce l'arrivée de Melpomene, Muſe de la tragédie,

qui descend sur un nuage. En même tems une troupe de héros Grecs & Romains entre de tous côtés sur la scene.

LA LIBERTÉ.

Quels sons majestueux ! quels accords enchanteurs
Arrêtent le cours des ondes !
Les vents n'osent sortir de leurs grottes profondes,
De peur d'en troubler les douceurs.

CHŒUR.

Quels sons majestueux ! quels accords enchanteurs
Arrêtent le cours des ondes !
Les vents n'osent sortir de leurs grottes profondes,
De peur d'en troubler les douceurs.

LA LIBERTÉ.

Quel superbe appareil ! quelle pompe nouvelle !
Sur des trônes brisés, sur des sceptres épars,
Quelle divinité vient frapper mes regards !
Quelle foule de rois traîne-t-elle après elle !

CHŒUR.

Quels sons majestueux ! quels accords enchanteurs
Arrêtent le cours des ondes !
Les vents n'osent sortir de leurs grottes profondes,
De peur d'en troubler les douceurs.

MELPOMENE.

Charmante Liberté, souffrez que Melpomene
Transporte où vous regnez les charmes éclatans
Qu'elle a fait briller si long-tems
Sur les rivages de la Seine :
Je la vois maintenant à de frivoles jeux,
Sur tout ce que je vaux, donner la préférence ;
Mes plus chers nourrissons, illustres malheureux,
Sont les objets de sa vengeance.
Pour le prix des bontés que vous aurez pour eux,
Je rendrai l'Amstal plus fameux
Que les premiers fleuves du monde.
C'est peu que vos enfans forcent la terre & l'onde
De seconder leurs moindres vœux ;
Je veux que leurs plaisirs égalent leur fortune,
Et partager avec Neptune
La gloire de les rendre heureux.

LA LIBERTE'.

Des héros & des rois souveraine maîtresse,
Vous qui nous inspirez, par des pleurs d'allegresse,
Et l'amour des vertus, & l'horreur des forfaits,
Vous trouverez ici les honneurs dont la Grece
Reconnut jadis vos bienfaits :
J'en jure par les Dieux, j'en atteste Neptune,
Dont la puissance m'est commune ;
Et ces mânes sacrés, dont les fréquens exploits
De ces heureux climats m'ont assuré l'empire,

En les affranchiſſant des tyranniques loix
Que l'enfer vouloit leur preſcrire.

MELPOMENE.

Je vais redoubler mes efforts
Pour mériter les avantages
Que vous m'offrez ſur ces rivages,
Où je veux comme vous prodiguer mes tréſors.

Venez, puiſſances ſouveraines;
Rois, venez écouter mes héroïques ſons.
Je n'ai pû vous donner que de foibles leçons
Dans les états dont vous tenez les rênes:
C'eſt ici que la Liberté
D'un ſilence forcé me fait briſer les chaînes,
Pour vous offrir la vérité
Que je fis tant de fois triompher dans Athènes.

MELPOMENE & LA LIBERTE'.

Par la chute des plus grands rois,
Montrons à ces Dieux de la terre,
Que s'ils ſont au deſſus des loix,
Ils ſont au deſſous du tonnerre.

CHŒUR.

Par la chute des plus grands rois,
Montrons à ces Dieux de la terre,
Que s'ils ſont au deſſus des loix,
Ils ſont au deſſous du tonnerre.

MELPOMENE.

Viens, Dieu de Cithere,
Viens à mon ſecours;

Je ne saurois plaire
Que par les Amours.

CHŒUR.

Viens, Dieu de Cithere,
A notre secours ;
Nous ne saurions plaire
Que par les Amours.

MELPOMENE.

Les jeux où tu ne brilles pas,
N'ont rien que de sombre & de triste :
Mais il n'est rien qui me résiste
Quand tu releves mes appas.

CHŒUR.

Viens, Dieu de Cithere,
A notre secours ;
Nous ne saurions plaire
Que par les Amours.

MELPOMENE & LA LIBERTÉ.

Amours, tendres Amours, pour remplir notre attente,
Volez, venez vous joindre à nous.
Il n'est point de fête charmante
Qui puisse se passer sans vous.

Fin du quatriéme Tome.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06577 8725
4